

GUIDE DU LECTEUR DE LA BIBLE

publié sous les auspices du Comité de l'Évangélisation populaire de Genève.

FASCICULES 5 ET 6

INTRODUCTION

A

L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

AUX

ÉPITRES CATHOLIQUES

ET A

L'APOCALYPSE

PAR

Ch. ROCHEDIEU

Prix : 1 franc.



GENÈVE

J. - H. JEHEBER, LIBRAIRE - ÉDITEUR

28, rue du Marché.

GUIDE DU LECTEUR DE LA BIBLE
publié sous les auspices du Comité de l'Évangélisation populaire de Genève.

FASCICULES 5 ET 6

INTRODUCTION

A

L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

AUX

ÉPITRES CATHOLIQUES

ET A

L'APOCALYPSE

PAR

Ch. ROCHEDIEU

Prix : 1 franc.



GENÈVE

J. - H. JEHEBER, LIBRAIRE - ÉDITEUR
28, rue du Marché.

Comme dans les fascicules précédents, on rencontrera les abréviations suivantes :

A. T. = Ancien Testament.

N. T. = Nouveau Testament.

v. = voir.

cf. = *confer* = comparez.

litt : = littéralement.

* annonce un passage parallèle quant aux mots plutôt que pour la pensée ;

** un passage parallèle dans l'original, sinon dans la traduction ;

† les citations de l'A. T. dans le N. T.

En préparation : le 7^{me} fascicule, qui portera sur les premiers livres de la Bible et sur les livres poétiques de l'A. T.

ÉPITRE AUX HÉBREUX

Lorsqu'à la Pentecôte de l'an 59, l'apôtre Paul revint à Jérusalem, pour la cinquième fois depuis sa conversion, apportant à l'église métropole l'offrande de la foi et de l'amour filial des églises de la Gentilité (voir Rom. 15. 25-31 et l'*Apôtre Paul*, p. 22), il fut accueilli avec joie par ceux qui le connaissaient. Mais il fut aussitôt averti des bruits fâcheux qui couraient sur son compte. On prétendait que, dans son zèle pour l'évangélisation des Gentils, il faisait fi de la loi, et encourageait même les chrétiens sortis du judaïsme à la mettre de côté. Pour mettre à néant cette calomnie, il accepte de bonne grâce le conseil qu'on lui donne de s'associer à quatre chrétiens chargés d'un vœu, et de prendre sa part des frais occasionnés par les cérémonies usitées en pareil cas. Mais cette condescendance même se tourne contre lui. Sa seule présence au temple est considérée comme un sacrilège, parce qu'on suppose qu'il y a introduit Trophime, et il s'en faut peu qu'il ne soit mis à mort par la populace furieuse.

Si pour lui les conséquences de cet événement furent une longue et pénible captivité, pour l'église de Jérusalem ce fut une sorte d'excommunication non moins douloureuse. Jusqu'alors en effet les chrétiens de Jérusalem avaient pu continuer à frayer avec leurs frères non croyants. L'accès du temple leur avait été concédé, et ils ne désespéraient pas de voir bientôt le peuple entier se convertir et accepter pour Messie ce Jésus dont ils attendaient le glorieux retour.

Mais dès ce moment la rupture se consomme entière et

Act.
21, 17,

21,

23, 24,

27-29.

ÉPITRE AUX HÉBREUX

irréremédiable. Seul, Jacques, le frère du Seigneur, qui dirigeait l'église depuis que les apôtres avaient été portés l'Évangile ailleurs, jouit quelque temps encore de l'estime et même de la vénération du peuple de Jérusalem. Mais, dès l'année suivante, en dépit ou peut-être à cause même du surnom de Juste qu'on lui avait donné, il succombe victime de la haine fanatique d'un peuple que la passion aveuglait de plus en plus.

Act.
21. 20.

Décus dans leurs espérances, les chrétiens de Jérusalem commencent à se demander s'ils n'ont pas fait fausse route. Ils ont beau être plusieurs milliers, ils ne sont qu'une minorité, n'ayant pour elle ni le prestige ni la richesse. Loin de se tourner vers Jésus et de reconnaître en lui le Christ, leurs compatriotes le haïssent et le méprisent de plus en plus. Peut-être même l'église affaiblie doit-elle enregistrer quelques défections. Faut-il reconnaître qu'on s'est trompé? renoncer aux glorieuses espérances dont on s'est nourri et que l'on a caressées avec tant d'amour? Les conducteurs de l'église, sans doute, tiennent bon encore. Mais ils ne luttent pas sans peine contre un courant qui semble prendre toujours plus de consistance. Le découragement n'est pas loin de s'emparer d'eux.

Hb.
13. 17.

Telle est la situation à laquelle doit répondre l'épître adressée « aux Hébreux, » c'est-à-dire aux Juifs, Israélites de race, de langue, et surtout de cœur, habitant Jérusalem. Il s'agit de leur démontrer d'une façon péremptoire que Jésus est bien le Messie, le Fils de Dieu, le véritable Aaron, la réalisation des types et des prophéties de l'A. T.; que, si toutes les promesses ne sont pas encore accomplies, ces délais mêmes sont conformes à la méthode constante de Dieu; que, si les croyants ne sont qu'une minorité, il n'en a jamais été autrement; en un mot qu'il s'agit de demeurer fermes dans la foi, sans se laisser troubler par les obscurités et les déceptions inévitables.

Ainsi cette épître conserve aujourd'hui encore toute sa valeur, et s'adresse à tous ceux qui sont plus ou moins chan-

INTRODUCTION

celants, ou dont la vie spirituelle manque de vigueur, parce qu'elle manque de profondeur; à tous ceux qui connaissent mal Jésus et ses insondables richesses (Eph. 3. 8) et dont à cause de cela les progrès sont nuls, la marche mal assurée et lente, tandis qu'ils s'avancent sans joie et sans force sur une route monotone sans approcher du but, ne s'élevant parfois quelque peu que pour redescendre aussitôt, à tous ceux en un mot qui n'ont pas trouvé jusqu'ici dans l'Evangile la bonne et joyeuse nouvelle d'un salut parfait et glorieux, et qui ont soif de connaître un Sauveur capable de les sauver « pleinement » (7. 25, litt. : « jusqu'à toute extrémité »).

Auteur. — Qui a été chargé par Dieu de ce message? Evidemment un ancien membre de l'Eglise de Jérusalem retenu momentanément à l'étranger, sur la route de Rome à Jérusalem, semble-t-il. Juif d'origine, s'il écrit en grec, et dans un beau grec, c'est que cette langue lui est plus familière que l'araméen. Il n'est donc pas natif de Jérusalem ni de Palestine. Il cite en effet toujours l'A. T. d'après la version des LXX.

Il est d'ailleurs fort versé dans la connaissance des Ecritures et accoutumé à en tirer parti à la façon des rabbins. S'il a eu une situation en vue dans l'Eglise de Jérusalem, il ne se compte cependant pas, semble-t-il, au nombre de ses conducteurs. C'est peut-être ce qui explique que son nom ne nous soit pas parvenu. Les quelques indices que l'on peut recueillir permettent cependant d'affirmer que ce n'est pas, comme on l'a souvent pensé, l'apôtre Paul, bien qu'il soit aussi ami de Timothée. Il ne semble pas non plus que ce soit Apollos, comme l'a supposé Luther, et après lui plusieurs auteurs modernes. Le nom de Silas pourrait déjà être mis en avant avec plus de vraisemblance. Il faudrait cependant admettre qu'il a écrit bien servilement sous dictée la première épître de Pierre pour qu'on n'y retrouve aucune trace du style et de la manière, caractéristique pour-

Hb. 2.
3; 13.
19, 23;
1. 1
(« nos
pères »)

13.
17-19,
22, 24.

1 Pi. 5,
12.

ÉPITRE AUX HÉBREUX

Act. 4.
36.

tant, de l'épître aux Hébreux¹. Aussi, s'il faut absolument donner un nom connu, s'arrêtera-t-on plus volontiers, avec Tertullien (vers l'an 200), à celui de ce Cypriote au cœur large et à la foi vivante qui s'appelait Joseph, mais que son don pour exhorter et encourager avait fait appeler plus communément **Barnabas**. Léвите, il semble naturel qu'il ait étudié avec prédilection les types relatifs au sacerdoce du Messie. Membre de l'église de Jérusalem presque dès son origine, il parlait cependant grec, étant originaire de Chypre.

Hb.
13. 23.
2 Ti. 4.
9-13.

Hb. 2. 3;
6. 7, 8;
10. 31;
12.
25-29.

Date. — Timothée vient de sortir de prison. De quelle prison ? On suppose qu'ayant rejoint l'apôtre Paul à Rome, il avait partagé sa captivité, et qu'après le martyre de son maître il avait été relâché. S'il en est ainsi, l'épître aux Hébreux daterait de l'an 67. En tout cas elle ne peut avoir été écrite que peu d'années avant que la ruine de Jérusalem soit venue (en 70) donner une confirmation terrible à ses sinistres prédictions.

Plan. — L'épître se divise naturellement en deux grandes parties, d'inégale longueur. Dans la première (1-10. 18), l'auteur expose les raisons qui, pour des gens qui acceptent l'autorité des Écritures (de l'A. T.), prouvent d'une façon irréfutable que Jésus est bien le Messie promis. Chemin faisant, il interrompt fréquemment le cours de son raisonnement par quelques mots d'exhortation.

La seconde partie (10. 19-13.) est en revanche presque exclusivement consacrée à presser les lecteurs de prendre courage et de ne point se laisser ébranler dans leur foi en « Jésus-Christ, le même hier, aujourd'hui et éternellement, » « auquel soit la gloire aux siècles des siècles. »

13. 8,
21.

¹ Il se peut cependant que les mots « par Silvain, » signifient que Silas s'est chargé seulement de porter la lettre à destination (v. p. 21).

PREMIÈRE PARTIE

JÉSUS EST LE MESSIE

1-10.
18.

A. — Supérieur aux anges et non moins céleste qu'eux, Jésus s'est fait homme pour être « semblable en toutes choses à ses frères. »

1, 2.

Tandis que Paul commence toutes ses lettres par une salutation signée, notre auteur anonyme entre dès les premiers mots au cœur de son sujet : au-dessus de toute l'armée des prophètes, par la bouche desquels l'Éternel a fait connaître aux hommes sa pensée, a surgi Celui qui fut plus qu'un prophète, n'étant pas simplement le porte-parole de Dieu, mais « le reflet de sa gloire et l'empreinte de sa personne, » « le Fils, » créateur et conservateur de l'univers, rédempteur du monde et « héritier de toutes choses. » Sa grandeur éclate d'abord dans sa supériorité sur les anges. Ici intervient un premier avertissement : N'allons pas mépriser le message divin, car « Dieu a parlé, » par des hommes, sans doute, mais aussi par son Fils. Il est vrai que ce dernier n'est pas *apparu* supérieur aux anges. Mais cela même est conforme aux Écritures (Ps. 8. 5-7), et son abaissement était nécessaire à l'accomplissement de sa tâche. Le Fils devait se faire notre frère et vivre comme nous de foi. (« Je me confierai en toi. ») Ce n'est qu'ainsi qu'il a pu anéantir le pouvoir du diable, faire l'expiation de nos péchés, et qu'il peut secourir ceux qui sont tentés.

1. 1-3.

1. 4-14.

2. 1-4.

5-9.

10-13.

14-18.

B. — Supérieur à Moïse, et non moins fidèle que lui, Jésus a été le vrai Josué introduisant son peuple dans le repos, et le vrai souverain sacrificateur.

3, 4.

Après un mot d'exhortation, l'auteur compare Jésus, « le Fils, » à Moïse, le « serviteur. » L'un comme l'autre, ils ont été « fidèles dans toute la maison » que Dieu leur avait confiée. Mais combien plus glorieuse est celle qui a été confiée à Jésus : sa « maison, » c'est nous ! D'autre part, l'histoire de Moïse montre bien le danger qu'il y a à ne pas écouter avec foi les appels de Dieu. Prenons donc garde que notre incrédulité ne nous coûte aussi le « repos » promis. Car il

3. 1.

† Nomb.

13. 7.

IIb. 3.

2-6.

7-11.

12-19.

ÉPÎTRE AUX HÉBREUX

4. 1-10 (cf. Mt. 11. 28, 29) 4. 11, 12, 13, 14-16. reste un repos accordé aux croyants par Jésus, le vrai Josué, c'est le repos de celui qui « se repose de ses œuvres, » mettant toute sa confiance dans l'œuvre de Christ. « Empressons-nous¹ donc d'entrer dans ce repos. » Rien ne saurait excuser notre négligence. Plus les promesses de Dieu sont certaines, plus coupable est l'incrédulité qui refuse de s'en emparer. Puissante pour sauver, la parole de Dieu ne l'est pas moins pour condamner. Avec un Sauveur tel que Jésus, qui est aussi le parfait souverain sacrificateur, semblable à nous en toutes choses, et pourtant Fils de Dieu, rien n'excuserait non plus notre incrédulité. Après ce deuxième avertissement, l'auteur aborde un troisième point de comparaison.
- 5-10. 18. C. — Supérieur à Aaron, et non moins compatissant que lui, Jésus, souverain sacrificateur à la façon de Melchisédec, est l'auteur d'un salut éternel et parfait, et le médiateur d'une alliance parfaite et définitive, ayant pénétré dans le sanctuaire céleste pour amener à la perfection ceux pour qui il a obtenu par son propre sang une rédemption éternelle.
- 5-6. 12. a) Appelé par Dieu, comme Aaron, du milieu des hommes au sacerdoce suprême, Jésus était cependant bien le *Fils de Dieu*. Il a pu devenir ainsi l'auteur d'un salut éternel.
5. 1-3, 4, 5 (†Ps. 2. 7.) 6 (†Ps. 110. 4.) 5. 7, 8. Ce qui rend Aaron et ses successeurs aptes au sacerdoce, c'est d'abord le fait qu'ils sont *hommes*, et par conséquent capables de comprendre les faiblesses de leurs semblables. C'est ensuite la *vocation* que Dieu lui-même leur adresse. Or, sur ces deux points, Christ n'a point été inférieur à Aaron. Le même Dieu qui lui a déclaré : « Tu es mon Fils, » lui a solennellement affirmé aussi qu'il serait à jamais sacrificateur. Voilà pour le second point. Et quant au premier, ses larmes, ses cris de détresse, ses supplications, par lesquelles il obtint d'être « délivré de sa crainte » (ou « de ce qu'il redoutait² ») et le fait qu'il a été mis à la même école de

¹ La traduction usuelle : « efforçons-nous » a le tort de mettre l'accent sur l'effort, alors que l'original le met sur l'empressement : point de délai ! point d'hésitation ! Pensée analogue, 2. 3 : Toute négligence pourrait être fatale.

² La traduction de Segond : « exaucé à cause de sa piété » peut se soutenir (c'est aussi celle d'Ultramaro et de Stapfer). Cependant il est

l'obéissance que tous les fils des hommes, tout cela n'est-il pas la preuve suffisante qu'il a été de notre race, « bien qu'il fût Fils ? »

Sur ce sujet difficile et délicat entre tous, il y aurait beaucoup à dire. Mais l'auteur a à faire à des lecteurs qui n'ont pas su progresser et se développer comme ils l'auraient dû. Il ne veut cependant pas s'en tenir aux premiers éléments de l'enseignement chrétien. Mais, avant d'aller plus avant, il éprouve le besoin d'adresser à ses frères un sérieux garde-à-vous, le **troisième avertissement** de sa lettre, de peur que, n'avançant pas, ils n'en viennent à reculer et à finir misérablement. Heureusement ils n'en sont point là encore, et leur passé glorieux permet d'espérer un bel avenir.

b) Le sacerdoce auquel Dieu a appelé Jésus n'est pas un sacerdoce quelconque; il est parfait.

En premier lieu, Dieu a joint à la promesse un *serment* (Ps. 110. 4), en sorte que nous aurions grand tort d'abandonner notre espérance, cette ancre précieuse, fixée au roc éternel de l'au delà.

Puis c'est « à la façon » ou « selon l'ordre de Melchisédec » (Ps. 110. 4. Gen. 14. 18-20) que Jésus est sacrificateur, ce qui implique : 1° sa royauté souveraine, et même son origine surnaturelle; 2° sa supériorité sur Abraham et par conséquent sur Aaron, qui en descend; 3° l'abolition de l'antique loi qui voulait que le sacrificateur fût de la race d'Aaron, et ainsi de toute la législation mosaïque, remplacée par un ordre de choses nouveau, plus spirituel, dans lequel 4° le sacerdoce n'est plus rattaché à un droit de naissance, mais dépend de la « puissance d'une vie impérissable » et 5° n'est plus transmissible et temporaire. En un mot, en opposition à tous les sacrificateurs qui se sont succédé depuis Aaron, Jésus est un sacrificateur « parfait pour l'éternité, » à la fois sacrificateur et roi, successeur d'Aaron et fils de David.

plus simple et plus exact de traduire avec Osterwald « exaucé et délivré de ce qu'il redoutait » (l'abandon de Dieu et la mort), ou plutôt encore, tout simplement, avec Calvin et Lausanne, « délivré de sa crainte. » (** 11. 7.) Après l'agonie de Gethsémani, en effet, Jésus a retrouvé tout son calme et toute sa paix, et il reste maître de lui jusqu'au moment où, tout étant accompli, il peut remettre son esprit entre les mains de son Père.

¹ Sur l'expression « œuvres mortes, » voir la note de la page suivante.

- 8. 1-** c) Jésus est aussi le médiateur d'une alliance nouvelle,
10. 18. parfaite et définitive.
- 8. 1-6,** Appelé au sacerdoce parfait, il est entré dans le sanctuaire
7-13. parfait, celui du ciel, parce que l'alliance dont il est le médiateur est elle-même nouvelle et bien différente de l'ancienne. Dieu lui-même déclarait celle-ci insuffisante, puisqu'il en promettait une nouvelle. Pourquoi donc s'y cramponner et vouloir à tout prix la conserver ? Les ordonnances et les rites de cet antique sacerdoce renferment déjà implicitement l'aveu de cette insuffisance : « le chemin du lieu très saint n'était pas encore ouvert » (v. 8); il fallait toujours à nouveau des boues et des taureaux, ou bien cette « eau de purification » (Nomb. 19.), qui d'ailleurs ne pouvait laver que le corps, tandis que le sang de Christ purifie la conscience des œuvres mortes¹ et rend capable de servir le Dieu vivant.
- 9. 1-10,** Ainsi, par sa mort sanglante, Jésus-Christ a inauguré une
11-14, nouvelle alliance : pour que ce fût une alliance valable, un testament proprement dit,² il fallait que sa mort fût dûment constatée; il fallait de plus, comme dans l'ancienne alliance, du sang pour qu'il y eût expiation : il a donné son propre sang; l'intercesseur apportait son offrande et sa requête dans un sanctuaire: Jésus a pu pénétrer dans le ciel même et y comparaitre en notre faveur devant la face de Dieu; et au lieu d'être obligé de renouveler perpétuellement son sacrifice, il a accompli en une seule fois une œuvre définitive, qui nous assure un salut parfait et complet. Sur tous ces points éclate la supériorité de l'alliance nouvelle sur l'ancienne.

DEUXIÈME PARTIE

10.
19-13.
25.

PATIENCE ET BON COURAGE!

- 10. 19-** A. — Conclusion tirée de la constatation faite dans la première partie : puisque Jésus est bien le Messie, il faut persévérer à le suivre coûte que coûte.
12. 29.

¹ Comme la foi sans les œuvres est morte (Ja. 2. 26), les œuvres sans la foi sont mortes. Ce sont les œuvres que l'on fait pour avoir la vie et parce qu'on ne la possède pas. Le croyant fait les œuvres parce qu'il a la vie, et elles sont vivantes (cf. Eph. 2. 9, 10).

² En grec, le même mot signifie alliance et testament.

a) *Tenez bon*, vous rappelant d'une part le danger qu'il y a à encourir la colère de Dieu, de l'autre, le grand combat que vous avez soutenu jadis et les promesses faites à la foi. 10. 19-39.

Cette deuxième partie de l'épître débute par une exhortation fraternelle et encourageante (à la première personne du pluriel) à mettre à profit les avantages que nous a obtenus Jésus-Christ, et cela avec persévérance et vigilance. Puis, à mesure qu'il songe au danger que courent et que font courir à d'autres ceux qui se découragent et se relâchent, l'auteur devient plus pressant et même menaçant. (Il passe insensiblement de la première à la seconde personne pour formuler le **quatrième avertissement** de l'épître.) « Si nous péchons volontairement, » c'est-à-dire si nous suivons l'exemple de ces adversaires de Jésus qui prenaient, le sachant et le voulant, parti contre lui en foulant aux pieds leur propre conscience, nous nous plaçons nous-mêmes en dehors des conditions qui rendent possible notre salut. — « Pécher » a ici le sens de se rebeller; il ne s'agit pas d'un ni même de plusieurs *actes* coupables, mais d'une *attitude* de révolte à l'égard de la vérité et de la conscience. 10. 19-25, 26-31,

Puis, serrant de toujours plus près ses lecteurs, mais en laissant de côté les menaces, l'auteur leur rappelle avec éloges leurs premiers pas dans la vie chrétienne, l'ardeur du premier amour, et il les conjure de persévérer en leur rappelant une parole prophétique qui montre que la foi sait attendre. (Hab. 2. 3, 4.) 32-39,

b) Le combat de la *foi*, ses difficultés et ses beautés. 11.

Sans doute, la foi n'est pas toujours aisée, mais elle est nécessaire, et la récompense en est grande. Après en avoir formulé une définition qui, en l'opposant à la vue, donne déjà à entendre qu'elle ne se conserve qu'au prix d'un incessant combat, l'auteur fait défiler devant les yeux des lecteurs toute une galerie de portraits. C'est la glorieuse série des héros de la foi, dont l'exemple fait ressortir d'une manière frappante l'opposition entre la foi et la vue, et plus spécialement cette vérité, essentielle pour les destinataires de l'épître, qu'on ne peut marcher par la foi que si l'on prend son parti d'être incompris et de former minorité au sein même de son peuple. Il s'agit de prouver que la foi est d'une part suffisante, de l'autre indispensable. Même pour les 11. 2.

ÉPITRE AUX HÉBREUX

11. 6, choses élémentaires, il faut de la foi, nous n'avons d'autres
 3, données que celles qui font appel à notre foi; ce n'est donc
 pas chose si étrange que de marcher par la foi. Mais de quel
 4, prix elle est devant Dieu, cette foi qui, à elle seule, fit la
 5, 7, supériorité d'un Abel, qui par elle parle encore, quoique
 mort depuis si longtemps; d'un Enoch, qui, lui, n'a point
 passé par la mort; de Noé, qui, par elle, sauva sa famille et
 échappa lui-même à la destruction d'un monde; d'Abraham,
 8-16, le grand exilé, et de Sara, la mère de tout un peuple, pa-
 triarches bénis, à qui leur foi valut l'amitié de Dieu. Et
 l'auteur continue à énumérer le merveilleux triomphe de la
 17-19, foi : comment Abraham recouvrait son fils « au moment même
 20-22, où il l'offrait¹ » en sacrifice; et ces trois mourants qui vivent
 dans l'avenir, Isaac, Jacob et Joseph; et Moïse sacrifiant
 23-29, le visible à l'invisible et sauvant tout un peuple par la foi qu'il
 lui communique,² en sorte que, même après sa mort, ce
 30, peuple s'empare encore par la foi de Jéricho et du pays de
 31, la promesse; et cette foi se propage, gagne même une étran-
 gère, Rahab, prémices d'une grande multitude de païens; et
 partout, et dans tous les temps, des hommes de foi, des
 32-38, femmes de foi ont surgi et ont laissé de glorieux exemples,
 infiniment divers, mais tous communs en ceci qu'il y a eu
 dans chaque cas combat, puis victoire sur l'inclination na-
 turelle, qui est de marcher par la vue et de suivre le nombre.
 43, 39, Et jusqu'à la fin, ils ont dû marcher par la foi seule, sans
 40, voir l'accomplissement de la grande promesse messianique,
 privilège que Dieu nous réservait.

12. c) A ceux dont la foi faiblit : que l'exemple de ces héros,
 1-13, celui de Jésus surtout, vous aide à *reprendre courage*. Après
 la foi, l'*espérance*.

12. Imitons tous ces modèles, et Jésus lui-même, le plus grand
 1-3, de tous, qui, pour avoir la joie de sauver le monde, a accepté
 la croix et l'ignominie. Votre fidélité à la vérité ne vous a
 43, pas encore coûté une goutte de sang. Il est vrai qu'elle vous

¹ C'est probablement ainsi qu'il faut traduire (avec Oltram.) les mots que l'on traduit ordinairement par « en figure » ou « par une sorte de résurrection ».

² Le v. 27 fait allusion au fait raconté Ex. 12. 31 (cf. 10. 28, 29) et non pas à la suite rapportée Ex. 2. 15.

³ Ici encore le « péché » désigne l'attitude de révolte contre la vérité (cf. 10. 26, p. 11).

a causé des ennuis, des mépris, des souffrances diverses. Mais ce ne sont là que des épreuves tout ordinaires, jugées par Dieu nécessaires à votre éducation, à votre purification, et faisant partie de la discipline à laquelle il vous soumet.¹ Donc, courage et en avant!

12.
5-11¹,
12-13.

d) Au lieu de reculer, il s'agit d'*avancer*, de progresser.

12.
14-29.

Cultivez d'abord un esprit paisible dans vos relations avec vos semblables, et que rien, dans les profondeurs de vos cœurs, ne vienne en troubler la paix. Point d'interdit, point d'attachement idolâtre ou profane à la créature, au visible! Que l'exemple d'Esau vous soit un salutaire avertissement! Il est vrai que vous n'avez plus affaire au Dieu du Sinai, mais à celui de Golgotha; au Dieu de la grâce et non plus à celui de la loi. Mais combien la résistance à ce Dieu d'amour ne serait-elle pas plus coupable encore! Et plus dangereuse aussi, puisque Dieu a annoncé qu'une fois encore il « ébranlerait la terre et même le ciel. » († Agg. 2. 21.) « Ainsi, recevant un royaume inébranlable, retenons la grâce,² par laquelle seule nous pouvons servir Dieu d'une façon qui lui soit agréable, avec piété et avec crainte; car notre Dieu est aussi un feu consumant ». Avec ce **cinquième** et **dernier avertissement**, l'auteur a achevé de traiter le sujet principal de son épître.

12.
14-17,

18-24,
25-27,

28,

29.

B. — **Conclusion** de l'épître; exhortations diverses, communications personnelles. Après la foi et l'espérance, l'*amour*.

13.

a) *Exhortations* adressées à diverses classes de personnes.

1-6.

Les frères dans la foi ont droit à votre amour pratique et effectif; ceux qui sont en prison à votre plus ardente sympathie; que les célibataires ne se croient pas supérieurs aux gens mariés; enfin que l'argent ne devienne point une idole!

b) *Vos conducteurs*.

7-19.

Et d'abord ceux qui ne sont plus. Il ne suffit pas de leur vouer une vénération reconnaissante, il faut imiter leur foi.

7,

¹ Le mot traduit par « châtement » signifie proprement « éducation » et désigne en général l'ensemble des moyens employés pour élever un enfant, aussi bien l'instruction que les châtements. Ici, le mot « discipline » rendrait assez bien la pensée de l'auteur.

² Ici encore il convient de corriger la traduction Segond.

ÉPÎTRE AUX HÉBREUX

13. 8. L'objet de celle-ci, en effet, Jésus-Christ, n'a nullement changé, l'Évangile est resté identiquement le même. Ne retournez pas aux pratiques judaïques, mais restez-en à la grâce, quelque opprobre qu'il y ait à affronter pour suivre Christ fidèlement. Les sacrifices que Dieu réclame de nous ne sont plus des animaux, ce sont ceux des lèvres, la louange, et ceux du cœur, la libéralité.
- 9-12,
13-16,
- 17,
18, 19,
- 20-25,
- 21.
- 22,
- 23,
- 24, 25.
- Quant à vos conducteurs actuels, soutenez-les par votre fidélité. Et quant à celui qui vous adresse cette lettre d'exhortation, priez pour lui.
- c) Conclusion.*
- Lui aussi d'ailleurs, il prie pour vous et vous demande de faire bon accueil à sa lettre, qu'il espère suivre en personne plus ou moins prochainement. peut-être en compagnie de Timothée. Des salutations fort brèves et sans détails personnels clôturent l'épître.

Sauf l'Apocalypse et l'épître aux Romains, il n'y a pas dans le N. T. d'autre écrit aussi rempli de citations et d'allusions à des passages de l'Ancien; ce qu'explique et justifie d'ailleurs pleinement le résultat que désire obtenir l'auteur de cette épître. Aussi est-elle d'un grand secours à quiconque essaie de comprendre l'A. T., ses types et ses figures. Elle jette en particulier une vive lumière sur les types et les figures de l'A. T., et montre quel parti l'on peut tirer d'une quantité de récits qui à première vue ne paraissent pas avoir été écrits « pour notre instruction. » (1 Cor. 10. 11.) Les pensées dominantes de l'épître peuvent se résumer dans la parole de Jésus en croix : « *Tout est accompli,* » (Jn. 19. 30.) et dans le mot de Paul aux Colossiens : « *Vous avez tout pleinement en Christ.* » (Col. 2. 10.)

Si l'on veut entrer plus avant dans le détail des grandes pensées que développe cette épître et qui la distinguent des autres écrits du N.-T. et spécialement de ceux de l'apôtre Paul, il faut s'attacher surtout à l'importance qu'elle attribue au *sanctuaire*. L'ancienne alliance avait donné à Israël un sanctuaire où il rencontrait son Dieu. Mais seuls les descen-

dants d'Aaron avaient le droit d'y pénétrer, et même le souverain sacrificateur pouvait seul, une fois par an, franchir le seuil du lieu très saint. Ici éclate la supériorité de la nouvelle alliance : nous avons un sanctuaire, comme « nous avons un autel. » Par sa mort sur la croix, Jésus nous a affranchis de la peur de mourir à nous-mêmes; et en consentant à l'immolation de notre *moi*, nous nous trouvons dans les conditions voulues pour entrer dans le sanctuaire, pour nous nourrir du pain consacré, pour faire de la volonté de Dieu notre nourriture, et de la communion avec Christ notre bonheur. Il « comparait lui-même pour nous devant la face de Dieu, » nous garantissant ainsi perpétuellement un libre accès et un accueil favorable. Tout croyant devient ainsi à son tour un sacrificateur, tous les rachetés peuvent pénétrer librement à la suite de leur Rédempteur, le souverain sacrificateur suprême, dans le sanctuaire céleste, jusque dans le lieu très saint, dans la communion la plus étroite avec le Dieu trois fois saint (cf. Jn. 17. 24.). Ils le peuvent, et ils le doivent. C'est là le grand privilège de ceux qui sont entrés dans la nouvelle alliance, une vie vécue dans le sanctuaire étant nécessairement une vie bénie, heureuse et sainte. Ce n'est plus le désert, c'est Canaan; ce n'est plus une succession de lamentables chutes et de perpétuelles défaites, c'est une vie de conquêtes, de victoires et de repos. Il vaut la peine, pour en jouir, de suivre Christ « hors du camp, en portant son opprobre. » Il faut prendre son parti de n'être pas avec le grand nombre.

Comparée avec les épîtres de Paul, l'épître aux Hébreux ajoute à ce qu'elles disent de l'œuvre de Christ sur la terre une révélation plus complète sur l'œuvre qu'il poursuit dans le ciel comme notre Intercesseur ou notre Avocat (1 Jn. 2. 1.). « C'est pour cela qu'il peut sauver parfaitement (litt : jusqu'à toute extrémité) ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder pour eux. »

On a pu résumer les pensées favorites de cette épître dans

Hb.
13. 10;
2. 15;

13. 10.
Jn. 4
34.
Hb. 9.
24.
(cf. Ro.
8. 34.)

9. 8,
12, 24;
10.
19-22.

3. 12-
4. 11
13. 13;

7. 25.

- quatre « sans, » qui indiquent quatre conditions indispensables pour la possession du salut :
9. 22. 1. Le pardon des péchés exige une expiation : « pas de pardon *sans* effusion de sang. » Au reste, l'auteur n'essaie pas d'expliquer cette nécessité, qu'il trouve inscrite non seulement dans l'A. T., mais dans les profondeurs de la conscience.
11. 6. 2. Le cœur de Dieu a été froissé par la méfiance de l'homme. L'incrédulité, voilà le péché par excellence, la source première de tous les autres. Aussi le remède unique et indispensable est-il la foi : « impossible d'être agréable à Dieu *sans* la foi. »
12. 8. 3. Lorsque la foi a saisi le pardon de Dieu accordé sur la base de l'expiation accomplie par Christ, il reste toute une éducation nécessaire : « *sans* une discipline qui peut parfois être douloureuse, vous n'êtes pas des fils. »
12. 14. 4. Cette éducation a pour but notre perfectionnement « *sans* la sanctification, en effet, personne ne verra le Seigneur. »
-

ÉPÎTRE DE JACQUES

Qui est ce Jacques, qui s'intitule simplement « serviteur de Dieu et du Seigneur Jésus-Christ? » La supposition la plus probable est que l'auteur de cette lettre n'est pas, comme on l'a cru souvent, l'un des Douze, le fils d'Alphée, mais plutôt ce frère du Seigneur qui dut à sa piété fervente, à son caractère intègre et à sa consécration absolue à Dieu d'occuper pendant plusieurs années une position unique à la tête de l'église de Jérusalem, tandis que les Juifs eux-mêmes l'entouraient de leur vénération et l'appelaient, eux aussi, le Juste (p. 4.) (Mt. 13. 55. Mc. 6. 3. Act. 12. 17; 15. 13; 21. 18. Gal. 1. 19; 2. 9.) On ne connaît rien des circonstances au travers desquelles il abandonna son incrédulité première (Jn. 7. 5.) pour arriver à sa foi ardente et inébranlable. Mais il est probable que l'apparition spéciale du Ressuscité qui lui fut accordée (1 Cor. 15. 7.) ne fut pas étrangère à l'affermissement de ses convictions. Quoi qu'il en soit, son langage est celui d'un homme qui jouit d'une autorité incontestée. Aussi ne prend-il pas la peine de l'établir, ni même de l'affirmer.

Comme il fut lapidé vers l'an 62, on fixe généralement la date de son épître vers l'an 61 ou 62, alors que Paul, après ses deux années de captivité à Césarée, arrivait à Rome.

Elle est adressée « aux douze tribus qui sont dans la dispersion » (grec : « diaspora »), c'est-à-dire sans doute aux Juifs de Palestine devenus chrétiens et, à cause de leur foi nouvelle, tenus à l'écart et comme étrangers et dispersés au milieu de leurs compatriotes. Il ne paraît guère probable,

1. 1.
**Au-
teur**

Date
61.

1. 1.
**Des-
tina-
taires**

- en effet, que Jacques s'adresse aux Juifs habitant l'étranger et il est certain qu'il regarde tous ses lecteurs comme faisant profession de croire en Jésus-Christ. Mais ce n'est pas à dire qu'il les tienne tous pour des chrétiens authentiques et de bon aloi. S'il leur adresse cette lettre, c'est, au contraire, précisément parce qu'il a à leur signaler de graves déficiences et qu'il tient à dissiper toute illusion, à démasquer toute piété qui n'aurait que l'apparence ou ne consisterait qu'en formes ou en paroles. Par-dessus tout, il a soif de réalité et de sincérité. Il est décidé à faire ce qui dépend de lui pour qu'on ne se paye pas de mots, et dans un style nerveux, dans un langage d'une rare énergie, il s'attaque hardiment et vigoureusement à tous les défauts de ses frères, qu'il appelle cependant ses frères « bien-aimés. » S'il est sévère, en effet, et si parfois il emploie des expressions d'une brusque franchise, il est aisé de voir que cette rudesse n'exclut point la tendresse, et que l'amour le plus pur ne cesse d'inspirer sa plume enflammée et son style à l'emporte-pièce. Il sait d'ailleurs que, parmi les destinataires de sa lettre, il est bon nombre de croyants qui souffrent à cause de leur foi, et c'est pour eux tout particulièrement qu'il parle à peu près comme Paul le faisait aux chrétiens de Rome (Rom. 5. 3, ou 8. 33-37), échangeant en quelque sorte pour un usage journalier l'or du grand apôtre contre de la petite monnaie.
1. 16;
2. 5.
1. 3, 12;
5. 11.
- C'est bien à tort, on le verra plus loin, qu'à propos d'un autre sujet, on a prétendu trouver une contradiction entre ces deux épîtres, et conséquemment entre l'enseignement de leurs deux auteurs. Le langage paradoxal de Jacques explique certains jugements hâtifs et superficiels. On a souvent rappelé le mot de Luther appelant cet écrit une épître de paille. Mais ce serait faire tort au grand réformateur que de supposer que ce fût de sa part un jugement définitif.
- Précédant de quelques années l'épître aux Hébreux, l'épître de Jacques répond à de tout autres préoccupations et à une situation entièrement différente. Si les chrétiens sont déjà regardés avec quelque dédain par leurs compatriotes no-

INTRODUCTION

croyants, ceux-ci cependant fraient encore avec eux, consent même, semble-t-il, à se mêler à leurs assemblées, quittes à faire sentir durement leur prétendue supériorité (2. 1-7.). Mais l'idée ne germe encore nulle part que l'on aurait fait fausse route et qu'il faudrait abandonner la foi en Jésus parce que le peuple juif dans son ensemble ne veut pas le reconnaître. Aussi l'apôtre se borne-t-il à exhorter ses lecteurs à la patience, en leur rappelant qu'il faut attendre la pluie de l'arrière-saison, avant de prétendre à la récolte. Hélas! cette pluie a-t-elle manqué? ou le sol était-il décidément infertile, qu'il n'ait produit que « des épines et des chardons, » comme semble le prévoir et le prédire l'auteur de l'épître aux Hébreux? (6. 7, 8.)

5. 7, 8;

En tout cas, tout en attendant avec patience, il faut tout faire pour hâter ce grand jour, et le plus pressé, c'est de vivre d'une manière digne de l'Évangile, c'est de pratiquer « la religion pure et sans tache. » S'adressant à des gens qui connaissent l'Évangile, Jacques leur demande de mettre leurs actions d'accord avec leurs croyances. De là le caractère éminemment pratique de cette épître. L'auteur entre dans le détail de la vie de chaque jour et rappelle à chacun ses devoirs, même les plus élémentaires, en tant que disciple de Jésus. Si l'Évangile est la bonne nouvelle du salut, c'est qu'il nous sauve du péché, c'est qu'il nous remet dans l'ordre : il ne nous replace pas *sous la loi*, il fait bien mieux : il met *en nous la loi* (cf. 1 Cor. 9. 21.); il est ainsi « la loi parfaite, la loi de la liberté. » Obéir à l'Évangile, c'est être libre, vraiment libre. Et à mesure qu'on obéit, et dans la mesure où l'on obéit, on est libre, affranchi de tout joug extérieur ou étranger. Car le joug du péché est un joug étranger. Seul le joug de Jésus est conforme à notre nature : notre âme est faite pour lui et lui pour elle, comme le poisson pour l'eau ou l'oiseau pour l'air. Aussi est-il doux et léger, et l'homme qui l'accepte se sent allégé, débarrassé de ses entraves, affranchi, le cœur au large et la conscience à l'aise. Vivre dans le vrai, c'est être libre. (Jn. 8. 32.)

1. 27,

25;
2. 12.

Mt.
11. 30.

On a souvent remarqué certaines analogies entre cette épître et le « sermon sur la montagne.¹ » Comme Jésus, Jacques affectionne les paroles qui éveillent l'attention et se fixent dans la mémoire par leur caractère paradoxal. On a pu l'appeler l'apôtre du paradoxe évangélique et de la logique du Royaume des cieux. Il ne craint pas, en effet, de déduire des principes justes leurs dernières et extrêmes conséquences, et de heurter ainsi parfois le sens commun de ses lecteurs.

1. 2. même : « Regardez-la donc comme le sujet d'une parfaite joie. » Ou encore : La loi tout entière est divine; quel que soit donc le commandement que l'on viole, on offense Dieu, on méprise sa volonté sainte, tout comme si l'on foulait aux pieds toute la loi.

On ne saurait trouver dans cette succession de recommandations qui forment l'épître un plan proprement dit. Jacques se borne à traiter l'un après l'autre les points divers qu'il juge utile de traiter, et cela dans l'ordre où ils se présentent à sa pensée, sans se donner la peine de chercher des transitions pour passer de l'un à l'autre.

1. 2-18. A. — Contre l'impatience ou l'insoumission dans les épreuves et les tentations diverses.

4 (cf. Mt. 5. 48) Le même mot grec signifie épreuve et tentation. Mais tandis que l'épreuve vient de Dieu, qui la juge nécessaire à notre éducation, et qui nous donnera volontiers la sagesse dont nous aurons besoin pour l'accepter avec joie, la tentation, — ou le fait que l'épreuve nous tente, — provient de notre cœur mauvais. Il ne peut rien venir que de bon de la part de Dieu. N'est-ce pas lui qui a commencé en nous une bonne œuvre, qui même nous a engendrés à la vie nouvelle ? Pourrait-il maintenant nous pousser dans un chemin de mort ?

9-12. Est-ce la pauvreté qui est votre épreuve ? Mais glorifiez-vous-en plutôt : la richesse est éphémère, tandis que la couronne donnée au vainqueur, c'est la vie.

¹ On trouvera en marge du Plan l'indication des principaux passages du discours de Jésus que rappelle notre épître.

LA FOI MORTE

B. — Contre le formalisme et l'inconséquence de ceux qui se bornent à écouter sans pratiquer.

1. 19-27,
(19cf. Mt.
5. 22)

Puisque c'est la parole de vérité qui vous a engendrés, laissez-la poursuivre en vous son œuvre de renouvellement et d'épuration, et pour cela ne vous contentez pas de l'écouter, mettez-la en pratique : elle vous rendra heureux. Celui qui sait vraiment écouter sait aussi ne parler qu'à propos, et ne fait pas consister sa religion dans sa profession de foi ou son parler religieux. La religion vraie ne s'évapore pas en paroles, elle se montre par une conduite inspirée par l'amour du prochain et l'horreur du péché.

18-20. 21.
(cf. Jn.
15. 3)
1. 22-25,
(cf. Mt. 7.
24-27.)
v. 19, 26
cf. Mt. 7.
16-21.)
27. (cf.
Mt. 25.
34-36)

C. — Contre l'esprit mondain qui se manifeste par le mépris du pauvre, signe certain d'une foi sans vie, impuissante à sauver.

2. 1-26.

Comme échantillon de cette religion vaine dont il vient de parler, Jacques démasque l'inconséquence flagrante de ceux qui prétendent croire en leur « glorieux Seigneur Jésus-Christ » et qui n'honorent que la gloire terrestre et mondaine, allant même jusqu'à combler de prévenances, au détriment des membres pauvres de la communauté, des Juifs incroyants et hautains. Sans doute il faut aimer son prochain, quel qu'il soit, même un ennemi. Mais témoigner de l'affection à un riche parce qu'il est riche, et mépriser un pauvre parce qu'il est pauvre, c'est précisément fouler aux pieds cette loi « royale » de l'amour et se montrer indigne de toute miséricorde. Qu'est-ce qu'une foi pareille? Peut-on même l'appeler foi? Simple croyance impuissante à transformer le cœur et la vie, sans influence sur les actes et la conduite, foi sans œuvres, si c'est de la foi, c'est une foi morte. On le voit, les œuvres que Jacques réclame, il ne les réclame que comme manifestations d'une foi vivante et vraie. Pas plus que Paul, il ne prêche le salut *par* les œuvres. La foi que Paul oppose aux œuvres comme moyen de salut n'est point cette simple croyance intellectuelle que Jacques appelle une foi morte, c'est au contraire celle qui est « agissante par l'amour, » la foi vivante, celle dont Jésus dit qu'elle est elle-même une œuvre, l'œuvre par excellence, qui renferme en germe ou en puissance toutes les œuvres que Dieu réclame. (Jn. 6. 29.)

1-7¹

8 (cf. Mt.
5. 43-47)
9-13
(cf. Mt.
5. 7.)
14-26
(cf. Mt. 7.
21-27)

Rom. 4.
1-8.

Gal. 5. 6.

¹ 7 : « le beau nom qui a été invoqué sur vous » = le nom de Jésus. (corriger Segond.)

3. 1-18. D. — Contre les péchés de la langue, incompatibles avec la vraie sagesse.

1, 2, (Pr. 10. 19.) Ne cédon pas à la démangeaison de parler pour faire parade de notre savoir. « Où il y a beaucoup de paroles, il ne manque pas d'y avoir du péché.¹ » Et, inversement, celui qui ne parle qu'à propos, et dont tout ce qu'il dit est inspiré par l'amour et la sagesse, est un homme parfait. Pour faire bien sentir quel est le pouvoir dangereux de la langue, Jacques la compare successivement au mors du cheval, au gouvernail du navire, et à l'insignifiant début de l'incendie : tout petits qu'ils sont, de quoi ne peuvent-ils pas se vanter ? Et les bonnes paroles qui sortent d'une bouche ne prouvent point, hélas ! qu'il n'en va pas sortir de mauvaises, tant il est rare, l'homme qui sait discipliner sa langue. L'homme naturel ne le peut pas. Il faut que la source même soit purifiée, et l'eau qui en découlera sera pure ; que l'arbre soit bon, et le fruit sera bon.

3-12 (cf. Mt. 12.33-37. Lu. 6.45. Mt. 6. 9, 14, 15; 7.16-18.) En opposition à l'homme qui parle à tout propos et hors de propos, Jacques donne le portrait de l'homme sage et intelligent, en possession de la sagesse qui vient d'En Haut, dont le caractère dominant est d'être paisible.²

18^a (cf. Mt. 5. 9) E. — Contre diverses autres formes de l'orgueil :

4. 1-17. a) Volonté propre.

1-3, Les dissensions entre frères et les tiraillements intérieurs n'ont pas d'autre origine que le mécontentement causé par les déceptions d'une volonté insoumise.

4-10,^a b) Amour du monde.

(cf. Mt. 6. 24; 5. 3, 4.) Cette volonté insoumise n'est elle-même que l'indice d'un attachement coupable à quelque idole, à quelque interdit, que l'on refuse de sacrifier à Dieu. Laissons-nous subjugués

¹ 3. 2 : « Nous bronchons tous en bien des choses » = nous ne sommes pas infaillibles. « Si quelqu'un ne bronche pas en paroles, c'est un homme parfait. » Jacques n'aborde pas la question de savoir si, oui ou non, dans un sens absolu, le chrétien peut échapper à tout péché, être réellement *parfait*. Il se borne à noter ce qu'il constate autour de lui, pour montrer combien la victoire si désirable sur les péchés de la langue exige de vigilance et par conséquent de prière et de discipline.

² 18 : « Le fruit de la justice se sème dans la paix par ceux qui procurent (ou qui apportent [Ohr.]) la paix. » (**Mt. 5. 9) (corr. Seg^d.)

³ 4. 5 : Passage difficile. Ici encore, il convient de corriger Segond : « On pensez-vous que l'Écriture parle pour rien ? A-t-il des désirs qui tendent (ou qui portent) à l'envie, l'Esprit qui a établi sa demeure en nous ? »

et inspirer par l'Esprit nouveau que Dieu a mis en nous. Esprit d'humilité et de renoncement, résistons fermement à l'esprit du mal, et nous goûterons la paix des cœurs réconciliés avec Dieu.

c) Esprit de jugement.

Juger et critiquer son frère, c'est faire un choix entre les commandements de la loi, et oublier qu'elle ordonne avant tout d'aimer. C'est s'ériger en juge de la loi elle-même. Dieu seul, qui a fait la loi, est à même de juger dans quelle mesure chacun de nous la laisse pénétrer dans sa vie et la régler.

4. 11, 12
(cf. Mt. 7. 1.
Jn. 12. 4, 5.
Rom. 14. 10.)

d) Orgueil de la vie, ou prétention à diriger sa vie et à disposer de l'avenir.

C'est aussi par orgueil que l'on oublie que nul n'est le maître de sa destinée. Que si vous dites que ce sont là des lieux communs, pourquoi donc agir comme si vous l'ignorez ? Connaître le bien et ne pas l'accomplir, c'est pécher.

4. 13-17.

(cf. Jn. 13. 17.)

F. — Contre l'égoïsme des riches et l'impatience des infortunés.

5. 1-20.

a) Le danger des richesses : elles développent fréquemment une dureté de cœur effrayante.

Ceux que Jacques prend ici vivement à partie, ce sont les riches possédés par leurs biens. Pour servir leur idole, ils ferment leur cœur à la pitié et violent même le droit. L'apôtre montre ainsi le danger de l'attachement aux richesses, qui risquent de fausser le jugement et d'obscurcir l'œil intérieur.

1-6,

(cf. Mt. 6. 19-24 ;
Lu. 12. 45-21,
33, 34.)

b) En revanche, l'infortune a aussi ses tentations : l'impatience, l'envie, même les blasphèmes.

7-20:

Le jour de la récolte viendra sûrement : c'est à son avènement que le Seigneur rendra enfin à chacun ce qui lui revient. Aussi faut-il, sans perdre courage, persévérer dans l'attente patiente : après tout, ce grand jour approche. Il faut donc attendre en repos que le Juge prononce sa sentence et ne pas prétendre le faire pour lui. D'autres ont su souffrir patiemment, sans porter envie à ceux qui étaient mieux partagés qu'eux. Donc pas de paroles de blâme, pas de paroles téméraires non plus, pas de serments ni d'imprécations (en tribunal ou ailleurs). Il y a mieux à faire si l'on veut

7, 8,

5. 9-11,¹
12.
(cf. Mt. 5. 33-37.)

¹ v. 11, litt. : « ... Job, et vous avez vu la fin du Seigneur. » Cette forme ambiguë a fait croire parfois que Jacques donnait ici en exemple,

5. 13-16*

16b
17, 18,
19, 20.
† Prov.
10. 12
(cf. 1 Pi.
4. 8.)

donner essor aux sentiments qui remplissent le cœur : la prière, la louange, la confession, qui soulage le cœur oppressé d'un lourd fardeau. Ayons une foi plus héroïque dans la puissance de la prière : « Elle peut beaucoup, la prière du juste faite avec énergie. » (Laus.) Rappelez-vous ce qu'Élie a pu faire par son intercession. Sans ramener comme lui tout un peuple de son égarement, si nous ramenons seulement un pécheur, c'est déjà une multitude de péchés dont notre amour aura obtenu qu'ils soient effacés.

5. 14, 15

Les v. 14 et 15 ont souvent été une pierre d'achoppement, parce qu'on y a vu une sorte de prescription, un commandement à la lettre duquel on croyait devoir s'asservir. La pensée de Jacques est avant tout de combattre l'esprit d'impatience et d'insoumission. Au lieu de vous plaindre et de murmurer lorsque survient la maladie, faites-en plutôt l'occasion d'une grande bénédiction, une occasion d'exercer votre foi et celle de vos frères, de renouveler votre consécration à Dieu, de procéder à un examen de conscience; et, pour cela, que le malade « appelle les anciens de l'église, et qu'ils prient pour lui, en l'oignant d'huile au nom du Seigneur. » Acte symbolique, qui figure l'action puissante et bienfaisante de l'Esprit saint, pénétrant l'être tout entier et le mettant à part pour Dieu (cf. Mc. 6. 13. Ex. 29. 7. Lév. 8. 10, 12, 30. Ps. 133. 2.). On employait fréquemment, il est vrai, l'huile comme remède (Luc. 10. 34.), mais les mots « au nom du Seigneur » donnent à cette onction un caractère religieux et en quelque sorte rituel plutôt que médical (cf. *Évangiles et Actes*, p. 51). Jacques veut bien plutôt encourager la foi, la confiance, l'abandon à Dieu, que placer ses lecteurs sous le joug d'un rituel obligatoire qui interdirait l'usage des remèdes et les conseils médicaux. Il aime le paradoxe et les paroles frappantes, mais la loi dont il est le héraut est toujours et avant tout la *loi de la liberté* (1. 25.).

à côté de la patience de Job, la passion de Jésus-Christ. Mais le texte se comprend beaucoup mieux avec la traduction ordinaire, adoptée par la plupart des versions : « la fin que le Seigneur lui accorda. »

I^{re} ÉPITRE DE PIERRE

« Quand tu auras fait retour sur [toi-même], affermis tes frères. » Ainsi avait dit Jésus à Simon. Et cette recommandation semble retentir encore à l'oreille de l'apôtre lorsqu'une trentaine d'années plus tard il prend la plume et s'adresse à ses frères.

C'est à ceux qui sont « étrangers » au milieu d'un monde qui les méprise et les repousse, à ceux qui souffrent de leur isolement, de leur « dispersion » parmi les populations païennes et corrompues de l'antique Asie, mais qui ont été cependant « élus, » choisis, à l'instar de la « Pierre angulaire, » pour devenir, eux aussi, des « pierres vivantes ; » c'est à ses frères « affligés par diverses épreuves » que le vieillard envoie cette lettre d'encouragement et d'espérance, pour les affermir et les rendre solides et « inébranlables. » Il se rappelle qu'il n'a pas toujours été « Pierre ; » il se souvient de la patience avec laquelle son Maître a supporté sa faiblesse, sa lâcheté même, alors qu'il ressemblait plutôt à du sable, ou même à de la boue, qu'à un rocher. Il sait que la fournaise est nécessaire pour donner à l'argile de la consistance ; que l'or lui-même doit passer au creuset ; et, plein de sympathie pour ceux qui sont appelés à souffrir, il cherche à soutenir leur courage, à remplir leur cœur d'une joyeuse espérance, en leur montrant l'indissoluble lien qui, dans la pensée de Dieu, unit toujours la gloire à la souffrance.

Quand écrivait-il cette lettre ? Dans le même temps probablement où Paul, vers l'an 62, adressait de sa prison de

Luc. 22.
32.1 Pi. 1. 4 ;
2. 11 ;2. 6,
5 ;
1. 6

5. 10 ;

1. 7 ;

1. 11, 19-
21 ; 2. 19,
20 ; 4. 13,
14 ; 5. 1,
10 ;

5. 13.

Rome ses lettres à ses amis d'Asie. Dans son épître aux Colossiens (4. 10), Paul donne à entendre que Marc va le quitter et se rendre en Asie. Il se sera dirigé sur *Babylone* pour y aller seconder le vieil apôtre qui l'appelle son fils. L'antique métropole s'était relevée plus ou moins et pour un temps de ses ruines, une église y avait été fondée, on ignore par qui et Pierre y séjournait temporairement.¹

Au reste, autant la première partie de la carrière de cet apôtre est connue, autant est épais le voile qui recouvre sa vie et son activité à partir de la visite qu'il avait faite à l'église d'Antioche vers l'an 52 (Gal. 2. 11. *L'Apôtre Paul*, p. 6.). Retourna-t-il jamais à Jérusalem ? On n'en sait rien. Il ne paraît en tout cas pas y avoir été lors de la seule apparition que Paul y ait encore faite dans des circonstances fort émouvantes (Act. 21. 17-23. 31); et, à partir du chap. 15 des Actes des apôtres, Luc ne mentionne plus même son nom. En 57 cependant, dans une des lettres qu'il adresse aux chrétiens de Corinthe, Paul parle des voyages de cet apôtre et confirme aussi un fait que les Évangiles donnent à entendre, à savoir qu'il était marié (1 Cor. 9. 5. Mt. 8. 14. et pp.). De 1 Cor. 4. 12, d'autre part, on ne saurait conclure avec certitude qu'il ait jamais été à Corinthe. Le contraire est même plus probable. Il n'aurait certes pas admis qu'on opposât son Évangile à celui de Paul. Le parti dit « de Céphas » devait sans doute son origine à des judaïsants qui, pour donner quelque crédit à leurs doctrines, les abritaient de l'autorité prétendue du grand apôtre d'Israël. (*L'apôtre Paul*, p. 15.) Dès lors son nom n'apparaît plus sous la plume de l'apôtre des Gentils. On ne sait plus rien de certain sur lui. Mais on admet généralement la tradition qui le fait mourir martyr à Rome en juillet 64. (Cf. Jn. 21. 18, 19.) S'il

¹ Si ce nom désignait Rome, comme quelques-uns l'ont supposé, on ne comprendrait pas que Pierre ne mentionnât même pas dans son épître la présence de Paul, ni que Luc ne dit rien non plus de lui lorsqu'il raconte l'arrivée de Paul à Rome l'année précédente ou la même année (Act. 28. 16-30.).

INTRODUCTION

est vrai, toutefois, qu'il fut crucifié la tête en bas, ce supplice barbare ne se pratiquant pas à Rome, mais étant usité, paraît-il à Babylone, c'est plus vraisemblablement dans cette dernière ville qu'il aurait subi le martyre.

Silas, qu'il appelle Silvain (forme latine du même nom), lui sert de secrétaire, ou peut-être seulement de messenger : c'est lui qui se charge de porter la lettre et d'y ajouter sans doute de bouche ses propres exhortations.

L'âge et l'expérience, à l'école du Saint-Esprit, ont transformé le fougueux apôtre, sans cependant rien ôter à son amour enthousiaste pour son Maître. Il parle avec autorité, mais surtout avec une touchante humilité. S'il se donne le titre d'« apôtre de Jésus-Christ, » c'est uniquement dans l'entête de sa lettre. Plus loin il revendique simplement la charge de « coancien » ou « ancien » avec ceux auxquels il adresse un message spécial, en y ajoutant seulement, pour donner autorité à sa recommandation, qu'il a été « témoin des souffrances de Jésus-Christ, » — souvenirs bien douloureux et humiliants pour lui, — et qu'il « aura sa part de la gloire qui doit être manifestée. » Détail significatif : de tous les écrivains sacrés, il est le seul qui emploie l'expression « *le Dieu de toute grâce.* » Il a appris qu'il faut vivre de grâce, ou, comme son ami Jean le dira plus tard, que « de la plénitude de Christ nous avons tous reçu notre part et *grâce pour grâce.* » Aussi est-ce à tous qu'il recommande de « se parer d'humilité, puisque Dieu résiste aux orgueilleux, tandis qu'il fait grâce aux humbles. » Il sait que la grâce de Dieu est le seul terrain solide sur lequel on puisse bâtir en sécurité, et puisqu'il veut « affermir ses frères, » son dernier mot est pour les encourager et leur attester que la grâce de Dieu dans laquelle ils demeurent fermes est bien la vraie.

5. 12.

1. 1.

5. 1.

5. 10.

(Jn. 1. 16)

1 Pi. 5. 5.

1. 13.

5. 13.

Le plan général de cette épître est assez simple. Après une exhortation générale à la sainteté, exhortation motivée par le souvenir de ce que Dieu a fait pour ses rachetés,

1. 3-2. 10

2. 11-4. 6 l'apôtre montre dans le détail ce qu'il entend par une **vie sainte**, en s'arrêtant naturellement sur l'attitude à observer en face des persécutions et des mauvais traitements auxquels sont en butte les croyants « étrangers et dispersés » dans un monde hostile. Puis viennent quelques **exhortations spéciales** et la conclusion.
- 4.7-5.14.

PREMIÈRE PARTIE

« SOYEZ SAINTS »

1. 1-2.
10
1. 1, 2 A. — *Signature et adresse.*
- Si ses lecteurs ont affaire à un monde corrompu et haineux ils sont d'autre part enveloppés comme d'un triple rempart de l'amour de Dieu, qui les a élus, de l'Esprit, qui les sanctifie et leur apprend l'obéissance, et de Jésus-Christ, qui les a lavés dans son sang. Aussi l'apôtre peut-il leur souhaiter que Dieu leur multiplie la grâce, source de tous les biens, et la paix, résumé de tous les biens, et commencer son exhortation par un chant de louange :
1. 3-12 B. — Grâces soient rendues à Dieu pour le *glorieux avenir* qu'il nous réserve!
- En rendant la vie à Christ, Dieu nous a donné la garantie que sa puissance nous réservait un glorieux héritage et nous garderait nous-mêmes en vue de cet héritage. Aussi qu'importent quelques éphémères souffrances? Elles ne peuvent, en épurant et fortifiant notre foi, que multiplier notre joie et stimuler notre attente du retour glorieux de notre Sauveur. Nous ne serons pas déçus; car notre foi repose sur les révélations accordées autrefois aux prophètes et dont les souffrances de Christ ont été un premier accomplissement. A ces souffrances correspondra certainement un jour la gloire. Ces pensées, et spécialement celle du retour de Christ, reviendront fréquemment au cours de l'épître.
1. 13-
2. 10 C. — Dans l'attente de ce glorieux avenir, *glorifiez Dieu par une sainte conduite.*
1. 13, a) Il s'agit tout d'abord de serrer soigneusement cette

glorieuse espérance dans vos cœurs, pour qu'elle devienne en quelque sorte la lampe à la lumière de laquelle vous dirigerez vos pas.

b) A cette clarté, vous rappelant de qui vous êtes *filis*, comment et à quoi votre Père vous a appelés, ce que lui a coûté votre adoption, vous ne pourrez oublier que vous n'avez plus à vous conformer aux usages de vos pères d'autrefois, mais au contraire à ressembler à celui dont vous avez appris à invoquer le nom.¹

1. 14-21

c) Le trait principal de cette ressemblance, c'est *l'amour*. Et cet amour se développera infailliblement en vous dans la mesure même où vous vous laisserez façonner par *la Parole* impérissable de Dieu,² où vous la recevrez avidement comme votre aliment naturel et indispensable, comme le font tous ceux qui ont « goûté combien le Seigneur est bon. »

22-2. 3

d) L'amour fraternel se développant, vous pouvez, au contact de Christ, la « Pierre vivante » par excellence, entrer tous ensemble comme autant de *pierres vivantes* dans la structure de l'édifice spirituel que Dieu se bâtit, et faire partie de ce glorieux sacerdoce de race royale qui forme comme l'élite de l'humanité et le véritable peuple de Dieu. Ce n'est donc pas pour notre égoïste jouissance que Dieu nous a rachetés à un si grand prix, et qu'il a fait de nous les héritiers présomptifs de la gloire céleste, des pierres vivantes, et son peuple particulier (cf. Tit. 2. 14), mais c'est pour que nous occupions chacun notre place dans la maison qu'il se construit, c'est pour que nous offrions, comme sacrificateurs, des sacrifices qu'il puisse agréer (et tout d'abord celui de notre volonté propre et de notre propre personne, cf. Rom. 12. 1. Hébr. 13. 15. 16), en un mot c'est pour que nous puissions le glorifier ici-bas.

2. 4-10

¹ 21. Comme Paul (Eph. 2. 12), Pierre estime que ce n'est que par Christ (*le chemin unique*, Jn. 14. 6) que l'homme arrive à la foi vraie en Dieu ou mieux à la confiance en Dieu, « en sorte que votre foi et votre espérance fussent [concentrées] en Dieu. » La préposition grecque *εις* dépeint d'une façon intraduisible l'élan de la foi et de l'espérance vers ce Dieu dont Christ nous a le premier dévoilé le cœur débordant d'un amour infini.

² 22 : Non pas : « de tout votre cœur » (Seg.), mais : « d'un cœur pur, » purifié par l'action de cette parole (cf. Jn. 15. 3), que l'apôtre compare à une semence qui ne renferme aucun élément de putréfaction, en sorte qu'elle ne peut se corrompre et périr, alors que « toute chair au contraire est comme l'herbe. »

2. 11-

4. 6

DEUXIÈME PARTIE

« UNE BELLE CONDUITE »

2. 11-

3. 8.

A. — En quoi elle consiste, eu égard aux *diverses classes de personnes* auxquelles on peut avoir affaire.

2. 11, 12,

a) En face des *païens*, que votre conduite soit « belle,¹ c'est-à-dire tout d'abord pure et bien disciplinée, en sorte qu'elle contraste avec leur conduite dérégulée et qu'ils soient contraints d'en donner gloire à Dieu (cf. Mt. 5. 16.).

13-17,

b) A l'égard des *autorités* civiles ou politiques, l'attitude convenable à des rachetés, affranchis par leur divin Maître de toute avilissante servitude, c'est le respect, la libre soumission, qui n'ôte rien à la dignité humaine et au respect de soi.

18-25.

c) A l'égard des *maîtres*, c'est encore la respectueuse soumission, même s'ils sont durs et injustes. C'est en effet précisément alors qu'éclatera le caractère spécifiquement chrétien de l'esclave disciple du Crucifié. C'est à cela qu'on reconnaîtra l'action toute puissante de la grâce. C'est ainsi que l'esclave glorifiera son vrai Maître, celui qui est à la foi son Modèle, son Rédempteur, son Libérateur, son grand Médecin, son Berger et son Évêque (= gardien, surveillant).

3. 4-6.

d) De même encore, à l'égard de leurs *maris*, les femmes doivent rester soumises, même s'ils ne partagent pas leur foi. Ce sera d'ailleurs le meilleur et peut-être l'unique moyen de les gagner, bien plus puissant que les paroles.

7.

e) Et à l'égard de leurs *femmes*, c'est encore et toujours le respect qui doit marquer l'attitude des maris. Qu'ils réfléchissent seulement en effet que, pour eux comme pour elles, le salut est pure grâce.

8.

f) Enfin chez tous, les uns à l'égard *des autres*, il faut que l'amour fraternel, recommandé plus haut, soit empreint de cette bienveillante humilité qui est le signe caractéristique de ceux qui vivent de la grâce.

¹ 2. 12, litt : « Maintenant au milieu des païens votre conduite belle. »

B. — En quoi consiste une belle conduite <i>lorsqu'on souffre</i> .	3. 9- 4. 6.
a) « Bénissez ceux mêmes qui vous maudissent » (Mt. 5. 44.) : telle est votre vocation.	3. 9-12,
b) Appelés à souffrir, « sanctifiez dans vos cœurs Christ en tant que Seigneur », reconnaissez-lui avec adoration le droit divin de disposer de vous et de vous demander de souffrir pour lui. (Faites, semble dire le vieil apôtre, non pas comme j'ai fait jadis (Matth. 26. 69-75), mais comme je ferai bientôt. (Jn. 21. 18, 19.)	13-17;
c) <i>L'exemple de Christ</i> lui-même démontre <i>l'utilité sans égale de la souffrance</i> , pour nous détacher du péché et amener la rupture décisive entre nous et lui.	3.18-4.6.
En effet, c'est lorsqu'il eut souffert, et souffert injustement, « pour nous amener à Dieu », qu'il put aussi aller porter la bonne nouvelle du salut même aux esprits retenus en prison depuis le déluge, ¹ et faire ainsi ce que n'avait pu faire ce terrible jugement de Dieu, puisque huit personnes seulement y avaient échappé. Or c'est par le moyen de l'eau même, l'élément destructeur, que ces huit ont été sauvés. Image saisissante du baptême, dans lequel l'homme s'ensevelit, mais pour renaître à une vie nouvelle, vécue dans la communion avec le Ressuscité, assis à la droite de Dieu, en possession de la royauté et de la toute puissance. Voilà à quoi ont servi les souffrances de Christ. Au lieu d'être une simple forme, une impuissante ablution quelconque, le baptême engage la conscience elle-même, les racines profondes de l'être moral.	3. 18-22;
Et ce n'est pas tout. Si déjà le baptême marque l'entrée dans une vie de pureté et de sainteté, il en sera à bien plus forte raison ainsi de la souffrance, pour celui qui en aura compris la signification profonde et qui cherchera à marcher sur les traces de Christ. La souffrance développera en lui l'horreur du péché, affermira sa résolution de ne plus accep-	4. 1-6.

¹ 3. 19, 20. Ce passage obscur et difficile a aussi été traduit autrement par ceux qu'offusque la pensée qui ressort du texte traduit littéralement. Voici dans ce cas comment on l'entend : « C'est par ce même Esprit qu'il était allé [jadis] prêcher à ceux [qui sont maintenant des] esprits en prison, lorsque, rebelles, autrefois, alors qu'aux jours de Noé la patience de Dieu se prolongeait... » La pensée est alors que l'Esprit de Christ parlait par Noé. Mais ce n'est pas le sens premier et naturel de la phrase.

ter de compromis avec le péché : « il a cessé de péché, » c'est-à-dire : il a rompu avec le péché, il a pris décidément parti contre le péché, même contre son péché favori, il ne peut plus prendre son parti de pécher, il en a fini avec sa vie de péché, pour autant qu'il est en lui, il est « mort au péché. » La souffrance, en effet, nous fait sentir que, tout en vivant encore dans la chair, nous ne devons plus vivre pour la chair (cf. Rom. 13. 14 : « n'ayez pas soin de la chair, de façon à en [réveiller] les convoitises »). Nous devons la « crucifier » (Gal. 5. 24,) et « marcher par l'Esprit. » C'est ce que ne comprennent pas les païens. Mais s'ils vous blâment, rappelez-vous qu'un jugement les attend. Car de toutes façons il faut que la chair périsse. Même ceux qui n'ont connu la bonne nouvelle du salut qu'après leur mort¹ ont subi ce jugement de la chair, et seul leur esprit jouit de la vie divine.

4. 6

4. 7-
5. 14.

TROISIÈME PARTIE

DERNIÈRES EXHORTATIONS ET CONCLUSION

4. 7-19: A. — L'influence que doit exercer sur notre conduite la pensée de la proximité de *la fin* de tout.
- 7-9, a) Vigilance, amour fraternel.
- 10, 11, b) Dévouement actif à la gloire de Dieu seul.
- 12-19. c) Patience joyeuse dans les souffrances et dans l'opprobre : « l'Esprit de la gloire repose sur vous. » Ces souffrances sont destinées à nous épurer (cf. Jn. 15. 2.), en tant que nous faisons partie déjà de la maison de Dieu, dont le jugement se fait en premier lieu.
5. 1-9: B. — *Recommandations* diverses.
- 1-4, a) *Aux anciens* ou *pasteurs*, quant à l'esprit dans lequel ils doivent s'acquitter de leur ministère.

¹ 4. 6. Ici encore, on a essayé de se débarrasser de cette déclaration de Pierre en changeant le sens naturel de sa phrase, dont voici la traduction littérale : « C'est en effet en vue de ceci que l'Évangile a été aussi annoncé aux morts, pour qu'ils fussent bien jugés quant à la chair en égard aux hommes, mais qu'ils vivent quant à l'esprit, en égard à Dieu. »

b) Aux jeunes gens, et en général à tous les chrétiens, à propos de l' <i>humilité</i> , leur plus belle et leur plus sûre parure, qui facilite la confiance.	6. 5-7,
c) Vigilance et fermeté.	8, 9.
C. — <i>Conclusion</i> .	5.10-14:
En guise de conclusion, Pierre adresse d'abord à ses lecteurs une admirable promesse, ¹ rappelant une fois de plus le rôle indispensable de la souffrance et le but de sa lettre : « affermir ses frères. »	10, 11,
Il complète sa pensée en indiquant d'une façon plus explicite encore pourquoi il a pris la plume.	12,
Enfin viennent de brèves salutations.	13, 14.
¹ Les verbes de ce v. 10 doivent en effet se lire au futur (comme dans Segond).	

II^mo ÉPITRE DE PIERRE

† Pi. 1. 13 **But.** — Si dans sa première épître l'apôtre Pierre cherche à « affermir ses frères, » la seconde est surtout une épître de réveil. Et cette seule différence permet déjà de présumer qu'elle répond à une situation et à des besoins fort différents et qu'un assez long intervalle doit séparer l'une de l'autre ces deux épîtres.

Auteur. — Il se pose ainsi au sujet de la seconde un problème fort délicat, analogue à celui qui oblige à admettre une seconde captivité de Paul à Rome pour comprendre qu'il ait pu écrire les épîtres pastorales (*L'apôtre Paul*, p. 32) mais qui, dans le cas de Pierre, se complique du fait qu'il est généralement admis que cet apôtre mourut martyr déjà en 64, deux ans au plus après avoir écrit sa première épître que la langue et le style des deux épîtres sont extrêmement différents; que la seconde semble n'être guère, au chapitre second au moins, qu'une amplification de celle de Jude; et enfin que certaines expressions paraissent singulières sous la plume de Pierre.¹ Aussi la plupart des théologiens modernes pensent-ils que cette épître est due plutôt à un disciple de Pierre, Grec de langue, mais d'éducation juive, qui, pour bien montrer qu'il n'écrivait en quelque sorte que dans l'esprit et comme au nom de cet apôtre vénéré, et, pour donner ainsi à son écrit une autorité apostolique, s'est tout simplement effacé derrière son ancien maître, et a parlé autant que

¹ « Sainte montagne » 1. 18, « vos apôtres » 3. 2, « les autres Écritures » 3. 16.

INTRODUCTION

faire se pouvait comme il se représentait que Pierre aurait parlé s'il avait encore été de ce monde. Procédé qui nous paraît étrange, pour ne pas dire plus, mais qui était généralement accepté et approuvé dans ce temps-là.

Dans cette hypothèse, cette épître pourrait dater des premières années du II^e siècle. Plusieurs même la relèguent à la fin du II^e siècle, sans raisons suffisantes toutefois.

Occasion. — Quoi qu'il en soit de cette question fort difficile à résoudre, et dont la solution dans un sens ou dans l'autre ne saurait rien ôter à la valeur de ce précieux écrit quant à l'édification que l'on en peut retirer, il importe de se rendre compte autant que faire se peut des circonstances qui l'ont motivée et des besoins auxquelles elle doit répondre.

L'auteur, quel qu'il soit, est peiné de constater que les chrétiens auxquels il écrit, — et qu'il ne désigne dans l'adresse que d'une façon fort vague, mais qui sont censés les mêmes auxquels a été envoyée la première épître, — bien que dès longtemps « affermis dans la vérité » évangélique, sont en train de s'assoupir ou de se relâcher. C'est contre ce **relâchement** qu'il veut réagir. Il en voit les symptômes avant tout dans le fait qu'au lieu de progresser, ces chrétiens se contentent d'une piété d'un type fort médiocre et apathique, terrain propice à l'éclosion ou à la propagation des erreurs. Aussi juge-t-il nécessaire de les mettre en garde contre les faux docteurs. Un autre symptôme attristant, c'est que l'on est en train de renoncer à attendre le retour du Seigneur, et qu'à ce propos du moins on prête l'oreille aux raisonnements moqueurs des incroyants.

1. 1; 3. 4;

1. 12;
3. 17.

2. 1-22

3. 1-18

Comment réveiller ces chrétiens relâchés? L'écrivain inspiré se garde bien de les gronder. Il s'adresse à eux avec amour, avec bonté, avec tendresse même. Tout en laissant percer ses craintes, il leur parle le langage de l'espérance et de la confiance. Il se dit, et il leur donne à entendre que ce qui leur manque, comme à la pauvre Samaritaine de

- l'Évangile, c'est de « connaître le don de Dieu » (Jn. 4. 10) ou « les richesses insondables de Christ, » et cet « amour qui surpasse toute connaissance. » (Eph. 3. 8, 19.) Sans doute ils en ont entendu parler, ils savent beaucoup de choses sur la doctrine chrétienne. Mais il y a une connaissance plus profonde, une connaissance du cœur et de la conscience, une connaissance qui engage la vie, qui entraîne la volonté de l'être tout entier dans une joyeuse et complète consécration à Christ : c'est cette connaissance qu'il voudrait leur communiquer et sur laquelle il revient sans cesse. Volontiers s'approprierait la parole bien connue de la prière sacerdotale : « C'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent... » (Jn. 17. 3.) Aussi le châtement à la fois le plus juste et le plus terrible qui puisse atteindre les impies, ceux qui ferment les yeux à la lumière et repoussent la « connaissance, » c'est d'être plongés dans les ténèbres, ou plutôt « livrés à des chaînes d'obscurité. » Le premier pas dans ce chemin ténébreux, c'est l'usage pernicieux que l'on fait des Écritures, que l'on se permet de tordre par ignorance. Puis, parlant à tort et travers de ce qu'on ignore, on en vient à ressembler à « des bêtes brutes dépourvues d'intelligence, » incapables de connaître. Témoignage le prophète Balaam, qui arrive jusqu'à se faire faire la leçon par son ânesse ! Quel exemple saisissant, et qui prouve à l'évidence que l'on peut perdre la connaissance qu'on a acquise, si l'on ne marche pas conformément aux lumières que l'on possède. Pour ne pas reculer, il faut avancer. Aussi la dernière recommandation de l'écrivain sacré est-elle de « croître » à la fois « dans la grâce et dans la connaissance, dans la grâce parce qu'à elle seule « la connaissance enfle. » (1 Cor. 8. 1.) Il faut que la connaissance toujours plus profonde « de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ » nous révèle toujours mieux notre propre misère, notre indignité, le besoin que nous avons de la grâce de Dieu. Et ainsi chaque progrès dans la connaissance marquera un progrès dans la grâce et par là même un progrès en sainteté, en humilité, en consécration à Dieu, en charité et en douceur. Tel est l.
1. 2, 3,
8, 16
2. 4, 17;
cf. 1. 9.
3. 16.
2. 12,
15, 16.
- 20
3. 18.

remède proposé au relâchement, à la langueur, ou à la somnolence spirituelle des destinataires de cette épître.

Cette mention de la grâce est bien digne de l'apôtre Pierre. (cf. p. 27.) En supposant qu'il ait écrit cette lettre à la suite d'une conférence à laquelle auraient pris part un certain nombre de conducteurs d'églises, et dans laquelle on se serait préoccupé de l'état et des besoins spirituels du moment, et en admettant que Jude ait agi de même, les frappantes analogies que l'on remarque entre ces deux écrits s'expliqueraient, ainsi que certaines particularités de langage, comme des échos des paroles prononcées à cette occasion.

Plan : A : Exhortation à un perpétuel progrès.

1.

α) **L'exhortation** : munis de *promesses* telles que celles que Dieu nous a données, nous n'avons pas le droit de nous contenter d'une vie à moitié chrétienne et de ne pas tendre à la perfection. Répondant à notre divine vocation, nous devons ressembler à Christ, devenir comme lui « participants de la nature divine, » et d'un pas ferme et rapide¹ nous avancer vers le but. Ce but, c'est une vie toute d'amour, puisque Dieu lui-même est amour. Et si la vraie foi produit nécessairement l'amour (Gal. 5. 6.), il est bon de noter cependant les étapes du chemin qui y mène, ou les échelons de cette divine échelle. A la foi doit s'ajouter d'abord, si elle est vraie, la « vertu, » c'est-à-dire la force et la décision qui montrent que cette foi est une ferme et solide conviction, et non pas seulement une vague croyance; puis la science ou la connaissance, qui en fait une foi intelligente : il s'agit de savoir ce qu'on croit et quelles raisons on a de croire. Ajoutons-y ensuite la « tempérance, » c'est-à-dire la possession de soi, l'empire sur soi-même, la force de caractère par laquelle on discipline son corps et tout son être, son cœur et son imagination en particulier. Puis armons-nous de « patience, » car on ne saurait être un croyant décidé sans avoir à souffrir de la part d'un monde hostile (cf. 1 Pi. 4. 12; 5. 9.). Repoussés par les hommes, tournons-nous de plus en plus vers Dieu, cultivons l'adoration, vivons dans une communion

1-7

¹ 5 : L'original ne parle pas tant d'efforts à soutenir (comme semble l'indiquer la version Segond) que d'empressement : point de délai, point d'hésitation, étant « tout zèle, » « tout ardeur » (** v. 10 : « appliquez-vous ; » 2. 14.) (cf. Hébr. 4. 11, p. 8, n. 1.).

toujours plus étroite et constante avec Dieu : c'est ce que l'écrivain sacré appelle la « piété. » Et alors tout naturellement cette « piété » aura pour reflet « l'amour fraternel » à l'égard des autres enfants du même Père, et la « charité : » l'amour divin sera l'atmosphère dans laquelle nous vivrons, l'air que nous respirerons.¹

1. 8-11,

b) Le fruit de l'obéissance à l'exhortation : *progrès* certains en activité, en connaissance, en sainteté, en assurance.

12-21

c) Les mobiles qui dictent à Pierre son exhortation : il sait d'une part qu'une *mort soudaine* l'attend, de l'autre que l'*Evangile* n'est point une fable, mais une grande et solide *réalité*; il a encore présents à la mémoire les souvenirs ineffaçables de la transfiguration, confirmation des prophéties de l'A. T.

Si Pierre n'est pas l'auteur de cette épître, il faut admettre qu'ici (v. 13-18) son disciple cite du moins telles quelles des réflexions qu'il aura fréquemment entendues de la bouche de son maître, et se considère en quelque sorte comme son exécuteur testamentaire.

2.

B. — Attention aux faux docteurs !

1-3,

a) Pour justifier plus complètement encore son exhortation aux progrès incessants et à la vigilance, Pierre — ou son disciple — avertit ses lecteurs des dangers certains qui les menacent, et d'abord de l'apparition de **faux docteurs** et de *leur succès* assuré.

4-6,

Mais ce succès ne sera que le prélude du terrible *châtiment* qui les attend, et dont celui des anges déchus précipités dans l'abîme, celui de l'humanité détruite par le déluge, et celui des villes de la plaine incendiées, sont à la fois l'exemple et le garant²; tandis que la merveilleuse délivrance de Noé, le prédicateur de la justice, et celle de Lot, la victime de la

7-9,

la justice, et celle de Lot, la victime de la

¹ Quelques manuscrits ajoutent : « et à la charité l'exhortation ou l'encouragement. » Pensée bien digne d'un apôtre : ce n'est pas tout que d'aimer, il faut savoir aimer d'une façon encourageante, bienveillante, colorée de joyeuse espérance.

² Ces trois exemples montrent, le premier, la nature du châtiment qui va atteindre ces faux docteurs : « des chaînes d'obscurité, » ils perdront cette connaissance dont ils sont si fiers et dont ils prétendent trafiquer ; le second, l'étendue du châtiment : tous y passeront ; le troisième, la nature principale de leur péché justifiant leur châtiment, la prédominance de la chair sur l'esprit (« hommes sans frein dans leur dissolution »).

FAUX DOCTEURS ET MOQUEURS

justice, sont aussi l'exemple et le garant de la *délivrance* réservée aux justes.

b) A quoi se reconnaîtront ces faux docteurs et leurs disciples? Il est remarquable, surtout si Pierre est l'auteur de cette épître, que le premier **signe caractéristique** qu'il en donne est le fait qu'ils *renieront* leur maître. A ce trait vient s'ajouter d'abord leur *cupidité*, puis leurs dispositions charnelles et impures, leur orgueilleuse *audace*, leur bestiale *sensualité*. Au lieu de bénir (1 Pi. 3. 9), ils *maudissent*, comme Balaam, l'indigne prophète dont pour leur honte ils suivent les traces, montrant ainsi qu'ils descendent au-dessous de la brute. Comme lui, ils promettent sans pouvoir tenir, ressemblant ainsi à des fontaines sans eau, à des nuages emportés au loin, sans avoir pu donner de la pluie. Car ils promettent la liberté, alors qu'ils sont *esclaves* de la corruption à laquelle ils se sont livrés à nouveau, après en avoir été affranchis. La licence est la pire des servitudes. Tandis que, par les précieuses promesses de l'Évangile, Dieu nous rend participants de sa nature divine (1. 4), les promesses des faux docteurs n'aboutissent qu'à rendre leurs victimes participantes de la nature bestiale.

2. 1,
3, 14,
10-13,
15,
16-18,
19-22.

C. — Fermez l'oreille aux dénégations des **moqueurs** incrédules, qui mettent en doute l'avènement du Seigneur.

3.

a) Si les faux docteurs sont le principal danger provenant du sein même de l'Église, les **moqueurs** du dehors ne sont guère moins à craindre. Il est bon de se rappeler que leur apparition a aussi été annoncée par les prophètes déjà, puis par les apôtres, comme par le Seigneur lui-même.

1-4,
5-7,

S'ils manquent de connaissance, c'est par leur propre faute, c'est volontairement qu'ils ignorent la fin que Dieu prépare à un monde rebelle. Ils oublient que ce n'est que par la parole puissante de Dieu que l'univers a été créé et par cette même parole qu'il subsiste; qu'il sera donc aussi facile à Dieu d'employer le feu que l'eau pour débarrasser la terre des impies qui la souillent. Ils oublient aussi que le temps n'a pas pour Dieu la même mesure que pour nous; que s'il tarde, ou nous semble tarder, ce n'est que par un effet de sa grande patience; mais que son jour viendra pour tous, et cela précisément au moment où on l'attendra le moins (« comme un voleur »).

8,
9,
10,

3. 11-14, *b)* Au lieu donc de prêter l'oreille aux moqueurs, agissez conformément à votre foi. Que la ferme espérance d'un glorieux avenir donne à toute **vosre conduite** une empreinte bien reconnaissable. Que l'on voie que vous êtes bourgeois des cieux et que vous ne séjournez ici-bas qu'« en attendant, » comme « étrangers et voyageurs. » (1 Pi. 1. 1; 2. 11. cf. Lu. 12. 36.) Cette recommandation n'est d'ailleurs que l'écho de celles de l'apôtre Paul, ce frère bien-aimé, qui ne manque jamais, dans ses lettres, de toucher ce sujet. Que les obscurités inévitables qui envelopperont toujours l'avenir comme d'un voile ne vous fassent pas perdre de vue ce qui est clair et certain. Ne faites pas dire aux Ecritures ce qu'elles ne disent pas. Mais restez fermes sur le terrain solide de la foi, et ajoutez sans cesse progrès à progrès, et cela à la seule gloire de Christ.
- 15, 16,
- 17, 18.
-

1^o ÉPITRE DE JEAN

Dans le quatrième Évangile, ce monument splendide élevé par l'apôtre Jean à la mémoire de son Maître bien-aimé, il s'efforçait surtout d'amener ses lecteurs à une foi vivante en Christ, comme en leur Seigneur et leur Dieu. (Jn. 20. 31. Voir *Introduction aux Évangiles*, p. 22 et 23.) En écrivant sa première épître, qui doit dater de la même époque et s'adresser aux mêmes lecteurs, son but n'était guère différent. (1 Jn. 5. 13.) Il s'agit pour eux, maintenant qu'ils croient, de prendre mieux conscience de ce qu'ils croient et de ce que leur vaut leur foi¹. Aussi l'apôtre ne se borne-t-il pas à les mettre plus explicitement en garde contre les erreurs qu'il combat déjà par son Évangile, et dans lesquelles il discerne l'esprit de l'antichrist; il expose dans le détail les effets ou **conséquences pratiques de la foi en Christ**. Ainsi, dans son Évangile, Jean montre comment naît et se développe la foi en Jésus, le Fils unique de Dieu; et dans cette épître il indique à quoi mène cette même foi et à quels signes elle se reconnaît et se distingue de la foi erronée et de mauvais aloi. L'Évangile déclare *qu'il faut croire* et montre *comment* on devient croyant — ou incrédule; — l'épître dé-

¹ 1 Jn. 5. 13. On lit dans nos anciennes versions: « Je vous écris ces choses, à vous qui croyez au nom du Fils de Dieu, afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, et que vous croyiez au nom du Fils de Dieu. » Si singulière, à première vue, que paraisse cette déclaration, ou plutôt justement parce qu'elle paraît singulière, on peut se demander si elle est bien, comme on l'admet généralement, le fait d'une inadvertance de copiste, ou si elle n'est pas plutôt le texte original, qu'un lecteur superficiel aura cru devoir écourter. Il faut cependant ajouter qu'elle ne se trouve pas dans les plus anciens manuscrits.

taille *ce que fait le croyant*, ce qu'il possède dans sa foi, et à quoi il se reconnaît.

- Que si l'on veut préciser le but de l'apôtre lorsqu'il prend la plume, on le trouve exposé dès les premières lignes de son écrit : jouissant lui-même de la **communio**n avec le
1. 3, 4. **Père et avec son Fils Jésus-Christ**, il désire partager avec ses lecteurs son bonheur, sa « joie parfaite. » L'Évangile est bien, à ses yeux, la bonne nouvelle de la réconciliation avec Dieu. Mais cette réconciliation ne consiste pas simplement dans le pardon, qui n'en est que le premier pas, ou même la condition première; il a pour conséquence en quelque sorte indispensable une vie de communion avec Dieu si étroite, si constante, que l'on peut dire du croyant qu'« il demeure en Dieu et Dieu en lui, » ou que « la semence de Dieu demeure en lui. » C'est dans ce sens profond qu'il est *enfant de Dieu*, non pas seulement par adoption, mais parce qu'il est réellement *né de Dieu*. La foi ne consiste donc pas simplement dans une adhésion de l'intelligence à certaines doctrines, mais bien plutôt dans un acte de la volonté par lequel on saisit Christ comme son refuge en même temps qu'on se laisse saisir par lui. (Cf. Ph. 3. 12.) Il est *la vie*, comme il est le chemin et la vérité (Jn. 14. 6), et, par conséquent, le posséder, c'est posséder la vie, et c'est posséder aussi la victoire. A sa façon donc, Jean répète ce que Paul disait près de 30 ans auparavant : « Vous avez tout pleinement en Christ » (Col. 2. 10); et il pourrait s'approprier cette autre parole, plus ancienne encore, du même apôtre : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi. » (Gal. 2. 20). Or vivre, c'est aimer; celui qui n'aime pas demeure dans la mort, car « Dieu est amour. » Tel est le signe infailible auquel se reconnaît le divin dans l'homme.
2. 29;
3. 9;
5. 1, 4.
(Cf. Jn.
1. 12,
13).
2;
5. 20,
11-13;
4. 4;
3. 14;
4. 7,
8, 16.

Passant du fond à la forme, ou de la pensée à la méthode de la pensée, si l'on peut comparer celle de l'apôtre Paul, dans ses épîtres, à un fleuve au cours sinucieux parfois, mais dont il est relativement facile de suivre constamment la

INTRODUCTION

marche tantôt calme, tantôt impétueuse, tandis qu'il ne cesse de couler vers l'Océan; la pensée de l'apôtre Jean, au contraire, apparaît semblable à un vaste réseau de canaux entrecroisés, tous remplis de la même onde limpide et paisible, mais où il est souvent fort malaisé de reconnaître la direction du courant, en sorte que l'on n'a pas, en suivant ce guide, le sentiment que l'on avance, mais plutôt qu'on court des bordées d'une rive à l'autre et qu'on se retrouve, après un circuit, dans le voisinage des mêmes plages que l'on a déjà visitées ou entrevues peu auparavant. Elles apparaissent sous un jour nouveau, il est vrai, et l'on y découvre des détails qu'on n'avait pu apercevoir auparavant. Mais ce n'est que lentement et peu à peu que l'on peut constater qu'on va vers un but précis.

Le plan ci-dessous pourra aider le lecteur attentif à suivre sans le perdre le fil de cette pensée à la fois limpide et profonde, fil qui semble souvent enchevêtré comme les mailles d'un filet, mais qui n'en est pas moins continu et admirablement conduit.

A. — *A quelle condition* pouvons-nous tous jouir ensemble de la **communion avec le Père et avec son Fils** ?

1. 1.
2. 11.

Car cette communion est possible; Dieu ne désire pas jouir seul de la vie, lui qui en est la source; nous avons vu de nos yeux et touché de nos mains Celui que Dieu a envoyé pour communiquer la vie au monde. La condition unique qu'il met à cette faveur, c'est que l'on **marche dans la lumière**, c'est-à-dire que l'on règle sa foi et tous les détails de sa conduite conformément à chaque rayon de lumière qui vient éclairer la conscience. « Dieu, » en effet, « est lumière; » il est dans sa nature même d'avoir en horreur les ténèbres et, par conséquent, le mensonge, par lequel on cherche à voiler la lumière. Par ce mot, Jean résume admirablement tout ce que Dieu a révélé à travers les âges de son caractère de sainteté absolue et intransigeante. Depuis son premier acte créateur (Gen. 1. 3; cf. Ps. 104. 2) jusqu'au temps où le péché ne sera plus (Ap. 21. 23), le Dieu vivant et vrai apparaît toujours comme Celui qui, « habitant une lumière inaccessible » (1 Tim. 6. 16), ne peut supporter au-

1. 1-4.
5-7,

- cune hypocrisie, aucune fraude, aucune dissimulation, aucun secret interdit : « Dehors quiconque aime et pratique le mensonge ! » (Ap. 22. 15. Ps. 15. 1, 2 ; 97. 11 ; 142. 4.)
- Celui donc qui marche dans la lumière peut jouir de la communion avec Dieu, car il remplit les conditions requises pour bénéficier du sacrifice expiatoire de Christ, « l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. » (Jn. 1. 29.) Ou bien, quelqu'un se figurerait-il n'avoir pas besoin de ce sacrifice, n'avoir pas de péché sur la conscience ? Mensongère illusion.
1. 7; 2. 2; 1. 8, 9, Et bien superflue, puisque le pardon est tout prêt, il est acquis d'avance à quiconque s'humilie ; il ne dépend pas du bon plaisir plus au moins arbitraire d'un Dieu qu'il faudrait attendre, il est au contraire lié à la fidélité et à la justice d'un Dieu qui a aimé le monde coupable jusqu'à lui donner son Fils unique. Oui, le pardon est assuré à quiconque le demande, tandis que celui qui croit n'en avoir pas besoin, non seulement se repait d'illusions, mais jette un défi aux déclarations de Dieu lui-même.
2. 4, En conclusion donc, marchons dans la lumière, repoussant résolument le péché. Mais que nos défaillances ne nous découragent point : nous avons un avocat divin pour plaider notre cause auprès de Dieu.
- 3-6, « Marcher dans la lumière, » c'est, on l'a compris, obéir à « garder les commandements » de Christ, marcher sur ses traces, être mu par les mêmes mobiles, animé des mêmes sentiments, rempli du même amour. Toute autre « marche » ne serait pas conforme à la « lumière » ou à la vérité. Le commandement, en effet, qui résume tous les autres, et qui est inscrit depuis l'origine dans le cœur de la créature, c'est celui de l'amour. Ce commandement ancien a pris comme une vigueur nouvelle ou une valeur nouvelle depuis que Jésus-Christ est venu constituer en quelque sorte la famille du Père et apprendre aux enfants de Dieu à s'appeler frères.
- 7-11, « Marcher dans la lumière, » c'est donc en somme « aimer son frère. » Car, pour l'aimer vraiment, pour l'aimer comme frère, et pour cette simple raison qu'il est frère, il faut demeurer en Dieu, il faut renoncer à soi-même, surmonter peut-être ses antipathies, se vaincre soi-même, obéir. « Celui donc qui aime son frère... aucune occasion de chute n'est en lui. »
- 10.
2. 12-3. 24. B. — Le trait caractéristique de la communion avec Dieu, c'est qu'on le connaît comme Père, on se sait « né de

ENFANTS DE DIEU

Dieu • (cf. Jn. 1. 12, 13); cette connaissance-là transforme toute la vie, vivifie toute la morale: c'est la vie éternelle. (Jn. 17. 3.)

Le premier pas dans cette voie, le premier degré de cette connaissance, qui fait du croyant un « **petit enfant**, » c'est le *pardon*. Le pardon reçu nous dévoile le cœur du Père et peut faire de nous, à notre tour, des « **pères**. » Mais il y a une étape intermédiaire, celle de la *jeunesse*, ou de la lutte victorieuse. D'étape en étape, le croyant apprend à connaître toujours mieux l'amour infini, immuable, divin, paternel, qui l'a engendré à la vie nouvelle et n'a jamais cessé de le supporter et de l'entourer.

A mesure que cet amour pénètre en nous, il nous détache de tout ce qui est d'en bas et éphémère pour fixer nos affections sur ce qui est éternel et divin.

Connaître le Père, c'est nécessairement connaître aussi le Fils, puisque c'est lui qui est venu révéler le cœur du Père. Contester au Fils son caractère de Fils ou son origine divine, c'est diminuer l'amour de Dieu pour l'humanité, c'est méconnaître ce que renferme son nom de Père. C'est ce que fera l'*antichrist*, et c'est ce que font déjà les antichrists, c'est-à-dire ceux qui, établissant une distinction entre l'homme Jésus et l'esprit céleste qui en quelque sorte s'est emparé de lui et aurait fait de lui le Christ, nient de fait que Jésus ait été réellement le Christ (cf. *L'Apôtre Paul*, p. 15). Ceux-là ne sont pas vraiment enfants de Dieu, ils ne sont pas de la même race que nous, qui avons reçu « *l'onction* » de l'Esprit d'adoption, et qui connaissons par lui et le Père et le Fils.

Ne vous laissez donc point ébranler et détourner de votre foi, arracher du sol sacré dans lequel plongent les racines de votre vie et où elles puisent la vie éternelle: *demeurez en Lui*, Jésus, le Christ, le Fils, pour n'être point confus lors de son glorieux avènement.

Demeurer en Lui et être de sa race, « **enfants de Dieu**, » — (quel titre glorieux! quel privilège inestimable!) — c'est lui ressembler, c'est « *pratiquer la justice* » à son exemple, en attendant de lui être tout à fait « *semblables*, » quand nous pourrons le contempler dans toute sa beauté, « *quand sera manifesté* » en sa personne, à son avènement, ce que nous devons être. Cette espérance, à elle seule, suffit pour nous faire rejeter avec horreur toute souillure, toute déso-

2. 12,

13, 14.

2. 15-17;

18-23,

22,

24-27,

28,

29-3. 2,

3. 3-6,

béissance à la volonté de Dieu telle qu'elle nous est révélée dans la loi. Car il y a incompatibilité absolue entre Jésus le péché, et, par conséquent, entre Celui qui « demeure Jésus » et le péché. Vivre dans le péché, le sachant et voulant, ne pas rompre avec lui, c'est tirer l'inspiration sa vie non de Dieu, mais du diable, l'ennemi dont le Fils de Dieu est venu détruire les œuvres et dont les vrais enfants de Dieu, ceux qui sont « nés de Dieu, » ne sauraient pratiquer les œuvres, puisqu'ils ont en eux « la semence de Dieu. »

8. 7-9, Mais cette justice qu'il faut pratiquer, qu'on ne peut ne pas pratiquer lorsqu'on est enfant de Dieu, en quoi consiste-t-elle? Etre juste, c'est rendre à chacun ce qui lui vient, c'est aimer. Faillir à ce grand et suprême devoir, c'est être injuste, c'est ressembler à Caïn, dont « les œuvres étaient mauvaises, » et cela précisément en ce qu'il n'aimait pas son frère, montrant ainsi qu'il était « du malin. » Aujourd'hui encore le monde est animé du même esprit. Rien d'étonnant à ce qu'il haïsse ceux qui marchent sur les traces d'Abel.

11-12, La haine donc, qui veut et aime la mort, ne la veut pas parce qu'elle en procède. Quiconque vit, quiconque est en possession de la vie vraie, ne peut faire autrement que d'aimer : la vie divine qui est en lui est expansive et cherche à se communiquer à d'autres. Aimer, c'est « donner la vie » pour donner la vie à d'autres. C'est, à tout le moins, donner quelque chose de sa vie pour sustenter la vie d'autrui.

16, 17, N'aimer qu'en paroles, ce n'est pas vraiment aimer. Notre conscience ne saurait se payer de mots, combien moins le Dieu vivant et vrai ! Mais si nous « marchons dans la lumière, » si nous veillons à nous conserver une conscience sans reproche, rien ne doit troubler notre communion avec Dieu ; le cœur au large, nous pouvons nous approcher de lui en toute liberté, comme des fils devant leur père, sûrs d'obtenir ce que nous lui demanderons, puisque notre suprême ambition est de lui plaire. Et que faut-il pour plaire ? — la foi qui est agissante par l'amour (Gal. 5).

23, la foi en Jésus-Christ, le Fils unique donné par Dieu pour le salut du monde, foi qui produira infailliblement l'amour partout où elle sera de bon aloi, puisqu'elle entraîne le croyant à son Dieu et le pousse à l'obéissance parfaite. Par cette obéissance, nous demeurons en Dieu et Dieu en nous, son Esprit nous l'atteste.

24.

DIEU EST AMOUR

C. — Développement de la pensée qui vient d'être exprimée, que Dieu ne réclame que la foi et l'amour. 4. 1-5. 12.

a) La foi vraie et la foi erronée. 4. 1-6.

Il y a un triage à faire, car il y a de par le monde des gens qui s'appellent croyants, et même prophètes, mais dont l'enseignement est dangereux. Comment les reconnaître? Comme il a été dit plus haut déjà (2. 22), à leur manière de voir à propos de la personne de Jésus : est-ce bien le Christ, le Fils de Dieu venu personnellement en chair? (cf. Jn. 1. 14.) Le nier, c'est, de fait, nier la gravité du péché, c'est nier que nous ayons eu besoin d'une expiation et d'une rédemption, puisque le Crucifié n'est plus alors qu'un simple homme, un Christ imaginaire; *la croix* n'est plus rien, et Dieu n'est plus amour, mais faiblesse. 4. 1-3,

Mais vous qui êtes « de Dieu » et en qui habite le Ressuscité lui-même, vous possédez en vous-mêmes la preuve vivante de la réalité de l'Evangile authentique, et, grâce à Celui qui est en vous, vous pouvez fermer la bouche à ces faux prophètes et discerner l'erreur. 4-6.

b) L'amour, sa source et son rôle. 4. 7-21.

Si la foi authentique est un signe caractéristique qui peut nous aider à distinguer ceux qui sont « de Dieu » de ceux qui sont « du monde », l'amour est, si possible, un signe plus certain encore, puisque Dieu est amour. Si donc quelqu'un n'aime pas, il fournit ainsi contre lui-même la preuve évidente qu'il ne connaît rien de ce Dieu qui a donné à un monde en révolte son Fils unique pour que celui-ci communiquât la vie à des êtres tels que nous, et cela au prix de sa propre vie, puisqu'il a dû s'immoler comme victime expiatoire. Objets d'un tel amour, pourrions-nous ne pas aimer? Or, en aimant, nous rendons en quelque sorte visible le Dieu invisible, qui, demeurant en nous, inspire et oriente notre vie tout entière, à tel point que nous reproduisons en nous-mêmes son caractère, nous lui servons pour ainsi dire de portraits. (cf. Jn. 14. 9.) 4. 7, 8, 9, 10, 11, 12-16, 17,

Voilà ce que fait l'amour, voilà pourquoi Dieu veut que nous aimions. Mais ce n'est pas la seule raison. Il est aussi de notre intérêt d'aimer, car la religion de l'amour marque la fin de la religion de la peur ou de l'obéissance servile : l'amour parfait bannit la crainte. 17b, 18

4. 19¹ Que faut-il pour avoir cet amour dans le cœur? Se sav
 20, aimé de Dieu¹. Il est impossible de ne pas aimer Dieu lo
 qu'on se sait aimé de lui; et il est impossible d'aimer D
 sans que cet amour se manifeste par l'amour frater
 21, L'amour en effet demande à se manifester, et il ne peut
 ce monde se manifester que s'il se porte sur des êtres visib
 Aussi, au premier et grand commandement, Dieu a-t-il je
 d'une façon indissoluble le second, « qui lui est semblable
 « Tu aimeras ton prochain. »

5. 1-12. c) La foi d'où découle l'amour.

5. 1, Il y a, on vient de le voir, un lien profond et organie
 entre la vraie foi en Jésus et l'amour fraternel : si je croi
 l'amour rédempteur, je deviens par là même enfant de Di
 je reçois de lui la vie, et en conséquence je m'attache à q
 conque a fait la même expérience et appartient à la même fam
 2, 3 divine. S'il est vrai que je prouve mon amour pour Dieu
 aimant mes frères, il n'est pas moins vrai que je montre n
 amour pour mes frères par la grandeur même de mon am
 pour Dieu et la réalité de ma consécration à son servic
 obéir à Dieu, c'est rendre service à l'humanité, ne fût-ce
 par l'exemple qu'on donne, ou par le bonheur que l
 trouve à lui obéir par amour, et non plus par contrain
 4, 5, Mais qu'est-ce qui me rend capable d'aimer son joug et de
 trouver léger? C'est la foi, la certitude que j'ai d'être ai
 de lui, la certitude qu'il a pour agréable mon pauvre serv
 Et cette assurance, il convient de le redire, vient de la
 que Dieu nous a bien réellement donné son Fils, son uniq
 et que ce Fils était Jésus.

6-8, Or cette foi ne repose pas sur quelques présomptions p
 ou moins illusoire, mais sur **trois solides témoignages**
 l'eau, c'est-à-dire le baptême, institué par Jean-Bapti
 mais repris par Jésus, et qui n'aurait aucun sens si Jé
 n'avait pas donné sa vie en rançon pour nous; le sang ve
 sur la croix, qui confirme et sanctionne l'institution du b
 tême (et que rappelle à son tour l'institution permane
 aussi de la cène); et l'Esprit, qui confirme et expliqu
 nos cœurs les réalités symbolisées par l'eau et le sang².

¹ Le v. 19 se rattache aux v. suivants plutôt qu'aux précédents et
 se traduit littéralement : « Quant à nous, si nous aimons, c'est q
 nous a aimés lui-même le premier. »

² Il est à remarquer que Jean-Baptiste rapproche aussi ces « t
 témoins » lorsqu'il désigne pour la première fois Jésus à l'attention

Ce qui donne du poids à ce triple témoignage, c'est qu'il est d'origine divine. Le récuser, c'est mettre en suspicion la véracité même de Dieu. Or ce témoignage porte sur cette affirmation-ci : qu'en son Fils Dieu nous a donné la vie éternelle, puisqu'il a rétabli la communication entre nous et la source éternelle de toute vie. Que notre confiance en Jésus soit donc toujours plus inébranlable et plus entière!

5. 9-12.

D. — Manifestations de la vie éternelle donnée à qui-conque croit.

5.
13-21.

a) Celui qui possède la vie le sait.

13

Mais pour acquérir cette assurance, il est bon qu'il sache qu'il doit l'avoir, et que pour l'avoir il suffit d'avoir une foi authentique.

b) Celui qui possède la vie sait *prier*.

14, 15,

Sûrs d'être exaucés quoi que nous demandions, puisque, vivant dans sa communion, nous ne pourrions pas insister pour avoir quelque chose qui ne fût pas conforme à la volonté de Dieu, aussitôt notre demande faite, nous entrons par la foi en possession de ce que nous demandons¹, nous l'avons, nous le tenons déjà, bien que nous devons peut-être attendre longtemps encore avant de le voir.

c) Qui possède la vie est puissant dans *l'intercession*.

16, 17,

En possession de la vie, nous ferons tout pour la communiquer à d'autres, ou pour les empêcher de tomber au pouvoir de la mort, et notre arme suprême dans ce combat sera la prière d'intercession. Il est vrai qu'il y a des cas où la mort a déjà fait son œuvre et envahi une âme au point qu'il n'y a plus de résurrection possible. Lorsqu'un homme a résisté avec obstination à la vérité et a adopté définitivement une attitude de révolte et d'hostilité, il lui devient impossible

ses disciples. « Voici, leur dit-il (Jn. 1. 29-34), l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde » (par son sang)... Ce'ui qui m'a envoyé baptiser d'eau m'a dit : Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et s'arrêter, c'est celui qui baptise du Saint-Esprit. Et j'ai vu, et j'ai rendu témoignage qu'il est le Fils de Dieu. — (C'est avec raison que Second suppose la plus grande partie du v. 7 : elle manque dans tous les anciens manuscrits.)

¹ 5. 15. Traduction littérale : « Et si nous savons qu'il nous écoute quoi que nous demandions, nous savons que nous avons ce que nous lui avons demandé. » (cf. Mc. 11. 24, trad. litt : « Croyez que vous l'avez reçu, et cela vous sera [accordé]. »)

de sortir du mensonge et de rouvrir ses yeux atrophiés à lumière. (cf. Hébr. 6. 4-8; 10. 26-31. Mt. 12. 31, 32.) Mais celui qui vit dans une communion intime avec Christ sait s'il peut encore intercéder, et par son intercession il « donnera la vie à son frère¹. »

5. 18, 19,

c) Celui qui possède la vie est *vainqueur du péché*.

Etant de la race de Dieu, il ne peut entretenir aucune communion ni connivence avec le mal ni avec le malin. Sa conscience de plus en plus délicate devient comme un serpent affiné qui l'avertit même de l'approche de la tentation. La vigilance lui devient naturelle, et « il se garde lui-même ». Le diable ne saurait pénétrer dans un cœur qui ne se laisse pas à lui. (cf. Jac. 4. 7. 1 Pi. 5. 8, 9.)

20, 21.

c) Celui qui possède la vie éternelle voit *toutes choses selon leur vrai jour*.

C'est précisément ce qui fait de lui un vainqueur du péché. Voyant le mal dans toute son horreur, il ne saurait pactiser avec lui. Le diable a beau régner sur le monde comme « prince² » (Jn. 12. 31; 14. 30), il ne peut séduire et entraîner par ses mensonges ceux qui ont reçu l'intelligence pour connaître le Véritable, Celui qui est la Vérité en même temps que la Vie. (Jn. 14. 6.) Nous qui sommes nés de Dieu et qui vivons en son Fils Jésus-Christ, nous sommes « de la Vérité », et par conséquent dans la Vérité et dans le Vrai. (cf. Eph. 6. 14.) Comme Thomas donc, à ses pieds dans l'adoration et l'amour, redisons-lui : « Mon Seigneur, mon Dieu ! » (Jn. 20. 28.) et qu'aucun attachement idolâtre ne le détrône dans nos cœurs !

¹ 5. 16. Trad. litt : « ...il priera et il lui donnera la vie, à ceux qui sont incapables [d'un péché n'allant] pas à la mort. »

² 5. 19. Trad. litt : « ...et que le monde entier git dans le malin » (« dans le mal. »)

II^{me} ÉPITRE DE JEAN

Le simple billet qu'on appelle la seconde épître de Jean est adressé par l'apôtre qui s'intitule ici plus familièrement et simplement « l'Ancien » à la « dame élue et à ses enfants », ce qu'on peut aussi traduire : « à la dame Eclecté, » ou « à l'élue Kyria et à ses enfants. » Est-ce une amie chrétienne du vicillard ? est-ce une façon de désigner une église, comme on l'a souvent admis sans preuves suffisantes en supposant que c'est à cette lettre que Jean fait allusion 3 Jn. 9 ? Il serait peut-être un peu osé de prétendre trancher ces questions, très secondaires d'ailleurs.

Ce qui importe, c'est de recueillir les recommandations que fait cet apôtre à un moment où il approche, à ce qu'on peut croire, du terme de sa longue carrière. On retrouve dans cette courte lettre les mêmes préoccupations, la même tendresse paternelle, mais aussi la même fermeté de principes que dans l'épître précédente. Les seules différences, quant à la forme, sont la présence de l'adresse et de la salutation initiale, qu'un copiste peut avoir négligé de reproduire en copiant la première épître, et la brièveté extrême de cette seconde lettre, que l'auteur explique lui-même par l'espoir d'une visite prochaine. Dans sa brièveté, cependant, elle est pleine de saveur et d'élévation, et dès les premiers mots on se sent en contact avec une âme d'une grandeur et d'une pureté exceptionnelles, qui vit dans une étroite communion avec son Dieu.

5. 12,

La Vérité, « connaître la vérité, » « aimer dans la vérité, » laisser la vérité « demeurer » dans son cœur, voilà la vie de

1, 2,

1-3, cette âme translucide, qui n'a rien à cacher, qui s'est donnée sans réserve à son Dieu et à son Sauveur, et qui ne comprend plus que l'on puisse vivre pour soi-même ou pour le péché. Tout enveloppé de lumière « comme d'un vêtement » (E 104. 2), voyant toutes choses sous leur vrai jour, ce vieillard a en horreur la souillure et l'égoïsme, et la vie ne lui apparaît que comme une occasion glorieuse de travailler à glorifier le Dieu qui « est amour, » en reflétant dans le monde quelques rayons de cet amour divin. Aussi ne peut-il saluer les destinataires de sa lettre autrement qu'en projetant sur eux le rayonnement lumineux de son âme débordante à trois fois d'amour pour eux et d'amour pour la vérité.

L'amour vrai ne peut se séparer de la vérité. Autrement dit, l'amour qui n'est pas « dans la vérité, » l'amour qui ferme les yeux sur la souillure n'est pas de l'amour, mais de la faiblesse et de l'égoïsme. En Christ apparaît dans toute sa beauté le caractère de Dieu, parce que, nous dit notre apôtre, « la grâce et la vérité sont venues par lui. » (Jn. 1. 17.) C'est ainsi que bien « la Parole, » l'expression de la pensée de Dieu, fait chair et habitant parmi nous, *pleine de grâce et de vérité* (Jn. 1. 14.)

4, Aussi, en écrivant à cette « Kyria, » le premier besoin de son cœur est-il de lui exprimer sa joie de ce qu'il a pu constater que ceux de ses enfants qu'il a rencontrés « marchaient dans la vérité selon le commandement que nous avons reçu de notre Père, » c'est-à-dire sans doute dans l'amour. Car aimer et marcher dans ses commandements, aux yeux de Dieu, c'est tout un.

5, 6, Ici, l'apôtre revient à une pensée exprimée plus d'une fois dans sa 1^{re} épître (2. 22 ; 4. 2.), que l'amour vrai n'existe que là où règne la foi authentique en « Christ venu en chair, » c'est-à-dire la foi en l'amour infini de Dieu donnant *réellement* son fils unique au monde. Toute doctrine qui diminue la grandeur du sacrifice fait par Dieu met des bornes à son amour et par là même au nôtre. De là les recommandations si strictes de l'apôtre, réclamant l'intransigeance la plus

absolue quant à ce qui pourrait entraîner les croyants à laisser baisser la flamme de leur foi et de leur amour. Si large que soit l'Évangile, il a son étroitesse: large avec ceux du dehors, il ne peut s'accommoder des erreurs qui voilent la gloire du Dieu d'amour. Il ne faut pas que ceux qui acceptent l'erreur puissent se rassurer en alléguant que les autres croyants n'attachent pas d'importance à leur égarement.

Cependant, comme s'il craignait que sa recommandation écrite ne fût mal comprise et ne peinât ses lecteurs, Jean se hâte d'ajouter qu'il espère pouvoir remplacer bientôt la plume par la parole, et alors « votre¹ joie » sera « parfaite. »

Telle est la substance de cette brève lettre, et ce qui en a été dit, quant à l'esprit qui l'anime, peut aussi en grande partie servir d'introduction à la troisième.

¹ Le T. R. lit *notre*. Il est probable qu'un copiste aura trouvé que *votre* manquait de modestie. Mais c'est en toute humilité que l'apôtre peut exprimer l'assurance que sa présence apportera une joie parfaite, parce qu'elle dissipera tout malentendu, s'il y en a.

III^{me} ÉPITRE DE JEAN

1-4, Elle est adressée à un fils spirituel du vieil apôtre, nommé **Gaius**, qui semble avoir occupé une place en vue dans l'église à laquelle il se rattachait. Jean désire recommander à son bienveillant accueil des frères qui vont visiter cette

5-8, à son bienveillant accueil des frères qui vont visiter cette

9-11, église, à laquelle d'ailleurs il a aussi déjà adressé une lettre dans le même sens. On a supposé qu'il s'agissait tout simplement de l'épître précédente. Mais c'était plutôt sans doute aussi une lettre de recommandation en faveur de ces mêmes missionnaires. Seulement l'influence pernicieuse d'un certain *Diotrèphe* avait contrebalancé l'autorité de l'apôtre, qui se voit contraint de s'adresser à Gaius par cette lettre et de lui recommander de ne pas suivre l'exemple de cet homme ambitieux. Au reste il espère aller bientôt lui-même le voir et remettre son adversaire à sa place.

12, Quant à *Démétrius*, on ne sait ni qui il est ni ce qui lui vaut l'éloge que Jean fait de lui. On a supposé, non sans vraisemblance, qu'il fut le porteur de cette lettre.

A cet aperçu général il suffira d'ajouter quelques remarques de détail.

7, 8, Comme dans la seconde épître, l'apôtre apparaît comme un homme épris de vérité. Ce substantif lui-même n'apparaît pas moins de six fois dans ces quinze versets, et l'adjectif *vrai* une fois. La santé spirituelle se décrit par ce mot que l'apôtre affectionne : marcher dans la vérité. Accueillir ceux qui travaillent pour Christ¹, c'est être « *ouvrier avec eux pour la vérité.* » (Trad. litt.)

¹ v. 7 ; litt. : « Car c'est pour le nom qu'ils sont partis ; » c'est-à-dire pour le nom de Christ. Même ellipse Act. 5. 41, dont la traduction litté-

VOIR DIEU

Comment Jean compte-t-il sévir contre Diotrèphe? Simple-
 ment en lui « rappelant les œuvres qu'il commet en profé-
 rant contre nous de méchants propos. » Voyant toutes choses
 à la grande lumière de la vérité, l'apôtre sait qu'il suffira de
 projeter un rayon de cette lumière sur les paroles de cet
 homme pour lui en faire sentir la culpabilité et la gravité.
 Ses paroles sont des « œuvres, » et des œuvres dont il aura
 honte dès qu'il les verra sous leur vrai jour. Pour pouvoir
 faire le mal, il faut vivre dans les ténèbres. Dès que l'on
 « voit Dieu, » on a horreur du péché. Qu'est-ce que « voir
 Dieu, » sinon vivre dans sa communion, dans son intimité,
 sans jamais laisser un nuage s'interposer entre notre âme et
 Lui, « marchant dans la vérité. » Aussi Jean peut-il dire à
 son disciple : « Tu sais que notre témoignage est vrai. »

10,

11,

12,

rale est : « ... de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir des ou-
 trages pour le nom. » Pour quiconque aime son Sauveur, il n'y a pas
 d'autre nom. (Act. 4. 12; cf. Jacq. 2. 7.)

ÉPITRE DE JUDE

Malgré sa brièveté, cet énergique et sérieux avertissement adressé aux « appelés aimés en Dieu le Père et gardés pour Jésus-Christ » a mérité de nous être conservé comme partie intégrante du N. T., bien qu'il ne soit pas de la plume d'un apôtre proprement dit. L'auteur s'intitule « serviteur (litt. esclave) de Jésus-Christ, et (litt. : mais) *frère de Jacques*, » ce qui ne peut s'appliquer qu'à un Jacques jouissant d'une notoriété et d'une autorité particulières ; sinon, à quoi bon cette mention ? Il s'agit donc évidemment de ce Jacques, frère du Seigneur et auteur de l'épître de ce nom, qui fut jusqu'à sa mort sanglante l'évêque respecté de l'église de Jérusalem. (p. 4 et 17¹). Comme son frère, Jude s'appelle modestement « serviteur de Jésus-Christ. » Ce n'est pas en effet comme *frère* de Jésus-Christ qu'il prend la plume, mais bien comme son serviteur. Quelques-uns pensent que ce Jude, frère du Seigneur (Mt. 13. 53; Mc. 6. 3), et l'apôtre de ce nom désigné comme « de Jacques, » c'est-à-dire « fils » (plutôt que « frère ») « de Jacques, » (Luc, 6. 16; et Act. 1. 13) et appelé aussi Thaddée et Lebbée (Mt. 10. 3; Mc. 3. 18), ne sont qu'un seul et même personnage. Mais rien n'autorise cette identification. Les noms de Jude et de Jacques étaient fort communs. Au reste la question est sans importance : on ne sait à peu près rien de certain sur Jude l'apôtre (sauf ce qu'en dit Jn. 14. 22), pas

¹ Dans certaines éditions anciennes du N. T., les deux épîtres de Jacques et de Jude sont placées côte à côte entre l'épître aux Hébreux et l'Apocalypse, les autres épîtres dites *catholiques* suivant immédiatement celle à Philémon.

INTRODUCTION

plus que sur le frère du Seigneur, sinon qu'au dire de l'historien Hégésippe (100-180 après J.-C.) ses deux petits-fils auraient comparu devant l'empereur Domitien comme sectateurs d'un roi oriental descendant de David, et auraient été aussitôt relâchés comme incapables de créer des difficultés à l'empereur.

Ce qui ressort de la lettre elle-même, c'est que Jude, séparé d'une église dont il a été sans doute le conducteur et à laquelle il désire adresser une parole d'exhortation, se voit obligé, probablement à la suite de nouvelles fâcheuses qu'il a reçues, de s'en tenir à un solennel garde-à-vous motivé par la présence dans l'église d'hommes aux doctrines **pernicieuses**.

Entre eux et ceux que combattent les apôtres Jean (dans sa première épître), Pierre (ou son disciple, dans 2 Pierre) et Jacques, il n'y a guère que des nuances. C'est toujours, en définitive, l'abus et la perversion de la doctrine de la **grâce**. On la « tourne en dissolution, » et cela parce qu'en reniant Jésus-Christ ¹, on diminue la culpabilité du péché, on affaiblit le sens moral, on émousse la conscience, on ôte à la lutte contre le mal son caractère tragique : la croix est mise dans l'ombre, le sel perd sa saveur. Dès que Jésus n'est plus le Christ, le Fils de Dieu, sa mort sanglante perd sa signification profonde et sa valeur infinie ; elle n'est plus guère qu'un accident, le résultat d'une erreur judiciaire imputable à l'esprit sectaire et jaloux des principaux, au lieu d'être l'accomplissement du plan éternel de Dieu, du solennel « il faut que le Fils de l'homme soit élevé... » Si ce n'est pas en expiation du péché de l'humanité que Jésus-Christ meurt sur la croix, s'il n'est pas « l'Agneau de Dieu qui porte, pour l'ôter, le péché du monde, » (Jn. 1. 29) le péché lui-même n'est qu'un accident sans grande importance. Il suffit dès lors pour être sauvé de « *dire* » qu'on a « la foi » (cf. Jacques 2. 14-26), ou que l'on jouit de la « communion avec Dieu. » (cf. 1 Jn. 1. 6, 8, 10 ;

v. 4
cf. 2 Pi.
2. 1.

¹ Il faut corriger le T. R. (adopté par Osterw., Lausanne, etc.), et lire : « et qui renient notre seul Maître et Seigneur, Jésus-Christ. »

2. 4, 6, 9 ; 3. 18 ; 4. 20.) Comme si l'on pouvait payer de mot
 • Celui qui est plus grand que notre cœur. » (1 Jean
 3. 20).

S'il y a une différence entre l'erreur doctrinale que vise avec
 Jude la seconde épître de Pierre et celle des chrétiens aux
 quels s'adressent Jacques et Jean dans leurs épîtres, c'est
 surtout une différence de degré.

Jean remonte à l'*origine doctrinale* de l'erreur : on établit
 entre la personne humaine de Jésus et le Fils de Dieu une
 distinction telle que, de fait, l'on nie que Jésus soit le Fils de
 Dieu venu en chair. (p. 45.) Jacques, au contraire, ne s'occu-
 pe que des *conséquences morales* de l'erreur : on se con-
 tente d'une piété tout extérieure et formaliste consistant en
 paroles plus qu'en actes, en apparences plus qu'en réalité.
 Jude et Pierre, après avoir d'un trait indiqué l'origine doc-
 trinale de l'égarement (« reniant le Maître, » 2 Pi. 2. 1 ; Jude 4)
 en décrivent en détail les funestes *conséquences religieuses et*
morales, telles qu'elles sont produites déjà dans une mesure
 effrayante, ce qui semblerait indiquer que ces lettres son-
 passablement plus tardives que les autres ou s'adressent à des
 églises dans lesquelles le mal a fait des progrès bien plus
 rapides.

On s'est fréquemment acheminé aux ressemblances frap-
 pantes que l'on peut constater entre Jude et 2 Pi. 2, et l'on
 en a conclu, peut-être un peu hâtivement, que, Jude paraissant
 être l'original et 2 Pi. 2. la copie, il était inadmissible
 que l'apôtre Pierre fût l'auteur de la seconde épître qui porte
 son nom. Si l'on admettait que ces deux lettres eussent été
 écrites à la suite d'une sorte de conférence pastorale, dans
 laquelle quelqu'un aurait exposé ces vues erronées en en
 montrant les conséquences, et où on aurait discuté de ce
 qu'il convenait de faire, il n'y aurait plus rien d'étonnant à
 ces ressemblances : nous aurions dans ces deux épîtres des
 échos encore tout vibrants des accusations apportées dans
 cette assemblée et des avertissements qu'elles auraient pro-
 voqués.

Plan. — Quoi qu'il en soit, voici quelle est la suite des pensées exprimées par Jude.

Après la salutation, il expose les motifs qui lui mettent la plume à la main: a) il éprouvait déjà le désir de communiquer avec ses amis, b) lorsqu'il a appris le danger qu'ils couraient par le fait de la présence de faux chrétiens aux doctrines pernicieuses. (cf. 2 Pi. 2. 1, 3.) En face de ce péril, il s'agit de se ressaisir et de se préparer à défendre cette foi unique et immuable qui est la nôtre (cf. Eph. 4. 5.), et qu'il appellera « très sainte » à la fin de sa lettre.

Pour armer ses lecteurs en vue de cette lutte, Jude leur rappelle d'abord, par quelques faits historiques, qu'un châtement terrible finit toujours par atteindre les rebelles: voyez toute cette génération incrédule dont les cadavres ont jonché le désert (cf. Hébr. 3. 17, 18), voyez les anges infidèles, et les cinq villes de la plaine. (cf. 2 Pi. 2. 4, 10.)

Mais lorsqu'on est aveuglé par la passion, on ne se laisse arrêter par rien, ni par la crainte du châtement, ni par le respect de l'autorité, qu'elle soit terrestre ou qu'elle soit céleste². (cf. 2 Pi. 2. 10.) Et cependant cette audace effrontée est en quelque sorte sans exemple et contraste étrangement avec l'attitude de l'archange suprême lui-même en face de son frère déchu³. Elle va d'ailleurs de pair avec la perversion la plus éhontée du sens moral, perversion telle que l'homme en devient inférieur à la brute. En sorte qu'il faut chercher dans l'histoire et additionner les uns aux autres les échantillons les plus tristement fameux de l'humanité déchue pour donner une idée de la dégradation atteinte par ces impies. (cf. 2 Pi. 2. 12, 16.)

¹ v. 7, « comme eux » ou « comme ces gens-là » désigne ces impies (v. 4.) contre qui Jude met en garde ses lecteurs. Lorsqu'on établit une distinction absolue entre le corps et l'âme, on arrive à se persuader que les péchés de la chair n'ont pas d'importance. (cf. 1 Cor. 6. 9-19.)

² v. 8: « les gloires » désigne probablement Dieu lui-même et les anges, que, par une habitude de langage, on mentionnait dans les imprécations à la place de Dieu. Le mot est choisi de façon à mettre mieux en relief le contraste entre le caractère glorieux de ces êtres supérieurs à l'homme et le mépris avec lequel ces impies les traitent.

³ v. 9, allusion à un fait qui n'est pas mentionné dans l'A. T. On ignore quand et comment s'est formée cette tradition, rattachée évidemment au récit rapporté Deut. 34. 6, au rôle attribué à Michel ou Michaël (« qui est comme Dieu ? ») par Daniel (10. 13, 21; et 12. 1), et sans doute aussi à la vision accordée à Zacharie à propos de Josué. (Zach. 3. 2, 3) Ces différents passages montrent que l'on n'a pas le droit de rejeter ce récit comme une fable quelconque. La tradition qui le rapporte peut avoir un fondement solide et digne de foi. (cf. 2 Pi. 2. 11.)

1, 2,
3,
4;

5-7¹

8,

9,
10,

11,

- 12, Voilà les gens qui viennent prendre place à la table dressée pour le peuple de Dieu, pour ces repas fraternels où se commémore la nouvelle Pâque, la Cène du Seigneur! Ne rappellent-ils pas ces bergers égoïstes dont parle Ezéchiel, qui au lieu de penser à leurs brebis ne pensaient qu'à eux-mêmes¹. Qu'on ne se fie point à leurs belles paroles! Ce qu'ils promettent, ils ne le tiennent point, semblables à des nuages qui s'évanouissent sans avoir arrosé la terre, ou à des arbres sans fruits et incapables de résister à un coup de vent; ou encore à des vagues tumultueuses qui ne produisent qu'une écume nauséabonde; ou à des astres qui auraient perdu leur centre de gravitation et iraient au hasard s'enfoncer dans je ne sais quelles immensités ténébreuses et désolées. (cf. 2 Pi. 2. 17.)
- 13, 14, 15, N'est-ce pas à eux aussi que peuvent s'appliquer les terribles menaces prononcées jadis par Enoch, probablement à l'occasion du déluge alors imminent, mais qui restent solennellement vraies pour tous ceux qui dans tous les temps persévèrent dans une attitude audacieuse et railleuse à l'égard de Dieu²?
- 16, Quant à ceux contre qui Jude tient à mettre en garde ses lecteurs, voici encore quelques traits auxquels on peut les reconnaître: le mécontentement, non à propos d'eux-mêmes mais à propos de leur sort, l'asservissement à leurs convoitises, et leur langage tantôt dédaigneux, tantôt flatteur, selon le rang et la situation de fortune de ceux à qui ils s'adressent (cf. 2 Pi. 2. 17-19.)
- 17-19, En les signalant à l'attention de ses lecteurs, Jude ne fait que marcher sur les traces des apôtres et rappeler leurs avertissements. Les voilà, ces moqueurs dès longtemps prédits (cf. 1 Tim. 4. 1-3; 2 Tim. 3. 1-9; et 2 Pi. 3. 3, 4), ces instigateurs de dissensions, ces hommes à qui manque précisément ce qui distingue l'homme de l'animal³!

¹ v. 12: « se repaissant eux-mêmes, » litt.: « se paissant eux-mêmes, » citation d'Ezéch. 34. 2 et 8, par laquelle Jude d'un seul trait rappelle toute la description que donne le prophète des indignes « bergers d'Israël. »

² v. 14 et 15. Cette prophétie, qui se retrouve presque telle quelle dans l'ouvrage apocryphe et singulier intitulé « le livre d'Enoch » (écrit probablement peu avant notre ère), faisait probablement partie d'une antique tradition encore fort répandue au temps de Jude. Ce serait de la tradition, qui peut fort bien se rapporter à un fait véritable, plutôt que de ce ouvrage, que Jude aurait tiré sa citation.

³ v. 19 litt.: « Ceux-ci sont les artisans de la désunion (les « distoca-

Il s'agit de les éviter, ou plutôt de les empêcher de faire des victimes, d'entraîner avec eux des croyants mal affermis ou peu éclairés. Que ceux donc qui sont en possession de la vraie foi, celle que Jude peut qualifier de « très sainte, » y conformément tous les détails de leur conduite, bâtissent sur ce fondement solide tout l'édifice de leur vie, se laissant guider par le Saint-Esprit, qui est un esprit de prière; qu'ils ne laissent point s'éteindre ou s'affaiblir la flamme de l'amour allumée en leur cœur par Dieu lui-même¹; et pour cela qu'ils ne se laissent point non plus enlever l'espérance glorieuse de l'avènement prochain de leur miséricordieux Seigneur, le Prince de la vie. Rien de tel que l'attente du retour de Christ pour détacher les cœurs du terre à terre et pour stimuler l'activité et le dévouement missionnaires. « De ceux donc qui hésitent, reprenez les uns, sauvez les autres en les arrachant du feu, ayez des autres une pitié mêlée de crainte, haïssant jusqu'au vêtement souillé par la chair². » C'est en s'efforçant de sauver les autres que l'on échappera le plus sûrement aux dangers divers qui menacent les croyants.

Mais, au-dessus de ces dangers et des combats mêmes des croyants, Jude aperçoit le bras de l'Éternel, étendu pour protéger les siens; au moment de poser la plume, il confie ses lecteurs « à Celui qui peut les garder de toute chute et les faire paraître devant sa gloire irrépréhensibles et dans l'allégresse. » « A ce Dieu unique qui nous a sauvés par Jésus-Christ, notre Seigneur, appartiennent gloire, majesté, force et pouvoir de toute éternité, et maintenant, et dans tous les siècles. Amen. »

teurs », ayant bien l'âme, mais pas l'esprit. » L'âme, dans la Bible, désigne simplement la personnalité en tant que douée de vie et de sentiment. Dans ce sens, l'animal, être *animé*, a une *âme*, (cf. Lévit. 17. 11. 14; Gen. 9. 4; Deut. 12. 33), mais il lui manque *l'esprit*, le souffle de Dieu dans l'homme, c'est-à-dire ce par quoi l'homme peut connaître Dieu et entrer en communication avec lui. (Job, 12. 10; 32. 8; 1 Cor. 2. 14, 15.)

¹ v. 21: « ... Maintenez-vous dans l'amour de Dieu » pourrait, en français, signifier ou bien: « perseverérez à aimer Dieu; » ou bien: « agissez de telle façon que vous soyez toujours sûrs d'être agréables à Dieu; » ou bien: « maintenez-vous dans l'atmosphère d'amour inspirée par une vie de communion avec Dieu. » C'est ce dernier sens qui est le plus conforme à l'ensemble du passage comme aux termes mêmes de l'original.

² v. 22, 23. Il convient de corriger le T. R., adopté cependant encore même par Segond. — Certaines expressions un peu particulières sont des réminiscences de Zach. 3. 2, 3. et Am. 4. 11.

20, 21,

22, 23,

24, 25,

L'APOCALYPSE

Description
générale

Après les écrits historiques et épistolaires, le N. T. se clôt par l'écrit prophétique unique appelé **Apocalypse** (= Révélation) de Jean. Obscur et difficile à comprendre entre tous, ce livre a donné lieu à d'innombrables essais d'explication et à des discussions sans fin (on a pu lui appliquer la parole d'Ésaïe, 29. 11. 12.)¹.

C'est en effet le lieu très saint des Écritures; on n'y pénètre qu'à genoux, après avoir traversé les autres parties du sanctuaire. Ou, pour parler sans figure, il faudrait connaître à fond les autres écrits de la Bible, surtout les écrits prophétiques, s'en être nourri et comme imprégné, pour bien pénétrer le sens d'un livre tout rempli d'allusions à des expressions, à des images ou à des faits tirés de l'A. T.

Tandis que les autres écrits du N. T. s'occupent avant tout, les uns de la première venue de Christ, de Christ mort et ressuscité pour nous (objet de la foi), les autres de Christ vivant en nous (source de l'amour), l'Apocalypse est le livre de l'espérance, dirigeant nos regards en haut et en avant, et destiné à rallumer la foi et l'amour en ranimant l'espérance. Il doit faire lever « l'Étoile du matin » dans les cœurs des pèlerins qui marchent dans la nuit (2 Pi. 1. 19.); et plus la nuit est sombre, plus la croix que l'Église a à porter devient lourde, plus aussi l'Étoile devient brillante, et l'Apocalypse précieuse.

Son contenu étant prophétique, son langage l'est aussi. Or le langage spécifique de la prophétie est le langage symbolique, le seul qui convienne pour traduire ces « paroles inef-

¹ En fait de discussions, il nous paraît plus qu'oiseux d'aborder ici celle de l'authenticité de l'Apocalypse. Nous croyons que l'Église ne s'est point trompée en l'attribuant à l'apôtre Jean. Pour les circonstances de sa composition, voir à 1. 9.

fables, qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme d'exprimer. • (2 Cor. 12. 1.). C'est le procédé qui consiste à *dégager des objets matériels leur caractère fondamental ou telle particularité distinctive pour les faire servir à décrire ou à désigner des faits du domaine invisible et spirituel*. On apprend à cette école à lire dans le grand livre de la nature, à démêler dans la création la pensée du Créateur. (cf. Mt. 6. 26, 28, et bon nombre de paraboles.)

Un exemple fera comprendre cette définition. Ce qui distingue *l'épouse* proprement dite, ou la reine, de toutes les autres femmes (Ps. 45.), c'est son attachement fidèle et exclusif à son époux. Lors donc que Jean veut caractériser cette fraction de l'Eglise qui pour l'œil de Dieu se distingue de l'ensemble des chrétiens par son attachement fidèle et exclusif à son Roi, il la désigne sous ce nom. Si, au contraire, il veut attirer l'attention sur quelque autre caractère de cette même fraction sainte de l'Eglise, sur sa vaillance, par exemple, sur son héroïsme, sa virilité, il l'appellera le « Fils mâle » de l'Eglise; ou bien encore il la comparera au lion.

D'autre part, le même objet peut servir de symbole dans deux sens assez différents, selon qu'on s'attache à l'un ou à l'autre de ses caractères. Ainsi, en opposition à la *Mer*, dont les flots mouvants et perfides rappellent les fluctuations incessantes et l'instabilité de la politique, l'insécurité de la diplomatie qui a cours entre les nations (Ps. 65. 8), la *Terre* désigne la société organisée, la civilisation, la culture, qui a débuté par l'agriculture. Mais lorsqu'elle est opposée au *Ciel*, la *Terre* désigne le monde visible et matériel en tant qu'il attire et retient ici-bas les aspirations des cœurs. (Phil. 3. 19, 20.) On trouvera d'ailleurs presque toujours dans l'A. T. l'explication de ces expressions figurées, le symbolisme jouant déjà un rôle considérable soit dans le langage des prophètes, soit dans le culte lévitique. La plupart des détails de la construction du tabernacle ne peuvent pas se comprendre si l'on ne tient pas compte de ce fait. C'est là, en particulier, que l'on peut remarquer la valeur symbolique des *chiffres*, qui, dans l'Apocalypse, doivent presque toujours être entendus de cette façon, et souvent de cette façon seulement.

Il y a dans ce fait une source d'obscurités et de difficultés, et ce n'est pas la seule. Mais on aurait grand tort de délaisser la noix parce que le brou en est amer et la coquille dure. Aussi longtemps que les événements qu'elle annonce ne seront pas réalisés, la prophétie restera enveloppée d'un voile, mais

21. 9;

12. 5;
4. 7.

1.3;22.7.

d'un voile suffisamment transparent pour le lecteur qui cherchera ce qu'on doit y chercher et ce que l'on peut trouver. Si beaucoup se sont découragés et ont fini par mettre de côté cet écrit, c'est qu'ils ont voulu à toute force y découvrir ce qui ne s'y trouve point, la date exacte des événements futurs. L'Apocalypse n'a point été écrite pour satisfaire une vaine curiosité. Les dernières paroles de Jésus aux apôtres sont toujours de saison : « Il ne vous appartient point de connaître les temps ou les moments... » (Act. 1. 7. cf. M. 13. 32.) Ce n'est pas non plus pour nous torturer l'intelligence ou pour nous tourmenter que ce livre précieux entre tous nous a été donné : « *Heureux*, au contraire, celui qui le lit. »

C'est qu'il n'y a en effet pas de livre qui donne d'une façon plus absolue la **certitude de la victoire finale** du bien sur le mal, de l'homme sur le diable et le péché, la mort et la souffrance. On pourrait presque en résumer le contenu général dans ce mot de Jésus : « Vous aurez des tribulations dans le monde; mais ayez bon courage : j'ai vaincu le monde. » (Jn. 16. 33.)

C'est le **livre du jugement**, c'est-à-dire le livre qui montre comment le monstrueux désordre introduit dans le monde par la chute pourra et devra prendre fin; comment Dieu remettra chaque chose et chaque homme à sa place et rendra à chacun ce qui lui revient, et rétablira ainsi l'ordre et par là même la justice, la paix, la félicité parfaite. Tandis que le mot même de jugement nous trouble ou nous épouvante, il nous réjouirait si nous voyions les choses sous leur vrai jour, et nous nous associerions aux transports d'allégresse et de triomphe du psalmiste, dont l'œil prophétique entrevoit l'aurore de ce grand jour. (Ps. 94-99, surtout 96. 11-13; 98; 99.) Les glorieuses perspectives de l'avenir que préparent les souffrances du temps présent peuvent rendre lumineux par leur rayonnement les pages les plus sombres de ce livre mystérieux. (cf. 1 Pi. 5. 10 et parallèles, p. 25.)

Les premières pages de la Bible montrent le fils ingrat et rebelle disant à son Père : « Donne-moi ce qui me revient, tu n'as pas le droit de limiter ma liberté, je veux m'en aller où bon me semble et faire ce qu'il me plaît... » Sur quoi se déroule la série dramatique des chutes sans nombre et des malheurs sans nom du misérable égaré, et, parallèlement, les tentatives miséricordieuses du Père pour regagner le cœur de son enfant perdu et pour le ramener dans ses bras. Enf

INTRODUCTION

il a donné son Fils unique, il a fait resplendir son amour dans toute sa beauté sublime et son infinie tendresse. Et le rebelle est vaincu, et l'Apocalypse vient clore l'histoire merveilleuse sur le mot du Père: « Apportez la plus belle robe et l'en revêtez; mettez-lui un anneau au doigt et des souliers aux pieds; mangeons et réjouissons-nous; car mon fils que voilà était mort, et il est revenu à la vie; il était perdu, et il est retrouvé. » (Luc 15. 22-24.)

Ainsi le but de ce livre n'est nullement de nous fournir les dates des événements futurs, de poser devant nous des problèmes embarrassants ou troublants, mais simplement de diriger nos regards vers l'avenir; de nous détacher de la terre, du visible et du passager, pour nous attacher à ce qui est éternel, céleste et Divin; de faire de nous des bourgeois des cieux, ou, pour employer le langage de l'Apocalypse elle-même, des « habitants du ciel » et non plus des « habitants de la terre; » de créer et de cultiver en nous l'esprit de l'Epouse, en nous apprenant à dire avec elle: « Seigneur Jésus, viens! » (1 Jn 2. 15; Phil. 3. 18-20.) C'est en se nourrissant de ce livre que l'Epouse de l'Agneau se pare pour aller à la rencontre de son Epoux divin et qu'elle peut devenir une « aide semblable à lui, » animée de son esprit, partageant ses préoccupations et ses aspirations. La lecture assidue de l'Apocalypse fait pénétrer dans le sanctuaire de Dieu, développe la vie d'intimité avec Jésus. Les Evangiles nous le présentent surtout comme le *Prophète*, les épîtres comme le *Sacrificateur*, l'Apocalypse, après les Actes, mais d'une façon plus triomphale, comme le *Roi*, le vainqueur, le Roi du ciel et de l'Univers. « A Celui qui nous aime et nous a délivrés de nos péchés par son sang, et qui nous a faits rois et sacrificateurs à Dieu son Père, à Lui la gloire et la force au siècle des siècles! Amen. » (cf. Ps. 24.)

La division du livre se rattache d'une façon symbolique au rôle attribué à son divin héros. Plus qu'aucun autre, c'est le livre de l'**Homme-Dieu**, ce Roi vainqueur en qui l'humanité tout entière triomphe du mal et recouvre son caractère divin. C'est bien la « révélation » ou le « dévoilement de Jésus-Christ, » le livre qui montre en l'homme Jésus le Christ divin, et qui en outre laisse entrevoir l'union la plus étroite entre l'élite de l'humanité et la Divinité, les « noces de l'Agneau, » ou comment nous sommes appelés à être participants, non seulement de la « nature divine, » (2 Pi. 1. 4.) mais aussi de la gloire divine.

But

12. 12;
13. 6;
3. 10,
etc.
22. 20.

1. 6.

Division

1. 1.

Or le chiffre qui, dans le langage symbolique, désigne cette union du divin et de l'humain, et qui est ainsi par excellence comme le monogramme de Christ, c'est le chiffre 7, formé de 3 + 4, 3 étant le chiffre de Dieu et du ciel, et 4, celui de l'homme, celui du monde, celui de la terre (les 4 points cardinaux, les 4 vents, etc.).

Remarquons à ce propos que ce chiffre se trouve être pour lui-même le chiffre naturel pour désigner la perfection et le triomphe du bien sur le mal; tandis que 3 1/2 est celui du triomphe momentané du mal sur le bien.

De là la division du livre en sept parties, dans chacune desquelles le chiffre 7 joue un rôle prépondérant. C'est comme le sceau royal qui doit marquer chaque parcelle de ce livre royal.

Ces sept parties ne se suivent pas au hasard. Une remarquable symétrie préside à leur agencement. A l'introduction ou *prologue* (1-3.) correspond la *conclusion* ou *épilogue* (19. 11-22.), pendant que la partie centrale, le *mésologue* (12-14.), correspondant à 3 1/2, décrit la grande lutte et les principaux acteurs, le triomphe momentané du diable et la victoire de Christ et des siens, qui aboutira aux noces de l'Agneau, décrites dans la 7^{me} partie. Avant comme après ce noyau central se trouvent deux parties, qui se font pendant et qui décrivent les jugements par lesquels se prépare la grande lutte, d'abord au point de vue du monde en général (2^{me} et 3^{me} parties: les « 7 sceaux » (4-8. 1) et les « 7 trompettes » (8. 2-11), puis au point de vue de l'Eglise, 5^{me} et 6^{me} parties: les « 7 coupes » (15, 16.) et « Babylone », ville aux 7 montagnes, et la « Bête » aux 7 têtes. (17-19. 1)

PREMIÈRE PARTIE

1-3.

INTRODUCTION

LES SEPT ÉGLISES

1. 1-8. A. — Avant-propos : *Titre, sujet, dédicace du livre.*

1,

Ces quelques versets indiquent aussi bien le *but* et la *valeur* du livre que son contenu : c'est un dernier « don » de Dieu « à ses serviteurs », destiné à rallumer de siècle en siècle le flambeau de l'espérance, toujours prompt à s'éteindre.

ange l'apporte au dernier survivant des Douze, alors qu'on pouvait penser qu'il fallait renoncer aux espérances qui avaient enthousiasmé la première génération des chrétiens¹. (2 Pi. 3. 3.) Ce message est « parole de Dieu » et « témoignage de Jésus-Christ. » Dans son évangile, Jean appelle Christ la Parole (Jn. 1. 1, 14.); dans l'Apocalypse, où ce nom lui est conservé (19. 14), il est le témoin ou le martyr de Dieu, le « *témoin fidèle*, » (22. 20) qui scelle son témoignage de son sang, et dont la vie, la mort et la résurrection, dont l'existence même atteste le caractère de Dieu, sa sainteté et son amour. N'est-il pas le reflet de sa gloire, l'empreinte de sa personne? (Héb. 1. 3. Jn. 14. 9; 18. 37; 17. 6. 1 Pi. 1. 21. Mt. 11. 27. cf. Es. 55. 4.)

Jean adresse son livre « aux sept Eglises qui sont en Asie. » Le chiffre 7 a bien ici sa valeur numérique : les sept églises sont désignées nominativement et reçoivent chacune un message spécial. Mais il a surtout une valeur symbolique. Au lieu de parler de l'Eglise en lui rappelant son origine divine, sa grandeur, sa dépendance de Christ, sa responsabilité, Jean dit simplement « aux sept églises, » c'est-à-dire à l'Eglise en tant qu'organisme humain pénétré de la vie divine, création de l'Homme-Dieu. Tandis que le monde a pour chiffre 4, l'Eglise porte les armoiries de son divin Epoux. (1 Cor. 3. 23; 2 Cor. 11. 2; Eph. 5. 23-32.)

« En Asie. » C'était le nom spécifique de la partie occidentale de l'Asie-Mineure. C'est dans cette province que se trouvaient les sept églises mentionnées au v. 11. Mais de même que ces sept églises représentent, de par leur nombre même, l'Eglise universelle avec les types divers qui s'y rencontrent, l'Eglise de tous les temps dans toutes les phases successives de son développement, de même l'expression « en Asie » a un sens plus large et signifie « au milieu du monde. » (cf. Jn. 17. 15, 16.) Autrement dit, Jean n'adresse pas son message exclusivement aux sept églises particulières dont les noms suivent, mais à toute église qui, en quelque temps et en quelque lieu que ce soit, souffre et lutte dans les domaines du Prince de ce monde, à tous ceux qui sont « étrangers et dispersés » ici-bas. (1 Pi. 1. 1.)

Aussi les salut-t-il de la part du Dieu qui domine les siècles, de « Celui qui est » (Ex. 3. 14), le Jéhovah qui

¹ 1. 1; litt.: « Dévoilement de Jésus-Christ, que Dieu lui a donné pour montrer à ses serviteurs « ce qui doit arriver » († Dan. 2. 28, 29) promptement,..... »

traite alliance avec Israël, « qui était » déjà le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et « qui va, » à l'infini, ou « qui vient, » qui de siècle en siècle ne cesse de venir au devant des générations qui se succèdent, attendant le moment où pourra venir pour juger, pour rétablir l'ordre. (Ps. 96. 1.) En attendant il tient en réserve pour tous les siens un trésor inépuisable, la *grâce*, la source de tous les biens, et la *paix*, le résumé de tous les biens.

1. 4c

Grâce et paix sont communiquées par le Saint-Esprit, qui dans son langage symbolique Jean appelle « les sept esprits » qui sont devant le trône de Dieu, « mettant ainsi en relief la divine harmonie qui existe entre le Saint-Esprit et l'Eglise » (« les sept églises ») par le fait de l'œuvre de Christ, l'adaptation de l'Esprit de Dieu à l'humanité rachetée par Christ (cf. Jn. 7. 39 : « l'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié. ») Parce que 7 est le chiffre de Christ, c'est aussi celui de l'Eglise, son épouse, et celui du Saint-Esprit, le don qu'il lui a acquis ou conquis par sa mort.

Ces « sept esprits » sont « devant le trône de Dieu, » qui est moins le signe de sa royauté que de ses fonctions de Jugement. C'est parce que le Saint-Esprit nous apprend d'abord à nous connaître et à nous juger qu'il peut nous faire jouir de sa grâce et de la paix. (Jn. 16. 8.)

5.

« Et de la part de Jésus-Christ, le témoin fidèle, » qui atteste par son martyre la fidélité de Dieu comme sa grâce (Jn. 1. 17), « le premier-né d'entre les morts, » celui dont la résurrection est le gage de la vérité des promesses de Dieu, « et le prince des rois de la terre : » si ceux-ci vous persécutent, leur prince vous envoie sa grâce et sa paix. De ces trois titres (tirés de Ps. 89. 28 et 38), le premier intéresse spécialement Jean, le second l'Eglise, le troisième le monde.

6.

Le v. 6 indique la *pensée inspiratrice* du livre : « A Christ la gloire et la puissance ! Non pas aux dépens du Père, mais pour qu'il puisse remettre à son Père la royauté pleinement reconquise. (1 Cor. 15. 24, 25.) S'il nous aime, s'il a versé son sang pour nous délivrer¹ de nos péchés, c'est po

¹ 1. 6 : Le T. R. dit : « qui nous aime et nous a lavés de nos péchés. Mais il y a probablement une lettre de trop, et il faut lire : ... « et nous délivrés de nos péchés... », ce qui d'ailleurs ne change rien à la pensée. Le T. R. dit aussi « rois et sacrificeurs, » tandis qu'il faut lire, littéralement : « et il nous a faits royautes, sacrificeurs à Dieu... », ce qui revient aussi au même. († Ex. 19. 6.)

nous donner à son Père, en possession, nous aussi, d'une double majesté, royale et sacerdotale.

Le v. 7 résume le contenu du livre, la révélation, le « dévoilement » de Christ: « Il vient,... et tout œil le verra. » († Dan. 7. 13 Zach. 12. 10, 14.). 1. 7.

Et le v. 8 en est en quelque sorte la signature. († Ex. 3. 14. Es. 41. 4.) 8.

B. — L'ordre donné à Jean d'écrire. *A quelle occasion Jean écrit. Apparition de Jésus.* 1. 9-20.

C'est probablement vers la fin du premier siècle de notre ère, sous le règne persécuteur de l'empereur Domitien, que Jean fut déporté dans la petite île de Patmos, à une soixantaine de kilomètres des côtes de l'Asie-mineure, presque en face de Milet. Sans donner aucun détail, il dit simplement que c'est « à cause de la parole de Dieu et du témoignage de Jésus » qu'il se trouve relégué ainsi loin de son champ de travail. Mais Dieu, qui a permis cette captivité, saura en tirer parti, et l'apôtre, toujours à la disposition de son Maître, mais n'ayant plus d'autre occupation que le recueillement, la prière et la méditation des Ecritures, va inaugurer en quelque sorte un nouveau ministère avant de clore sa longue carrière. 9.

Il ne s'appelle plus l'apôtre, pas même « l'ancien » (comme dans 2 et 3 Jn.), ni « le disciple que Jésus aimait » (comme dans son Evangile) : la contemplation de Jésus glorifié fait disparaître toute prééminence. Il n'est plus que le frère de ses frères, avec qui il s'estime heureux de partager « l'affliction, la royauté et la patience en Jésus. » La foi, l'amour et l'espérance sont bien toujours les « trois choses qui demeurent » et qui forment l'héritage commun de ceux qui sont « en Jésus. » (2 Ti. 2. 12.)

« Je fus, » dit-il littéralement, « en esprit dans le jour du Seigneur, » c'est-à-dire, traduit-on généralement, en « un jour de dimanche. » Mais, si l'on tient compte du fait que le livre est tout imprégné de réminiscences de l'A. T., il est bien plus naturel d'admettre que Jean veut dire qu'il se trouva soudain transporté en esprit dans ce grand « jour de l'Éternel » dont les prophètes parlent sans cesse. (Abd. 15. Joël 2. 1, 2. Am. 5. 18, 20. Es. 2. 12-21. Soph. 1. 7, 14-18. cf. Act. 17. 30, 31.) Si pour le moment Dieu semble laisser un libre cours au désordre et à l'injustice, c'est qu'il se réserve son jour, où il aura le dernier mot, où il remettra tout en 10.

place et rendra à chacun ce qui lui revient. (Act. 3. 2) Ce « jour » n'est sans doute pas une journée de vingt-quatre heures. (2 Pi. 3. 8.) Transporté « en esprit » dans ce temps encore lointain alors, Jean va voir toutes choses dans la clarté de ce « jour »-là, c'est-à-dire telles qu'elles sont. Car nous sommes encore dans la nuit, bien que, pour quelques heures, l'étoile du matin se soit déjà levée, leur annonçant l'approche de l'aurore. (Rom. 13. 12. 2 Pi. 1. 19.)

1. 11, 12,

Aussi, lorsqu'à l'appel d'une voix puissante, qui lui est joint d'écrire et de communiquer ce qu'il va voir aux « sept églises, » Jean se retourne, il aperçoit ces sept églises sous une forme symbolique de « sept candélabres d'or. » Tandis que la nuit règne encore, l'Eglise, la lumière du monde, (M. 5. 14. Ph. 2. 15.) apparaît, en dépit de ses misères, sous cette figure si glorieuse qu'elle réclame une interprétation. Elle n'est d'ailleurs qu'une réminiscence d'une vision du prophète Zacharie, à qui Dieu avait montré le peuple d'Israël à son retour de la captivité sous l'image d'un candélabre dont les sept lampes étaient alimentées par l'huile découlant de deux rameaux d'olivier, la sacrificature et la royauté. Josué et Zorobabel. (Zach. 4, voir l'Introduction aux Prophètes, p. 86 et 87.) Maintenant les deux oliviers sont

20,

18,

13,

(2. 1)

14-17,

placés par « le Vivant, » le Vainqueur de la mort, le Christ suprême de l'Eglise. Semblable à un fils d'homme, frère au milieu de ses frères, mais tout enveloppé d'une majesté plus que royale, d'une divine autorité (la ceinture d'or sur la poitrine), il « marche au milieu » du cercle formé par les sept candélabres, comme si, dans l'univers qu'il a créé, c'était là sa place favorite. Avec la clarté éblouissante qui rayonne de toute sa personne auguste, le feu qui jaillit de son regard, sa voix puissante, l'épée à deux tranchants qui sort de sa bouche (cf. Hébr. 4. 12, 13), son aspect est si saisissant que Jean ne peut que tomber à ses pieds comme mort, lui qui dès sa jeunesse pourtant, avait joui de l'intimité de son Maître bien-aimé¹. Mais celui-ci, d'un geste familier, pose sur son fidèle disciple sa main puissante, celle-là même qui tient « sept étoiles, » en lui redisant ces mots si familiers aussi à l'oreille de Jean et auxquels se reconnaît le Prince de

¹ La valeur des divers traits de ce portrait se comprend mieux si l'on étudie en regard des passages divers auxquels ils sont empruntés. Voir, en particulier, Dan. 7. 13, 9 ; 10. 5, 6 ; Ez. 1. 24, 26 ; 8. 2 ; 43. Es. 49. 2. Jug. 5. 31. Job. 37. 21-23. Sur sa tête, pas de diadème ; c. 19. 12.

paix : « Ne craint point ! » († Es. 44. 2. 6; Luc. 5. 10; 8. 50; etc.) Il y ajoute une déclaration bien propre à rassurer l'apôtre qui a fait de l'amour le signe caractéristique de la vie (1 Jn. 3. 14) : « Je suis le Vivant. » (cf. Jn. 5. 26.) S'il a passé par la mort, c'est encore par amour. Mais maintenant il est vivant, il a conquis les clefs de la mort, et nul ne saurait les lui disputer (Deut. 32. 40. cf. Hébr. 7. 16, 25.). Mais ce n'est pas pour lui seul, Jean, que cette vision inattendue lui a été accordée; c'est pour qu'il en fasse part à l'Eglise, et ce n'est que pour obéir à cet ordre réitéré que l'apôtre va prendre la plume.

1. 11, 19,

Avant de lui donner les messages spéciaux qu'il devra transmettre aux sept églises, Jésus lui donne l'interprétation des deux principaux symboles qu'il a sous les yeux. Il saura dès lors qu'il a constamment affaire à des symboles et que c'est à lui d'en comprendre la signification.

« Les sept étoiles sont les anges des sept églises, » c'est-à-dire leurs conducteurs, ceux qui, détachés de la terre, ayant le ciel pour patrie, ont cependant pour tâche de briller au sein de l'obscurité et de conduire vers le but les pèlerins de la nuit, en attendant que se lève l'Etoile brillante du matin. (Dan. 12. 3.) S'ils sont appelés anges, plutôt que pasteurs, anciens ou docteurs, c'est que l'important n'est pas leur charge officielle, leur titre reconnu par les hommes, mais leur divine vocation : ils sont des *envoyés* de Jésus-Christ († Mal. 2. 7. litt. : « un ange de l'Eternel des armées, » allusion au nom même de Malachie. *Introd. aux Prophètes*, p. 90 cf. Hébr. 1. 14.) Ils sont sept, comme il y a sept églises ; le Chef de l'Eglise a soin de lui en donner autant qu'elle en a besoin. En même temps ce chiffre indique toute la grandeur et la beauté de leur tâche et de leur rôle.

20.

C. — Les sept messages.

2, 3.

« Ecris et les choses qui sont et celles qui doivent arriver ensuite. » Les messages aux sept églises, voilà « les choses qui sont, » ou du moins les recommandations, les promesses et les menaces à propos de ce qui se passe aujourd'hui encore dans l'Eglise, en attendant le temps de la fin. Il s'agit de hâter le retour de l'Epoux : il faut que l'Epouse se prépare, qu'elle mette de côté ce qui lui déplaît, qu'elle s'efforce de lui ressembler. Les divers messages s'adressent donc tous à toute l'Eglise (2. 7, 11, 15, etc. « ...aux églises »), quoique chacun d'eux mette en relief un désir spécial du divin Epoux, ou

1. 19.

2 et 3.

une lacune spéciale à combler, une victoire à remporter. Mais en somme, c'est toujours une seule et même question qu'il pose à chaque croyant, comme à Simon : « M'aimes-tu ? » (Jn. 21. 16.)

Au sein de chaque église, Christ cherche à se former son peuple de vainqueurs : aussi chaque message aboutit-il à un appel à la décision individuelle qui rappelle le « toi, suis-moi » adressé à Pierre (Jn. 21. 22.) Quelle que soit l'attitude de l'ensemble de l'Église, qu'il y ait du moins quelques cœurs vaillants qui, sans défaillance, s'élancent vers la victoire ! « *A celui qui vaincra...* » (2. 7, 11, 17.) Et pour vaincre il faut aimer.

On a cru reconnaître dans ces diverses églises les phases successives du développement de la vie spirituelle dans l'Église et on a essayé de les retrouver dans l'histoire. Ces essais sont intéressants et peuvent aider à fixer les traits caractéristiques mis en relief par ces messages. Mais il ne faut pas donner à ces essais une valeur exagérée, et surtout il faut se rappeler que chacun de ces traits se retrouve plus ou moins marqué dans l'Église de tous les temps. Parmi ces essais de classification, voici celui qui semble correspondre le mieux aux données de l'histoire (d'après Seiss) :

Ephèse figure l'église apostolique (c'est la ville même où Jean avait exercé son ministère jusqu'à sa déportation).

Smyrne correspond à l'église des martyrs.

Pergame » à l'église d'Etat (depuis Constantin).

Thyatire » à l'église des papes.

Sardes » aux églises issues de la Réforme.

Philadelphie » à l'église missionnaire.

Laodicée » à l'église mondaniée.

Une remarquable symétrie préside à la disposition générale de ces sept messages. Ils ont tous un cadre identique, un même canevas sur lequel seuls le dessin et les couleurs de la tapisserie diffèrent. Les promesses faites aux vainqueurs sont chaque fois en corrélation avec le titre particulier que se donne le Seigneur au début de chacune de ces courtes lettres : dans les trois premières cette promesse est le dernier mot ; dans les quatre dernières, c'est la recommandation adressée à tous d'écouter. C'est une façon d'attirer l'attention sur le quatrième message, que sa position centrale et sa longueur inhabituelle devaient déjà mettre en relief. En outre, tandis qu

dans les numéros impairs (1^{er}, 3^{me}, 5^{me} et 7^{me}) les reproches dominant, et que dans les autres numéros (2^{me} et 6^{me}) il n'y en a pas, ce quatrième message tient la balance égale entre l'éloge et le blâme.

Ils sont tous adressés, non aux églises, mais à « l'ange » de chacune d'elles. C'est lui qui en est surtout responsable, lui qui devra transmettre à chacun ce qui le concerne plus spécialement. Si le jugement doit commencer par la maison de Dieu (1 Pi. 4. 17), c'est dans chaque maison par son chef responsable qu'il doit débiter. (Ez. 9. 6.)

α) Ephèse. (L'église apostolique.)

2. 1-7.

Si l'Époux entend préparer son épouse à son prochain retour, son premier soin doit être de s'assurer qu'il en est aimé comme au premier jour. Que de fois Celui qui ne change pas (Mal. 3. 6) n'a-t-il pas eu à reprocher à son peuple l'abandon de son premier amour ! Et c'est toujours le premier reproche qu'il lui adresse. (Deut. 32. Os. 1-3. Es. 1. Jér. 2. Ez. 2. et 16. Mal 1. 1, 6.)

Quelle église a été plus privilégiée qu'Ephèse, le théâtre de la longue activité de Paul, de Timothée, de Jean lui-même ? Et voilà que Celui qui de sa main droite « tient ferme » (litt.) les sept étoiles, comme s'il n'avait rien d'autre à faire, montrant ainsi le droit qu'il a d'occuper de son côté la première place dans les préoccupations de son épouse, voit, tout en circulant au milieu des sept candélabres d'or, baisser la flamme de celui d'Ephèse, en dépit de ses œuvres, de son travail, de son attente patiente et de sa fidélité à extirper le mal de son sein. Jésus « connaît » non seulement les « œuvres » mais leurs mobiles. Il commence par reconnaître qu'Ephèse est irréprochable sur deux points essentiels, l'activité pour son maître et la pureté de la doctrine. Mais si Jean a pu sans souci quitter pour l'exil cette église qui marchait bien, il ne suffit pas au cœur de l'Époux que la conduite de son épouse soit extérieurement correcte : il lui faut son cœur. Si la flamme ne se rallume pas, le candélabre devenu fumeux sera ôté de sa place : l'église subsistera comme telle, mais ce ne sera plus qu'une église morte, incapable d'éclairer le monde. Ce qui rend lumineux, c'est l'amour. (Jn. 17. 21-23 ; 21. 15. 1 Cor. 13. 1-3) (voir aussi Mt. 24. 12, 13. Eph. 6. 24.)

1,

2.

5.

L'avertissement n'est pas donné pour décourager, mais pour stimuler. C'est ce que montre aussi l'adjonction relative

2. 6, aux Nicolaïtes : tu sais, en épouse fidèle, haïr ce que je hais ; courage ! celui qui sait haïr sait aussi aimer.

On ne sait rien de très certain des Nicolaïtes. Au dire d'Irénée, Nicolas serait le diacre de ce nom (Act. 6. 5), qui se serait dévoyé. Il semble probable que ses disciples avaient adopté ces vues ultra-spiritualistes que les apôtres ont fréquemment combattues, en relation avec l'idée docète qui distingue Christ, l'être divin, de l'homme Jésus, et qui aboutit à considérer le corps et les péchés de la chair comme sans importance aucune (p. 45 et 76 et l'*Apôtre Paul*, p. 15).

7. Mais ce n'est pas à Ephèse seulement que s'adresse l'avertissement. C'est l'Esprit qui parle, et quiconque est spirituel peut comprendre son langage. Que celui donc qui a des oreilles disciplinées par l'Esprit « écoute » et comprenne son message, qui s'adresse « aux églises. » Ce qu'il demande, c'est des vainqueurs. Le premier Adam fut chassé du Paradis pour avoir été vaincu avec son épouse et avoir cessé d'aimer Dieu avant tout, avant lui-même. Le second Adam désire faire participer son épouse à sa victoire pour qu'elle jouisse du « paradis de Dieu. » Elle y « mangera » du fruit « de l'arbre de vie » si elle aime de nouveau : aimer, c'est vivre (Luc, 10. 28) ; l'amour ne périt jamais (1 Cor. 13. 8), il vit éternellement. Mais on n'aime réellement qu'à la condition de vaincre, de se vaincre, de résister victorieusement à toutes les influences réfrigérantes. Point d'amour digne de ce nom qui ne soit le fruit d'une victoire persévérante.

(cf. 22.
2, 14,
19.)

2. 8-11, b) Smyrne (l'église des martyrs).

A une église qui aime son Maître, et qui l'aime jusqu'à souffrir pour lui, celui-ci n'a rien à dire qu'une parole d'encouragement à persévérer au travers de tout, « jusqu'à la mort ; » ce qui ne signifie pas simplement jusqu'à ce que survienne la mort, mais jusqu'à en mourir, s'il le faut, jusqu'à donner sa vie pour son divin Époux. Ainsi peut parler celui qui est « le premier et le dernier » dans les affections de son épouse, car il est tout pour elle, et celui qui, par amour, a lui-même passé par la mort (Eph. 5. 25) sans que la mort ait pu établir sur lui son empire. L'amour, en effet, « fort comme la mort » (Cant. 8. 6), est, dans un autre sens, plus fort que la mort. (1 Cor., 13. 8.) Loin d'éteindre la flamme, le vent de la persécution ne peut que l'attiser. « Les grandes eaux ne peuvent éteindre l'amour, et les fleuves ne le submergeraient pas. » (Cant. 8. 7.) « Ne crains

40,

donc rien des choses que tu auras encore à souffrir. » Elles ne pourront qu'accroître ton trésor, c'est-à-dire ton amour, car « tu es riche » déjà, quoiqu'appelée pauvre par ceux qui se font gloire d'être des descendants d'Abraham, alors que Satan est leur véritable maître. Dans sa rage impuissante, il parviendra bien à en prendre quelques-uns d'entre vous et à les jeter en prison; ce qui sera pour vous tous une épreuve, mais ne sera pas autre chose qu'une épreuve, « une affliction de dix jours. » Dix est le chiffre qui indique quelque chose d'humainement complet (2 × 5), et plus spécialement le chiffre qui s'applique à une épreuve pour qu'elle soit décisive (Dan. 1. 12, 14; Jér. 42. 7. Entre Act. 1. 12 et 2. 1, il y a aussi dix jours d'épreuve). « Ne pense donc pas que j'assiste impassible à tes tribulations: je connais... » (Ps. 31. 8; 56. 9), je sais ce que tu peux supporter, et je ne permettrai pas à l'affliction de durer plus de « dix jours, » juste ce qu'il faut pour te permettre de donner la preuve de ton fidèle amour. (1 Cor. 10. 13.)

2. 9,

10,

Quel encouragement aussi de savoir que ceux qui te font souffrir ne sont pas le peuple de Dieu, comme ils l'affirment, mais « la synagogue de Satan! » Quelle que soit donc cette « prison, » matérielle ou spirituelle, dans laquelle il en jettera plus d'un parmi vous, n'ayez pas peur, restez fidèles, et vous constaterez que la mort n'a aucun pouvoir sur celui qui possède la vie parce qu'il aime. La « couronne » du vainqueur, c'est la vie vraie, celle d'un cœur qui ne bat que pour aimer. Même s'il faut passer par la mort, ce n'est qu'un stage provisoire, en attendant la plénitude de la vie, contre laquelle la « seconde mort » est impuissante. Que l'Épouse ne se plaigne pas de partager le sort de son Époux! Elle aura part aussi à sa gloire; il lui donnera sa propre couronne (Jn. 12. 24-26; 17. 24).

11.

Il est intéressant de remarquer que Polycarpe, établi comme évêque de Smyrne par Jean, fut brûlé vif (en 166) et que cette ville subsiste encore aujourd'hui, tandis qu'il ne reste d'Éphèse que des ruines grandioses et désolées.

c) Pergame (les églises d'Etat depuis Constantin).

2. 12-17,

La persécution est sans doute la preuve que Satan est à l'œuvre; mais aussi probablement qu'il n'est pas le maître, qu'il sent que la royauté lui échappe. La situation de Smyrne est donc moins grave que celle de Pergame, où est « le trône même de Satan. » Pergame, la plus septentrionale

13,

de ces sept villes, avait un temple consacré à Esculape, le dieu de la médecine, avec un serpent pour emblème. Les chrétiens de Pergame auront sans doute fait un rapprochement entre cette déclaration du Seigneur et la présence de ce serpent emblématique. Mais ils auront compris aussi que ce n'était pas de ce fait matériel que dépendait le pouvoir de Satan. Il établit son trône partout où l'on ne résiste pas fidèlement et énergiquement à sa tyrannie. Déjà le martyr d'Antipas, qu'on assure avoir péri dans une émeute provoquée précisément par les prêtres d'Esculape, a montré la puissance de l'adversaire. Mais, pour l'œil divin, cette puissance apparaît plus manifeste et plus redoutable dans le fait que l'on ne réagit pas avec décision contre l'influence délétère des Nicolaites et de leurs émules « attachés à la doctrine de Balaam. » Balaam, en hébreu, signifie « il dévore le peuple, » et Nicolas, en grec, « vainqueur du peuple. » Il paraît probable qu'il n'y avait pas de différences bien profondes entre les erreurs attachées à ces deux noms. Ce qui est rappelé de Balaam, le perfide ennemi d'Israël (Nomb. 25; 31. 16; Deut. 4. 3; Jos. 22. 17; Os. 9. 10; Ps. 106. 28, 29; 1 Cor. 10. 8), semble indiquer que l'erreur doctrinale combattue ici était encore cet ultra-spiritualisme qui autorisait les chrétiens à manger de la viande sacrifiée aux idoles, sous prétexte que l'idole n'est rien, et à se livrer aux péchés de la chair, sous prétexte que l'esprit est indépendant de la chair. (p. 74; 1 Cor. 8. et 10. 14-33.)

2. 14, 15,

13,

12, 16,

17.

Et cependant, en épouse fidèle, l'église de Pergame a « gardé le nom » de son Epoux, elle « n'a point renié la foi » ou la fidélité qu'elle lui avait vouée. Que l'épée aiguë qui sort de sa bouche pénètre donc dans les profondeurs des cœurs, mettant au jour ce qui est caché (Héb. 4. 12, 13), et l'église rejettera avec horreur ces doctrines funestes. Du moins il y aura probablement dans son sein des vainqueurs, qui préféreront la « manne cachée » à la viande des sacrifices idolâtres. (cf. Nomb. 25. 2; Ps. 106. 28. cf. Ps. 16. 4, 5; 36. 8-10; 63. 2, 6.) A ceux-là, leur Seigneur pourra donner, en gage d'amour fidèle, un « caillou blanc. » Dans certains jeux, en effet, le président remettait aux vainqueurs un caillou blanc qui portait leur nom et l'indication du prix qui leur était échu. Il portera un « nom nouveau que personne ne connaît, sinon celui qui le reçoit. » Il faut avoir l'épée aiguë à deux tranchants pour donner à chacun son vrai nom. (cf. Jn. 1. 43; Es. 56. 5; 62. 2-4, 12; Ez. 48. 35.)

La récompense accordée aux vainqueurs, c'est l'intimité parfaite du grand Vainqueur.

C'est toujours la parole qui sort de la bouche du Seigneur qui est l'antidote de l'erreur, l'épée qui en perce à jour la fausseté et le danger.

d) Thyatire (l'église des papes).

2. 18-29.

A Thyatire, l'église médiane, s'adresse un message dont l'importance est relevée entre autres par le fait que Jésus y prend le titre de « Fils de Dieu » (cf. v. 27, « mon Père »). Il le fait écrire à ceux qui sont en danger de pénétrer jusque dans « les profondeurs de Satan. » Thyatire, cependant, a conservé les trois choses qui demeurent. (1 Cor. 13. 13.) Elle a même été progressant, au dire de Celui dont « les yeux sont comme des flammes de feu. » Et pourtant il y a un « mais : » fière de « ses œuvres, » elle en a fait son idole. Il est si facile de s'éprendre de « ses œuvres, » de se chercher soi-même dans le travail que l'on accomplit pour Christ ! (cf. Jér 48. 7, 11, 30.)

18,

21,

19,

18,

C'est du moins ce qui semble ressortir de l'ensemble du morceau (19 : « tes œuvres ; » 22 : « leurs œuvres ; » 23 : « vos œuvres ; » 26 : « mes œuvres »). Jézabel, la femme de l'ange de l'église¹, entraîne les croyants dans l'impudicité et l'idolâtrie. Qu'est-ce à dire ? sinon qu'aux côtés mêmes de ceux qui ont pour tâche de guider et de garder l'église se trouve une influence pernicieuse et subtile, aux apparences pieuses (une « femme » qui « se dit prophétesse »), qui aboutit à l'idolâtrie de soi-même et à l'infidélité à l'égard du seul Epoux légitime de l'Eglise. Cette influence désastreuse, dans laquelle on a pu reconnaître le *cléricalisme*, est comparée à la reine impie qui prétendait détrôner Jéhovah et remplacer l'adoration du Dieu vivant et saint par le culte licencieux de Baal. (1 Rois 16. 31 ; 21. 25, 26.)

20,

« Celui qui vaincra » sera celui qui « gardera jusqu'à la fin mes œuvres. » Son travail ne sera pas vain. Christ pourra lui conférer son pouvoir souverain pour gagner les âmes, les cœurs se fondront et seront comme brisés à son aspect. († Ps. 2. 8, 9 ; Apoc. 19. 15. Cf. Jn. 17. 2.)

26,

27,

A cette récompense extérieure s'en ajoutera une intérieure, destinée à garder son cœur du danger inhérent à

¹ Le T. R., il est vrai, avec un bon nombre de manuscrits, lit : « la femme Jézabel, » au lieu de « la femme, » leçon adoptée par Oltr. et Seg. après des autorités telles que Tischendorf.

2. 28, toute grande bénédiction : « Je lui donnerai l'étoile du matin » (cf. 2 Pi. 1. 19) ; il aura en quelque sorte la vision de l'approche de l'aurore du grand jour, ses regards seront comme forcément détournés de lui-même et de son travail fructueux sur son Maître et son Roi. (22. 16.)

3. 1-6 e) Sardes. (Les églises issues de la Réforme).

L'ange de l'église de Sardes n'a plus que « le nom de vivre » sans que ce nom ou ce renom corresponde à une réalité. C'est un signe des derniers jours (d'après 2 Tim. 3. 1-5). Mais celui qui a les sept esprits (=souffles) de Dieu n'éteint pas le lumignon qui fume encore. Il cherche plutôt à le rallumer, en lui rappelant sa venue prochaine. « Si tu

3, ne veilles pas, » ma venue sera pour toi « comme celle d'un voleur » (cf. 1 Th. 5. 4), qui t'enlèvera ton plus précieux

4, trésor, le meilleur de l'Eglise, les « quelques noms¹ » inscrits dans le livre de vie, les « cinq vierges sages, » celles qui ont de l'huile dans leurs lampes et dont les vêtements sans tache montrent qu'elles attendent l'Epoux. (Mt. 25. 4.) Car la religion ne consiste pas en paroles, en réputation (« nom » de piété, mais en amour et en sainteté. (Jacq. 1. 27.) Ceux qui auront conservé leurs vêtements blancs ne sont-ils pas

3; 1. 16, ces étoiles qui brillent dans la main de Jésus, éclairant la route pour ceux qui errent encore dans la nuit ? Qui pour

20; 3. 4, 5, rait leur arracher leurs vêtements blancs, ou effacer leurs noms du livre de vie ? Ils n'ont pas seulement « le nom de vivre, » ils vivent, et l'Epoux de l'Eglise n'aura pas honte de proclamer le nom de l'Epouse et de la faire marcher à ses côtés en présence de son Père et des anges. (cf. 19. 7, 8)

3. 7-13, f) Philadelphie. (L'église missionnaire.)

En contraste saisissant avec Sardes, la grande ville bruyante et commerçante, Philadelphie (= amour fraternel), la petite cité de la vraie vie spirituelle, reçoit les encouragements du

7, Seigneur, de Celui qui s'appelle « le saint et le vrai. » (cf.

8, Jn. 6. 69; 14. 6. 1 Jn. 5. 20.) Il ne la trompe pas lorsqu'il lui déclare qu'il lui « a donné une porte ouverte devant

¹ v, 4 : trad. litt. Cette expression, pour désigner « quelques personnes, » est choisie pour mettre en relief leurs individualités, le nom étant proprement ce qui distingue quelqu'un de la masse en faisant ressortir ses caractères distinctifs. « Quelques noms » équivaut donc à peu près à quelques personnalités, quelques caractères virils et indépendants, quelques vainqueurs.

elle, que personne ne peut fermer. » N'a-t-il pas, lui seul, « la clef de David » († Es. 22. 22), cette clef merveilleuse qui ouvrit au fils d'Isaï toutes les portes qui séparaient le parc aux brebis de la royauté, et lui permit de parvenir jusqu'au trône d'Israël? Pour l'Eglise fidèle, qui dans sa faiblesse a su « garder la parole de l'attente patiente » (**2 Th. 3. 5), persévérer à attendre son Seigneur, et « n'a point renié son nom, » a continué à porter le nom de son Epoux, sans se laisser déconcerter par le mépris du monde. la porte est ouverte, la porte de l'évangélisation et de l'expansion indéfinie, en attendant la porte du ciel lui-même. En effet, l'heure approche où « l'épreuve » va fondre sur le monde pour « éprouver » et faire reconnaître « ceux qui ont fait de la terre leur demeure » et leur patrie. Pourquoi l'Epouse serait-elle aussi soumise à cette épreuve? L'Epoux sait déjà qu'elle a le ciel pour patrie, puis que c'est là qu'est son trésor. (Mtt. 6. 21.) Aussi la mettra-t-il à l'abri de ces jugements terribles, sans doute en la retirant auprès de lui¹. (Phil. 3. 18-21. 1 Cor. 15. 51). Il faudra bien alors que les faux adorateurs, ceux qui mettent leur confiance dans leurs privilèges de race ou leur propre justice (cf. Ph. 3. 2-9; Ro. 2. 17-29), reconnaissent que seule l'Epouse avait l'amour de l'Epoux. (cf. Es. 43. 1-7; † 4; 60. 14.) « Tiens donc ferme ce que tu as, ta couronne d'épouse, » sinon elle te serait enlevée. Mais quiconque remportera la victoire sur tout ce qui tend à affaiblir l'espérance du retour de l'Epoux, et à refroidir l'amour spécifique de l'Epouse, celui-là sera digne et capable d'être « une des colonnes du temple de mon Dieu, » colonne immuable sur laquelle j'inscrirai moi-même le nom de mon Dieu; il aura quelque chose du caractère de Dieu, il sera de la race de Dieu (cf. Jn. 1. 12, 13; 2 Pi. 1. 4; 1 Jn. 3. 9;) « et le nom de la ville de mon Dieu, la nouvelle Jérusalem, » en opposition à l'ancienne et à toute autre patrie terrestre; et enfin « mon nom nouveau, » glorieux désormais; il y a droit, puisqu'il n'a pas eu honte de mon nom lorsqu'il était méprisé. Ce n'est que l'épouse qui porte le nom de l'Epoux.

Il y a une grande analogie entre les messages à Smyrne et à Philadelphie (2^{me} et 6^{me}): ces deux églises fidèles sont opposées à la « Synagogue de Satan, » et à toutes deux il est parlé de « couronne. »

¹ 10. litt.: « moi aussi je te garderai hors de l'heure de la tentation » ou « de l'épreuve. »

3. 8, 10.

10,

9,

8,

3. 14-22.

g) Laodicée. (L'église mondanisée.)

Après l'église céleste, voici l'église terrestre. Cependant même à cette église déchue, le Seigneur adresse un message plein d'amour et d'espérance, et il essaye d'en faire surgir des vainqueurs.

15, C'est « l'Amen » qui parle, l'Amen donné par Dieu lui-même à toutes ses déclarations (2 Cor. 1. 20), le sceau vivant de Dieu, son « témoin fidèle et véridique, » (cf. 1. 5 p. 67) qui est en même temps « le commencement de la création de Dieu. » († Prov. 8. 22.) Pensée fort encourageante pour quiconque sort aussi des mains créatrices de Dieu.

16, Mais quelle sentence inattendue et foudroyante ! La vie ne s'est pas éteinte, le corps encore tiède n'est point un cadavre. Mais parce que tu n'es plus bouillant (cf. Rom. 12. 11) « je te vomirai de ma bouche. » (cf. Lu. 14. 34, 35 Jacq. 1. 8 ; 1 Rois 18. 21.)

17, Ta tiédeur montre que tu ne te connais pas toi-même, et
18, que tu ne connais pas non plus les richesses de Christ. Quand tu les connaîtras, tu comprendras combien tu es pauvre et misérable, tu ne pourras plus être content de toi-même et de ta tiéde. A tout prix, tu voudras puiser dans ces trésors, jouir de cet amour merveilleux qui ne consent pas à désespérer de toi, et qui pousse ton Seigneur à se tenir patiemment devant ta porte. Il ne la forcera pas. Mais dès que tu lui ouvriras, il viendra s'asseoir à ta table. Il n'aura pas honte de goûter aux mets que ta main lui aura préparés, et il faudra que tu prennes place aussi à table : l'Épouse n'est point une servante. Et non seulement à table avec lui, mais sur son trône d'Époux. Juge : celui qui se sera jugé lui-même pourra être appelé à juger le monde. (Jn. 5. 22 ; 1 Cor. 6. 2.)

Se juger soi-même, c'est remporter la victoire d'où descendent toutes les victoires.

Le but de chacun de ces messages est bien de renouveler ou d'épurer l'amour de l'Épouse pour l'Époux. Et à chaque église, le Seigneur donne comme mobile la certitude de sa venue prochaine, qui apparaît de plus en plus imminente : « je viens » (2. 5, trad. litt.), « je viens promptement » (2. 16) « jusqu'à ce que je vienne, » (2. 25), « je viendrai comme un voleur et tu ne sauras pas à quelle heure je viendrai sur toi » (3. 3), « je viens promptement » (3. 10), et enfin « je me tiens »

à la porte, » prêt à entrer. (3. 20.) De sorte qu'on pourrait résumer cette première partie de l'Apocalypse dans le mot d'Amos (4. 12) : « Prépare-toi à la rencontre de ton Dieu. » Mais ce Dieu, c'est ton Epoux, et, pour se préparer, l'Epouse doit surtout prendre conscience de sa dignité royale et de ses devoirs d'épouse. Aussi est-elle constamment appelée à remporter la victoire sur elle-même, sur sa tiédeur, et surtout sur ce qui pourrait détourner son cœur de Celui qui doit être pour elle « le premier et le dernier. »

L'Epouse n'est, il est vrai, jamais nommée. Elle n'apparaît que voilée, pour ainsi parler. Mais c'est à elle à reconnaître la voix de l'Epoux et à deviner les désirs de son cœur. (Cant. 5. 2.)

DEUXIÈME PARTIE

LES SEPT SCEAUX

A. — Le tribunal céleste.

Les chapitres 2 et 3 ont décrit les vicissitudes que traverse au cours des âges, dans « la nuit » (Rom. 13. 12), le développement de l'esprit de l'Epouse : voilà « les choses qui sont. » Voici maintenant « les choses qui doivent arriver ensuite, » à l'aube du jour de l'Éternel. (cf. p. 71.)

Une porte s'ouvre au regard prophétique de Jean, préparé par les révélations précédentes; tandis qu'il lève les yeux vers le ciel qui s'entrouvre, la même voix qui lui a déjà parlé l'invite à y monter, et, dans son extase, il y est aussitôt comme transporté. (cf. Jn. 3. 12.) « Je fus, » dit-il, « en esprit, » c'est-à-dire dans cet état spirituel qui permet de percevoir l'invisible, de le comprendre et d'apprécier toutes choses à la lumière divine.

Le premier objet qui, dans le ciel, frappe le regard du prophète est un trône, emblème du jugement. (Job 23. 3; Ps. 9. 5; 11. 4-7; 97. 2; Es. 6. 1; Ez. 1. 26.) Pour celui qui voit à la clarté céleste notre monde corrompu, où règnent le désordre et la souffrance, le premier soupir qui jaillit de son cœur est une instante prière pour que l'ordre s'y rétablisse. Or l'ordre ne peut se rétablir que par le jugement. Juger, c'est remettre chacun et chaque chose à sa place. Le

4-8. 1.

4.

1. 19.

4. 1.

2.

- « rétablissement de toutes choses » (Act. 3. 21) comment nécessairement par un jugement.
4. 3. Ce jugement a débuté par l'Eglise (1. Pi. 4. 17), et il a été décrit dans les deux chapitres précédents: Ici Jésus n'est plus le Fils d'homme qui, les sept étoiles dans sa droite, promène au milieu des sept candélabres d'or. Pour le moment, Jean ne l'aperçoit pas; il ne voit qu'un trône occupé par un Juge dont l'aspect indique la clémence autant que l'auguste impartialité et la majesté: les couleurs douces de jaspe (généralement vert) et de la sardoine (chair) s'ajoutent à l'arc-en-ciel émeraude qui entoure le trône comme d'un cercle de miséricorde pour faire comprendre que le tribunal ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et son salut. D'autre part, ce tribunal dispose d'une puissance souveraine, et ses sentences seront sans appel.
4. Outre le Juge suprême, il y a d'abord un jury de « vingt quatre Anciens » (cf. Es. 24. 23) siégeant « en vêtements blancs » (intégrité sans tache) sur « vingt-quatre trônes. » et sur leurs têtes des couronnes d'or, » car ils sont des vainqueurs. Les promesses des chapitres précédents (2. 10, 2. 3. 5, 11, 21) sont accomplies. Ils sont *vingt-quatre* (= 2×12) peut-être pour rappeler les deux alliances, avant et après Christ, le grand Vainqueur (Héb. 12. 2) en qui et par qui ils ont à leur tour remporté la victoire. Ce sont des Anciens qui ont conquis ces fonctions au travers de beaucoup de vicissitudes et de luttes; ils ont connu leur faiblesse, leur pauvreté, leurs misères, mais aussi quelque chose des richesses insondables de Christ (Jacq. 1. 12; 2. Ti. 4. 8), et ils ont cherché à faire bénéficier d'autres de leur expérience de vie.
5. Les réminiscences du Sinaï décrites ensuite (cf. 8. 5; 1. 19; Ex. 19. 16) donnent la garantie que le jugement sera conforme à la loi. (Mt. 5. 17, 18.) Et les « sept lampes à feu allumées devant le trône, » réfléchissant leur intense clarté dans « une mer de verre semblable à du cristal » préviennent absolument toute fraude. Rien ne pourra se cacher et échapper à cette lumière d'une nature à la fois divine et humaine (« sept »), mais bien divine dans son origine (« de Dieu »). (1. Cor. 2. 10, 11.)
6. Plus près encore du trône central que les Anciens, « au milieu du trône et autour du trône, » c'est-à-dire, sans doute (d'après Ez. 1. 5) dans cette auréole de gloire qui rayonne du trône et de Celui qui y siège, l'enveloppant comme un

nuée lumineuse et transparente, Jean aperçoit quatre êtres dont le caractère commun le plus saillant est la vie, car il les désigne comme « quatre êtres vivants. » A en juger par la place ou le rang qu'ils occupent, tout près du trône (cf. 3. 21), comme par le nom qui leur est donné, il semble qu'on puisse voir aussi en eux des représentants des vainqueurs mentionnés dans les chapitres précédents, vainqueurs de la mort (2. 7, 10, 11; 3. 5), parce qu'ils ont donné leur vie par amour. (1 Jn. 3. 14-16; Luc 10. 27, 28.) Ces Vivants sont « quatre, » c'est-à-dire des représentants de l'humanité, des fils d'hommes, seuls compétents pour juger le monde, associés, eux qui sont nés de la chair avant de naître de l'Esprit, à la victoire du Fils de Dieu, qui n'est devenu fils de l'homme que par le miracle de l'incarnation. (Jn. 5. 26, 27.)

Leur caractère général est la *clairvoyance* (« pleins d'yeux ») (Mt. 6. 22; Jn. 9. 5, 39; Act. 26. 18; 1 Jn. 1. 5-7; Eph. 5. 8, 10; Dan. 12. 3); ils vivent dans le vrai (Eph. 6. 14); ils peuvent juger le passé à la lumière de l'avenir, et l'avenir à la clarté du passé (« par devant et par derrière »).

Chacun d'eux représente un caractère spécial du vainqueur : la *vaillance* (le « lion, » Job 28. 8; Prov. 28. 1), l'*endurance* (le « bœuf, » bien distinct du buffle, aussi fort, mais pas endurant, Job 39. 13, 15; cf. Col. 1. 11; Hébr. 40. 38), la *spiritualité* (ce qui distingue « l'homme » de la bête, 1 Cor. 2. 9-16) et le caractère *céleste* et indépendant, libre de toute attache terrestre (« l'aigle, » Job 39. 30; Col. 3. 1-3; 1 Cor. 7. 29-31)¹. Chacun d'eux d'ailleurs a six ailes et ne vit que pour servir (cf. Rom. 3. 15, et Eph. 6. 15; 2 Sam. 15. 15), tandis que leurs bouches ne s'ouvrent, de jour et de nuit, quelles que puissent être les circonstances, que pour louer la sainteté, c'est-à-dire à la fois l'amour et la justice, la grâce et la fidélité de leur Seigneur, le Dieu immuable « qui était » déjà le Dieu d'Abraham (le « Tout-Puissant, » El-Shaddaï, Gen. 17. 1) et le Dieu d'Israël (« Je suis Celui qui est ») et qui se prépare à « venir » comme le Dieu des nouveaux cieux et de la nouvelle terre (Job 35. 10; Ps. 23. 4; 92. 3). Il ne varie jamais; quoi qu'il fasse, il est toujours saint. (V. p. 67, 68.)

¹ Ces divers traits sont tirés des « cherubins » d'Ezéch. 1. 10-12; 10. 12, 14, 15 (Les Prophètes, p. 64). Là, chaque être vivant a quatre faces. Ici, chacun est parfait dans son genre. Nous n'avons pas à nous copier les uns les autres.

4. 8,

7.

8,

4. 8. Par leurs six ailes comme par leur chant de louange, rappellent les « séraphins » d'Ésaïe 6, tandis que par le nombre et par divers autres traits ils rappellent les « chérubins » d'Ez. 1 et 10 : comme ces êtres mystérieux, ils annoncent l'approche d'un jugement.

9-11. Leur cantique d'adoration en provoque un autre : ils bénissent Dieu de *ce qu'il est*, les vingt-quatre Anciens louent de *ce qu'il a fait*. Ce qui remplit ceux-ci d'admiration, ce sont les *manifestations* de sa gloire et de sa puissance souveraine, tandis que les Vivants, plus rapprochés de Lui, contempnent et adorent son *essence* même, *la sainteté* (cf. Ps. 103. 1.) Les Anciens se reconnaissent indignes des couronnes qu'ils ont reçues : n'est-ce pas leur Seigneur leur Dieu qui leur a donné la victoire, en dirigeant toutes choses par sa volonté libre et créatrice ? (Rom. 8. 28-30) Lui seul est le Vivant, « qui vit au siècle des siècles », tout est grâce, tout est « création » de sa part. (Jacq. 1. 17 ; 1 Cor. 4. 7 ; Eph. 2. 10.)

5. B. Le livre et l'Agneau.

1-3. Le tribunal est assemblé. Mais pour que le jugement puisse être rendu, il faut qu'il se trouve quelqu'un à qui confier le soin d'ouvrir le livre renfermant le réquisitoire et la sentence. Or, ce livre est scellé de « sept sceaux » : seul un Homme-Dieu aura le droit et le pouvoir de l'ouvrir (Jn. 5. 22, 27), un homme ayant connu par expérience la faiblesse et les tentations qui sont le lot de l'humanité, mais n'ayant jamais rompu le lien primordial qui unit l'homme à Dieu, et possédant une primauté, une royauté divine, un droit d'aînesse indiscutable. Quel homme atteint par le malheur pourrait supporter de lire l'histoire complète de la misère et de la dégradation de l'humanité, la description de tous ses forfaits et de leurs mobiles secrets (« écrit en dedans et en dehors ») ? († Ez. 2. 9, 10.) Il faut que celui qui rompra ces sceaux soit sûr de posséder le remède à ces maux sans nombre. Il faut qu'il puisse remettre tout en place, rendre à chacun ce qui lui revient en unissant la grâce à la fidélité. (Jn. 1. 17.) Il faut que le jugement soit une réparation, une restauration universelle. Si personne ne peut ouvrir le livre aux sept sceaux, l'humanité est condamnée à une éternelle misère, l'injustice régnera toujours dans un monde dont le prince ténébreux ne sera jamais détrôné, le mal

prendra jamais fin. C'est ce que comprend le prophète et ce qui lui fait verser des larmes de désespoir.

5, 4,

Mais il a à peine constaté l'impassé à laquelle aboutit l'humanité livrée à elle-même (Eph. 2. 12), que l'un de ceux qui ont fait l'expérience du pouvoir victorieux de Christ lui rappelle qu'un homme « a vaincu pour ouvrir¹ le livre et ses sept sceaux. » Ce vainqueur est d'une race de vaincus, mais de vaincus victorieux : c'est « le lion de la tribu de Juda, le rejeton de David. » († Gen. 49. 9, 10; Es. 11. 1-9; 53. 2. Jér. 23. 5, 6.)

5,

Où est-il, cet être unique, ce puissant Vainqueur ? « Au milieu du trône, entouré des quatre Vivants et des vingt-quatre Anciens, » preuves vivantes et nécessaires de son pouvoir victorieux, Jean aperçoit un « Agneau qui était là comme immolé. » (Jn. 1. 29.) Tel est le caractère de ce « lion : » l'esprit de sacrifice, l'esprit de la croix. Il a « sept cornes, » une puissance divine cachée dans un corps d'homme, et « sept yeux, » la plénitude du Saint-Esprit (Jn. 3. 34), lumière et sagesse divines, pénétrant tout, sondant tous les cœurs, toutes les plaies, toutes les souillures et les injustices, « par toute la terre. »

6,

L'instant où il prend le livre est pour les Vivants et les Anciens l'occasion d'un acte nouveau et double d'adoration. Se prosternant d'abord, ils présentent à l'Agneau « des coupes d'or pleines de parfums, » merveilleux emblème de la valeur inestimable et du rôle glorieux des « prières des saints, » qui viennent en quelque sorte s'ajouter au sacrifice sanglant de l'Agneau comme l'encens sur l'autel des parfums. (2 Th. 3. 1. Rom. 15. 30. Col. 4. 3. Eph. 6. 19. — Mt. 26. 38, 40. — Luc. 18. 7, 8.) En même temps, s'accompagnant de harpes, dont le son particulièrement doux doit rendre leur chant plus digne de l'Agneau (cf. 14. 2; 15. 2.), ils entonnent un « cantique nouveau, » († Ps. 96. 1.) proclamant le droit de l'Agneau d'ouvrir le livre aux sept sceaux. Ce droit, il l'a payé de son sang : « Tu nous as achetés² pour Dieu par ton sang de toute tribu, ... » Pas un peuple qui n'ait fourni son contingent à cette glorieuse milice de vainqueurs. (Ph. 2. 10, 11.) « Cette bonne nouvelle du royaume sera

7-10,

¹ Trad. litt.

² La plupart des manuscrits ont supprimé le *nous*, qui paraissait incompréhensible dans la bouche des quatre Vivants (Sg.); mais si l'on comprend qu'on l'ait supprimé, on ne comprendrait guère qu'on l'eût ajouté.

prêchée dans le monde entier pour servir de témoignage *toutes* les nations. » (Mt. 24. 14.) Il faut que la preuve soit faite que cet Evangile répond aux besoins de tous les hommes à tous les degrés de civilisation et de culture; que Christ vraiment le droit de juger le monde entier. « Alors viendra la fin, » et au cantique vraiment nouveau des vainqueurs répondent comme un double écho l'hommage des innombrables armées célestes et la louange émue de la création tout entière.

5. 11, 12

Les anges bénéficient-ils personnellement de la victoire de Christ? Ou bien ne se réjouissent-ils qu'en vertu de l'intérêt qu'ils portent à l'humanité en voyant enfin se dévoiler ces mystères d'amour dans lesquels ils ont jusqu'ici vainement plongé leurs regards? (1 Pi. 1. 11, 12.) La question ne saurait être résolue par ce cantique. En tout cas les intérêts de Dieu sont les leurs, même si certaines déclarations de l'Écriture (Col. 1. 16, 20; Eph. 1. 10) ne pouvaient pas donner à entendre que l'œuvre de Christ a aussi sa répercussion dans le monde des anges, et il est naturel qu'ils célèbrent l'aurore du grand jour où le mal va prendre fin.

Quant aux autres créatures, leur hymne d'allégresse était depuis longtemps annoncé et attendu. (Rom. 8. 19-22.) Et leurs transports de joie ont quelque chose de si entraînant et communicatif que les Vivants ne peuvent s'empêcher d'y joindre leur « Amen, » tandis que les Anciens se prosternent et adorent.

14

6. C. — L'ouverture des six premiers sceaux.

C'est lorsque l'univers entier est comme prosterné dans l'adoration, tandis que les prières des saints se joignent aux cantiques des vainqueurs, que l'Agneau ouvre un à un les sept sceaux du livre qui lui a été remis. A mesure qu'un sceau est ouvert, une partie du rouleau — car le livre est en forme de rouleau — se déroule et se laisse lire.

Ce sont les Vivants, ceux de tous les êtres qui sont le plus rapprochés du trône, qui sont appelés les premiers à collaborer au jugement. Ils entrent dans la pensée de l'Agneau, et sans attendre un mot de sa bouche, ils agissent spontanément. Ils enjoignent successivement à quatre cavaliers de partir¹.

¹ 6. 1, 3, 5, 7 : il faut lire simplement : « Va ! » et non « Viens, » ni « Viens et vois ! »

Le *cheval*, emblème de l'impétuosité (Job. 39. 24-28. cf. Zach. 1. 8-10; 6. 1-8), indique que rien ne peut plus arrêter ces jugements. Tous les efforts de l'ennemi seront vains; il est vaincu d'avance.

a) Le premier sceau. — Le cheval blanc.

6. 1, 2,

Ce qui doit bien montrer que la victoire remportée par les vainqueurs marque l'aurore d'un jour nouveau, c'est qu'à l'ouverture du premier sceau le signal du départ est donné à un vainqueur chargé de proclamer la victoire du bien sur le mal. C'est un cheval blanc (cf. 19. 11), symbole de la pureté et de la justice sans tache, de la joie et de l'espérance sans ombre, qui est envoyé « d'une voix de tonnerre, » que tout le monde peut entendre. (cf. Col. 1. 6, 23. Rom. 10. 18; 15. 21.) Sur le cavalier qui le monte, Jean ne donne que deux détails : il a à la main un arc et sur la tête une couronne. Jésus est enfin couronné roi, et son Evangile va pénétrer comme une flèche dans des cœurs bien préparés. (Ps. 45. 3-6.) Aussi ce cavalier part-il en vainqueur. (Rom. 11. 12, 15.) (Mt. 24. 14.)

L'envoi des autres cavaliers n'annule pas celui du premier. Les divers jugements s'exécutent concurremment, et si le premier est visiblement un acte de miséricorde, c'est pour donner à tous les autres leur signification vraie : ce sont des jugements qui ont pour but de sauver; ce sont des flèches, mais lancées par le Prince de la paix. « L'homme plus fort » que « l'homme fort » va manifester sa force. (Luc. 11. 21, 22.)

b) Le second sceau. — Le cheval roux.

3, 4,

Dans ce monde de péché, la proclamation de l'Evangile de la paix provoque aussitôt la *guerre* : au cheval blanc succède le cheval couleur de feu (litt.); à son cavalier est donnée une grande épée, avec le pouvoir d'ôter la paix de la terre (Luc. 21. 9-19). On voit ainsi éclater et venir au jour la sourde hostilité qui se cache au fond du cœur naturel à l'égard du Dieu d'amour. La guerre est le jugement rationnel de l'égoïsme matérialiste.

4;

c) Le troisième sceau. — Le cheval noir.

5, 6;

La guerre amène à sa suite la *famine*, qui doit rappeler à l'homme son néant, sa dépendance absolue de Dieu. (cf. Ps. 104. 27-29.) Trop souvent l'homme fait de son bras son dieu (Hab. 1. 11. cf. 3. 19) et s'imagine que sa vigueur peut, à elle

seule, l'entretenir en vie. (cf. Ps. 33. 16-19.) Il oublie qu'il « ne vit pas de pain seulement, » et que, même pour le pain, il dépend du bon plaisir de Dieu. (Am. 4. 6; 8. 11.) (Mt. 24. 7.) La famine est le jugement rationnel de l'homme charnel qui oublie Dieu et laisse mourir de faim son âme.

6. 6.

« Un denier, » gain usuel d'une journée (Mt. 20. 2), s'en va tout entier pour la nourriture du jour : une mesure (grec : chénix) = une ration journalière. L'huile et le vin ne sont pas frappés; ils ne sont pas indispensables à la vie, et il suffit que l'homme comprenne, par la privation du nécessaire, à quel point il a besoin de ce Dieu dont il prétend se passer. Et Dieu veut qu'on puisse lui apporter les offrandes avec l'assaisonnement qui exprime dans quel esprit on lui en fait hommage. (Nomb. 15. 4, 5.)

La couleur noire du cheval peut se rapprocher de Jér. 14. 2. Lam. 4. 8; 5. 10.

C'est le troisième Vivant, celui qui a une face d'homme, qui rappelle aux hommes par ce jugement qu'ils ne sont pas des animaux, mais des êtres spirituels.

7, 8;

d) Le quatrième sceau. — Le cheval livide.

A la famine succède naturellement *la peste* (Luc. 21. 11); au cheval noir le cheval verdâtre (litt. « vert »** 8. 7; 9. 4. « la verdure »** Mc. 6. 39,) messenger de mort. La signification spirituelle de ce symbole est évidente : partout où la corruption sera arrivée à son comble, le jugement fondra sur ce qui ne sera plus que cadavre. (Mt. 24. 28 † Job. 39. 33. C'est le quatrième Vivant, à face d'aigle, qui envoie ce cavalier.) La Mort a droit au « quart de la terre, » litt. : « au quatrième de la terre » = à tout ce qui ne porte plus le chiffre divin trois, à ce qui n'est plus que chair. (cf. Gen. 6. 3. Rom. 6. 23.) Amputation nécessaire, destinée à recueillir et à sauver ce qui sera épargné. (Jn. 15. 2, 6.) (Ez. 14. 21-23.)

Ces quatre premiers sceaux forment un tout plus ou moins indivisible. Il en sera de même des quatre premières trompettes (8. 6-12) et des quatre premières coupes (16. 2-9.) Jusqu'ici, en se déroulant, le livre a montré ce qu'est l'humanité, égoïste, matérielle, et par conséquent vouée à la mort; mais on a pu voir aussi que le but des jugements est le salut et la vie.

e) Le cinquième sceau. — La supplication des martyrs. 6. 9-11

Aux progrès de la corruption correspondent ceux de la consécration à Dieu. Le monde semble mûr pour le jugement final, à voir la haine féroce avec laquelle il met à mort ceux qui restent fidèles à la Parole de Dieu. Ceux-ci sont près de se laisser gagner par l'impatience. Mais c'est à leur « Maître saint et vrai » qu'ils exposent leur sentiment. (cf. Lu. 18. 7.) Et Celui-ci sait comment calmer leur impatience tout en honorant leur dévouement fidèle. « Une robe blanche leur fut donnée à chacun, » c'est-à-dire que tout ce qu'il peut y avoir eu de malsain dans leur désir est purifié, et l'esprit de l'Épouse les revêt et les inspire (cf. 3. 4, 5, p. 78.)

11,

9,

C'est « sous l'autel » que Jean aperçoit ces âmes de martyrs, précisément parce que c'est en s'offrant à Dieu, en plantant leur vie sur l'autel, qu'ils ont trouvé la mort. (cf. 1 Cor. 13. 3.) Et Dieu a accepté cette offrande faite par amour.

11,

Mais il en attend encore, de ces offrandes sanglantes. Il faut que le mal donne toute sa mesure, et que la victoire des vainqueurs aussi soit parfaite au milieu d'un monde dont la perversion sera parvenue à son comble.

f) Le sixième sceau. — Le « jour » se lève.

12-17,

La lumière se fait ; les yeux s'ouvrent enfin, et il se produit un bouleversement général : c'en est fait du conventionnel, du factice, du faux-semblant ; les lumières à la lueur desquelles ont avait marché s'évanouissent à l'apparition de l'éblouissante clarté du grand « jour de l'Éternel ; » ce qu'on considérait comme le plus immuable, le firmament comme les montagnes, tout s'effondre ; et les distinctions sociales s'effacent en présence de l'Agneau apparaissant dans sa majesté redoutable. (Es. 13. 6-13 ; 2. 10-22 — † Joël, 2. 10, 31 ; 3. 15 ; Matth. 24. 29 — † Es. 34. 4. † Jé. 4. 24) († Os. 10. 8 ; Luc. 24. 30.) (Héb. 10. 29-31.)

12,

13,

14,

15, 16,

12, 13,

14,

16,

Si nul ne peut subsister, c'est que chacun doit reconnaître que la « colère de l'Agneau » ne peut être qu'une indignation juste et méritée, absolument pure de tout amour-propre, de tout ce qui rend la colère de l'homme incapable d'accomplir la justice de Dieu. (Jac. 1. 20.)

17.

D. — Résultats obtenus.

7.

A quoi ont servi les jugements dont l'ouverture des six premiers sceaux a été le signal ? C'est ce que doivent mon-

trer les deux tableaux du chap. 7, la scène du premier se passant sur la terre, celle du second dans le ciel.

7. 1-8; a) Les cent quarante-quatre mille fils d'Israël marqués du sceau du Dieu vivant.

Il est pour le moment impossible de faire le triage entre l'ivraie et le bon grain, et il serait imprudent de le tenter (Mt. 13. 28, 29; 1 Cor. 3. 12, 13.) Mais à l'aube du grand jour, la lumière devra commencer à se faire, et les « serviteurs de Dieu, » les vrais « fils d'Israël, » le vainqueur (Gen. 32. 28), devront porter « sur le front » († Ez. 9. 4), bien visible de prime abord, « le sceau du Dieu vivant. » Toutes les précautions sont prises pour prévenir toute erreur possible. L'ange n'opère le triage qu'après avoir recommandé une absolue tranquillité, et en se plaçant du côté de la lumière, de façon à ne voir que des physionomies bien éclairées.

1, 3, 2, Il faut que tous ceux qui possèdent la vie, parce qu'ils le puissent dans la communion avec le Dieu vivant » (Jn. 4. 10-14), possèdent une vie débordante (Jn. 7. 38) et aisément reconnaissable au milieu de toutes les contrefaçons inventées par le prince de ce monde déguisé en ange de lumière (2 Cor. 11. 14; — 1. 22; Eph. 1. 13; 4. 30; 2 Tim. 2. 19; Mt. 25. 1-5)

4, Ces « serviteurs de Dieu » sont au nombre de cent quarante-quatre mille, douze mille de chacune des douze tribus « des fils d'Israël. » (Gal. 6. 16; Rom. 2. 28, 29; Jn. 1. 47.) Le chiffre est symbolique comme le nom et donne à entendre que ces vainqueurs sont le fruit de l'alliance ou des alliances diverses de Dieu avec l'homme, le chiffre 12 (= 3 × 4) étant le chiffre spécial de l'alliance de Dieu avec l'homme. (cf. p. ex. : 1 Rois 18. 31.) Ils sont 144.000 (= 12 × 12 × 1000), ce qui indique une plénitude, l'accomplissement parfait des promesses faites à Abraham par le Dieu de l'alliance. (Gen. 12. 3; 17. 5, 6; cf. Deut. 7. 9; Rom. 11. 26-32.)

5-8. Les douze tribus sont reconstituées, mais dans un sens symbolique, et non plus par filiation généalogique. Preuve en soit l'absence des deux tribus de Dan et d'Ephraïm, remplacées par Lévi et Joseph, sans doute à cause des vices et de l'idolâtrie qui les avaient rendues trop fameuses. (Voir, pour Dan, Jug. 18. 29-31; 1 R. 12. 29; Am. 8. 14; et pour Ephraïm, Os. 4. 17; 5. 3; 7. 1, 8; 8. 11; 9. 8, 16; 12. 8.)

15; 13. 1, 15; 2 Chr. 25. 7; Ps. 78. 9-11, 67.) Maintenant leurs noms même sont effacés : plus de débauches, plus d'ivrognerie. Plus de jalousies non plus de tribu à tribu : Benjamin a ses douze mille aussi bien que Juda.

Pour le moment, Jean n'en fait pas une description détaillée ; il ne les voit même pas, semble-t-il, il entend seulement fixer leur nombre, et il lui suffit de savoir qu'ils « servent » Dieu et qu'ils sont « fils d'Israël. » Il les reverra plus tard et les décrira. (14. 1-5.)

7. 4.

b) Ceux qui viennent de la grande tribulation.

7. 9-17 ;

Elevant les yeux de la terre au ciel, Jean aperçoit et entendant la foule innombrable de ceux qui, devant le trône et devant l'Agneau, louent l'amour miséricordieux qui a su tirer parti de la « grande tribulation » pour les sauver. Sans doute, c'est « dans le sang de l'Agneau qu'ils ont lavé et blanchi leur robes ; » s'ils portent à leur tour la livrée de l'Épouse (cf. 6. 11, et pp.), c'est grâce au sacrifice expiatoire de Christ, en qui ils ont mis leur confiance, et qui les a si bien gagnés qu'à leur tour ils ont en quelque sorte dans leurs veines du sang de l'Agneau immolé. Mais pour secouer leur indifférence, pour réveiller leur conscience, ou pour vaincre leur résistance, il n'a pas fallu moins que les souffrances de la « grande tribulation. » Il faut toujours que le sol soit labouré et défoncé pour que la semence divine germe et vienne à bien.

9,

40,

14,

Comme les cent quarante-quatre mille, ils se dépensent au service de Dieu, mais c'est « devant le trône, » puisque c'est à la suite des jugements qu'ils sont entrés à ce service, et c'est « dans son temple, » à l'abri des tentations et des luttes d'ici-bas. Le « sceau du Dieu vivant » fait place aux sources même des eaux vives (litt. : « aux sources vives d'eaux, ») et s'ils ont connu les larmes, ils connaissent aussi le bonheur d'être consolés par Dieu lui-même. (21. 4.)

15,

16,

17,

Rien d'étonnant à ce que leur aspect provoque un hymne de louange de la part des armées célestes.

11, 12.

E. — Le septième sceau.

8. 4.

Comme a pu le faire pressentir le chap. 7, un premier cycle d'événements est achevé, et l'ouverture du septième sceau se rattache plutôt à un nouveau cycle, qu'il prépare et annonce par « un silence d'une demi-heure environ dans le ciel. » C'est qu'en ouvrant ce dernier sceau, l'Agneau a dé-

roulé le reste du livre, et l'on ne peut contempler ce livre en entier, sonder jusqu'au fond les plaies de l'humanité, sans être comme frappé de stupeur. Le ciel se demande avec horreur (Jé. 2. 12) s'il y a un remède pour ce monde souillé et corrompu. (Es. 4. 6.) Il faudra toute une série de nouveaux jugements, qui seront annoncés par sept trompettes.

Deux pensées principales se dégagent de cette seconde partie de l'Apocalypse : le *jugement* est la plus grande bénédiction que Dieu puisse accorder à l'humanité, celle qu'il faut désirer et hâter par tous les moyens (Ps. 82. 8 ; 96. 11-13) ; le jugement ne peut se faire sans la participation des *vainqueurs*, mais il se fera dès que chaque nation, chaque tribu, chaque catégorie d'humains en aura fourni son contingent. « Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux églises ! »

TROISIÈME PARTIE

8.
2-11.

LES SEPT TROMPETTES

L'ouverture du septième sceau a montré toute l'étendue du mal. Mais en même temps elle a permis de constater que le monde était mûr pour le jugement. On peut donc donner le signal de la fin, et les sept anges chargés spécialement de cet office, et qui, pour cette raison sont décrits comme se tenant devant Dieu, à sa disposition (à la façon d'Élie, 1 Rois 17. 1, trad. litt.), reçoivent chacun une trompette. Ce langage symbolique signifie que tous les préliminaires sont achevés et les délais écoulés. La trompette sert, non à faire de la musique, mais à donner des signaux. (Nomb. 10. 1-10 Jug. 7. 18. 1 Cor. 15. 52.)

Tandis que l'Agneau occupe une place prépondérante dans la 2^{me} partie, il n'apparaît guère dans la 3^{me} que dans son monogramme « sept » (et 11. 8 et 15). Le chiffre 7 étant aussi celui de la perfection, donne à entendre que ces jugements seront complets et définitifs, qu'il n'y manquera rien, et qu'ils atteindront l'humanité entière, accomplissant tout ce qui peut et doit être fait.

3-5, Il y a cependant encore une opération préalable, qui doit faire comprendre une fois de plus le rôle immense et la valeur incomparable de la prière pour hâter la fin du mal.

« Les prières de tous les saints, » mêlées à « beaucoup de parfums » d'origine céleste, sont offertes par un ange « sur l'autel d'or qui est devant le trône. » « Et la fumée des parfums monta, avec les prières des saints, de la main de l'ange devant Dieu. »

Alors, au moyen du feu de l'autel, l'ange fait brûler les parfums qu'il avait dans son encensoir d'or et jette celui-ci sur la terre. Et de nouveau, comme avant l'ouverture des sept sceaux (4. 5), des phénomènes terrifiants viennent, tout en montrant le pouvoir de la prière, rappeler que la loi doit avoir sa sanction, que pas un iota n'en peut tomber à terre. (Mt. 5. 18.)

8. 5.

A. — Les quatre premières trompettes.

8.
6-12,

Comme les quatre premiers sceaux (voir p. 88), les quatre premières trompettes forment un premier groupe de jugements. Ceux-ci ne frappent encore l'homme qu'indirectement (cf. Job 2. 4, 5), dans les créatures dont il fait ses idoles, de même que plusieurs plaies d'Égypte avaient frappé jadis les divinités des Égyptiens avant d'atteindre leurs propres personnes.

C'est d'abord la **Terre**, emblème de la culture ou de la civilisation tout entière (agriculture, industrie, commerce, etc.), qui prend un aspect sinistre et terrifiant.

7.

Puis la **Mer**, qui symbolise les nations dans ce qu'elles ont d'instable et de mouvant (Ps. 65. 8) : la politique et la diplomatie deviennent sanglantes au contact d'une « grande montagne en feu, » c'est-à-dire d'une puissance extraordinaire, nouvelle venue, enflammée d'une ambition diabolique, peut-être un précurseur de l'Antichrist.

8, 9.

Puis, à leur tour, toutes les **Sources** auxquelles les hommes essaient d'étancher leur soif de jouissance et de bonheur (beaux-arts, littérature, etc., toutes choses qui doivent être pures pour être rafraichissantes) se trouvent empoisonnées par l'amertume qu'y mêle « une grande étoile ardente tombée du ciel » († Es. 14. 12), c'est-à-dire probablement quelque conducteur d'hommes (docteur, philosophe, écrivain, pasteur, cf. 1. 20) qui a cessé d'avoir au ciel ses racines, sa source d'inspiration (cf. Ps. 87. 7), et dont les théories athées, matérialistes, débordantes de mécontentement, de fiel et de révolte, donnent à tout ce qu'elles touchent comme un horrible relent de sang (d'après le passage parallèle 16.

10, 11.

4-7) et une saveur amère insupportable. Son nom signifie amertume (Prov. 5. 4; Lam. 3. 15), ce qui doit donner à entendre qu'il s'agit moins d'un personnage unique que du caractère général de l'époque, et que quiconque se laisse gagner (ou enflammer) par cet esprit de mécontentement et de rébellion contribue pour sa part à empoisonner les « sources des eaux. »

8. 12, Enfin les lumières diverses, plus ou moins brillantes, données par Dieu à l'humanité pour la conduire de jour comme de nuit, dans n'importe quelles circonstances, sont aussi frappées et perdent quelque chose de leur éclat. La Raison et la Science, dont on a fait des idoles, s'égarent, s'obscurcissent, et égarent leurs adorateurs.

Ces quatre jugements, cependant, n'atteignent tous qu'un tiers des choses qu'ils frappent. C'est la miséricorde de Dieu qui tempère son juste courroux, et qui se montre plus avide de sauver que de détruire.

13; Cette même miséricorde ne peut se décider à frapper les derniers grands coups nécessaires qu'après avoir fait donner par un habitant du ciel, un aigle, un dernier avertissement à tous ceux qui font de la terre leur patrie et y ont placé leur trésor (« aux habitants de la terre »).

8. 13-
9. 12.

B. — La cinquième trompette.

8. 13,

Trois malheurs sont proclamés, correspondant aux trois dernières trompettes. Mais plus on avance, plus les jugements sont effrayants, plus aussi la ligne de démarcation entre ceux qui sont frappés et ceux qui sont épargnés est nettement définie (encore comme en Egypte : Ex. 8. 18, 19; 9. 7, 26; 10. 23 : « dans les endroits, » divers sans doute, « où habitaient tous les enfants d'Israël, » 11. 7; 12. 7, 13) : si « beaucoup d'hommes » ont péri (8. 11) par suite des premiers jugements, il n'y a que les « habitants de la terre » (8. 13), ceux « qui n'ont pas sur le front le sceau de Dieu » (9. 4), qui ont à souffrir du « premier malheur; » seulement « un tiers » d'entre eux sont tués par le second (9. 15), et ceux-là seuls « qui perdent la terre » sont atteints par le dernier. (11. 18.)

9. 1-11,

C'est de nouveau « une étoile tombée du ciel sur la terre » qui est l'instrument du jugement annoncé par la cinquième trompette. Est-ce un docteur chrétien égaré ? un penseur dont l'horizon s'est rétréci et est devenu tout terrestre, de céleste qu'il était ? Quoi qu'il en soit, il semble

bien que l'enfer bénéficie des lumières qu'il avait reçues : il se trouve en possession de « la clef du puits de l'abîme, » et par son intermédiaire le monde est envahi par d'épaisses ténèbres diaboliques, d'où sort un immense essaim de « sauterelles » étranges, douées d'un pouvoir horrible et singulier. Si mystérieux qu'il soit, ce langage symbolique est fort expressif. Des profondeurs ténébreuses de l'enfer, du « puits de l'abîme, » sort d'abord une épaisse fumée, qui obscurcit la lumière du soleil : on n'y voit plus, on s'égare, on perd la notion claire et juste des choses, on suffoque, le souffle (l'esprit) commence à manquer. Et lorsque l'homme en est là, il est sur une pente qui l'entraînera fatalement plus bas ; l'incrédulité mène à la superstition. « De la fumée sortiront des sauterelles, » puissante armée d'esprits ennemis de la vie spirituelle, qui ne donnent pas, il est vrai, la mort, mais qui causent des tortures morales que Jean compare aux souffrances provoquées par la piqûre envenimée du scorpion. Cette comparaison semble indiquer aussi un ennemi qu'on ne peut combattre en face (« c'est dans leurs queues qu'était leur pouvoir de nuire »), et auquel on n'échappe que par la vigilance, non en discutant, mais en fuyant et fermant l'oreille aux raisonnements de l'ennemi.

Ce que Dieu veut, toutefois, par ce jugement, ce n'est pas la mort du pécheur, mais sa conversion : le tourment ne peut durer qu'un temps fort limité, bien qu'indéterminé (« cinq mois », cf. 2. 10, p. 75), et quand, désespérés, les malheureux « chercheront la mort » de leur conscience, la fin de leurs tortures morales, ils ne pourront se débarrasser de l'aiguillon qui les fait souffrir.

Jean ne nous renseigne pas d'une façon plus précise sur la nature de ce jugement. Il n'en dit que ce qu'il est nécessaire d'en savoir, en nous prévenant que ces « sauterelles » n'ont de pouvoir que sur ceux qui n'ont pas « sur le front le sceau du Dieu vivant. » Toute leur puissance d'ailleurs semble n'être qu'apparence et trompe-l'œil : aspect redoutable, couronnes de clinquant, semblant d'intelligence humaine (« comme des visages d'hommes »), apparences séduisantes de douceur féminine (« comme des cheveux de femme »), on les croirait invincibles, irrésistibles, mais toute leur puissance n'est que dans leur perfidie (« dans leurs queues »), et elle n'est redoutable que pour ceux qui ne marchent pas dans la lumière. Leur chef, c'est Satan, l'ange de l'abîme (2 Pi. 2. 4), le Destructeur (= Apollyon ; Abad-

9. 3,

5,

10,

5,

6,

4,

7,

8-10,

11,

don = destruction), le meurtrier. (Jn. 8. 44; 1 Pierre 5 8-11.)

N'y a-t-il pas dans cette description plus d'un trait qui rappelle le *spiritisme*, et n'est-ce pas dans ce genre d'événements qu'il faut chercher la réalisation de cette vision du prophète ?

9.
12-21 ;

C. — La sixième trompette.

La superstition est proche voisine du *paganisme*, pour ne pas dire qu'elle est un lambeau de paganisme. Il y a quelque analogie entre l'invasion des innombrables et monstrueux cavaliers déchainés sur l'humanité lors de la sixième trompette et celle des sauterelles annoncées par la cinquième. Mais il n'y a pas seulement analogie, il semble qu'il y ait, de l'une à l'autre, conséquence logique et fatale. Lorsque l'ange a sonné de la trompette, il reçoit l'ordre de marcher pour cette armée colossale. Et cet ordre vient « des cornes de l'autel d'or qui est devant Dieu, » du lieu de rencontre de l'homme avec Dieu. C'est comme un exaucement de prières (cf. 8. 3-5), ou comme si l'ordre résultait d'un accord consenti entre l'homme et Dieu.

13,

14,

15,

16,

17-19,

Les quatre anges (ou rois)¹ qui commandent à cette immense armée sont « liés sur le grand fleuve, l'Euphrate, » donné au peuple de Dieu comme sa frontière naturelle, au delà de laquelle le paganisme règne en maître. (Gen. 15. 18; Jos. 1. 4; 24. 2, 14, 15.) Ils sont *quatre*, ce qui indique une puissance humaine; et pourtant ce sont des *anges*, des êtres surhumains, des démons. Le moment longtemps attendu est enfin venu où le monde est mûr pour être la proie du paganisme et de toutes ses horreurs: superstitions, sorcellerie, possessions, polygamie, immoralité, etc., horreurs innombrables (200,000,000), d'un aspect terrifiant et indomptable: cavaliers cuirassés, dont les montures joignent à la force et à la férocité du lion la perfidie du serpent. Le feu, la fumée et le soufre qui sortent de leur gueule suffoquent les hommes, leur ôtent le souffle, ou l'esprit; ils ne sont plus que chair (Job 32. 8; Gen. 6. 3). Il y a donc progrès marqué du jugement précédent à celui-ci, puisque la mort en est le terme. Et cependant le but en est miséricordieux: essayer de sauver ceux qui ne sont pas atteints

¹ D'après 16. 12. En hébreu, il n'y a qu'une lettre à ajouter au mot *roi* pour qu'il signifie *ange*.

Mais il semble que tout ce qui pouvait être sauvé l'a été : l'humanité rebelle fait la sourde oreille. L'idolâtrie ôte à l'homme son intelligence et fausse sa conscience (Ps. 115. 8; Es. 44. 12-20; Jér. 8. 4-9; 10. 3-5, 14; 1 Cor. 10. 20; 2 Th. 2. 11). Lorsqu'on viole le premier et grand commandement (v. 20), on viole aussi le second, « qui lui est semblable. » (v. 21.)

9. 20-21,

Il semble donc que le paganisme n'ait pas encore dit son dernier mot, et que le jour viendra (v. 15) où les barrières qui le séparent de la civilisation chrétienne seront enlevées, où, l'Évangile étant mis de côté, l'idolâtrie de soi-même portera tous ses fruits. Alors viendra la fin, la septième trompette sonnera.

Pendant, de même qu'après l'ouverture du sixième sceau Jean a proclamé le résultat des jugements exécutés, il va de même montrer à quoi ont servi les six trompettes.

D. — Le petit livre ouvert.

10.

Les spectacles horribles qui se sont déroulés sous les yeux du prophète, et qu'il a décrits comme les deux premiers malheurs, font enfin place à quelque chose qui contraste singulièrement avec ce que l'on aurait pu attendre, à ce moment où l'humanité tout entière semble être irrémédiablement perdue et incapable de sentir sa misère.

C'est un ange puissant, « enveloppé d'une nuée, » symbole de la présence de Dieu, qui descend du ciel, chargé d'un message miséricordieux, puisque l'arc-en-ciel lui sert d'aurole. L'éclat de son visage et celui de ses pieds, fermes comme des colonnes, mais semblables à des colonnes embrasées, va donner une autorité sans égale à sa proclamation, prononcée d'une voix qui rappelle le rugissement du lion. C'est au ciel (l'atmosphère et le firmament), à la terre et à la mer, les trois domaines peuplés par les créatures intéressées à l'œuvre de la rédemption, que s'adresse cette proclamation solennelle, dont le Créateur lui-même garantit la certitude. Tout d'ailleurs concourt à renforcer l'impression que toutes les créatures doivent l'entendre. Quand « les sept tonnerres » retentissent, l'important semble être bien moins « ce qu'ils ont dit » que le fait même qu'ils ont retenti, éveillant ainsi l'attention de l'univers.

1,

3,
2, 5, 6,

3, 4,

Quelle est donc cette proclamation ? Tout simplement que les temps sont enfin accomplis, que le monde est mûr pour le jugement, qu'il n'y aura plus de nouveau délai. († Ez. 12.

28.) C'est enfin la réponse au « jusques à quand ? » des martyrs (6. 10) et de tous ceux qui ne peuvent prendre leur parti du désordre introduit dans l'univers par le péché. Enfin « le mystère de Dieu, » son secret (Am. 3. 7) va s'accomplir, ce qui ne peut que faire tressaillir d'allégresse quiconque croit à l'amour infini de ce Dieu. (Ps. 97. 8.)

10. 8, et jusqu'au bout que les serviteurs de Dieu fassent leur part. Jean reçoit l'ordre de prendre et de dévorer le « petit livre ouvert » que tient l'ange. Il faut s'assimiler complètement la pensée de Dieu avant de la transmettre à d'autres. Et si douce et consolante qu'elle soit au premier abord, plus on s'en pénétrera, plus on s'associera à l'agonie amère et douloureuse de Jésus. (cf. Ph. 3. 10. Col. 1. 24.)

Le « petit livre » correspond à ce nous appellerions un billet, un ordre écrit. Il est « ouvert, » non scellé, c'est-à-dire prêt à être lu aussitôt et destiné à être exécuté sans retard.

11.
1-14.

E. — Les deux témoins.

Des deux pensées exprimées au chp. 10, *l'imminence de la fin et la nécessité du concours intelligent* de Jean, qui représente ici tous les serviteurs de Dieu, la seconde surtout remplit la première partie de chp. 11., qui montre plus complètement les résultats heureux des jugements précédents.

1, 2,

Jean doit en effet constater lui-même que Dieu a ici-bas son temple, formé des croyants vraiment consacrés à Dieu et séparés du monde (1 Cor. 3. 16, 17), distincts aussi de ceux qui ne forment que le parvis extérieur, parce qu'ils n'ont pas mis sur l'autel leur être tout entier, tout ce qu'ils ont et tout ce qu'ils sont. (« Ceux qui y adorent; » cf. Gen. 22. 5, ce qu'Abraham entendait par adorer.) Aussi ces derniers auront-ils à souffrir précisément de la part de ceux dont ils n'ont pas voulu se séparer, mais seulement pendant le court délai accordé à l'Antichrist. (42 mois = $3\frac{1}{2}$ ans, ou 1 temps, 2 temps, et $\frac{1}{2}$ temps = un effort qui n'aboutit pas; $3\frac{1}{2} = \frac{7}{2}$.)

3,

Pendant ce même laps de temps, mais sans perdre un seul jour (1260 jours), car, pour l'œuvre de Dieu, pas un n'est de trop, tous comptent (Eccl. 9. 10; 11. 4-6), le soin de prophétiser (cf. 10. 11) est laissé aux « deux témoins » du Seigneur, chargés de prêcher la repentance (« vêtus de sacs »). Le chiffre deux a une valeur symbolique : d'une part, il

indique que leur témoignage est valable (Deut. 17. 6 ; 19. 15) ; d'autre part il correspond à celui des deux oliviers († Zach. 4. 3, 11-14.), Josué et Zorobabel, comme pour dire que les vrais témoins doivent revêtir les deux caractères du *sacri-ficateur* et du *roi*. Ils sont ainsi comme « deux candélabres, » qui, grâce à l'huile qui circule en eux (1 Jn. 2. 20, 27), peuvent éclairer le monde. Si leur témoignage consiste en jugements terribles, qui rappellent Moïse et Elie, et contraignent leurs adversaires à reconnaître le doigt de Dieu (Ex. 8. 15 ; 1 R. 18. 39 ; 2 R. 1. 10), ce n'est point par esprit vindicatif qu'ils frappent, mais c'est en quelque sorte par devoir professionnel. (« il faut ») (cf. Jude 22.)

Le résultat de leur « témoignage » semble fâcheux : le mal atteint son paroxysme, « la Bête monte de l'abîme pour leur faire la guerre et les vaincre, » l'Antichrist triomphe.

Il est appelé une Bête, c'est-à-dire une puissance dont la politique est inspirée par des mobiles purement terrestres et charnels ; l'esprit en est absent (au sens biblique du mot). Elle « monte de l'abîme, » quant à son origine réelle, « de la mer » (13. 1) des peuples quant à sa provenance visible. Ce n'est que de l'enfer que peut sortir cette puissance capable de mettre un terme à la dernière tentative de la miséricorde divine ; crime de lèse-humanité qu'on ne peut comparer qu'au meurtre de l'Homme-Dieu (cf. Luc. 13. 33), et qui sera le fait de l'alliance monstrueuse de la religion formaliste (« la grande ville »), de l'immoralité (Sodome), et de la civilisation (Égypte). Mais ce triomphe, peut-être de nature purement spirituelle, — l'Église sans vie n'étant alors plus qu'un cadavre dont la vue remplit « les habitants de la terre » (Ph. 3. 19) d'une joie insolente, — sera de courte durée : « trois jours et demi, » c'est toujours le chiffre particulier qui dépeint symboliquement la victoire temporaire et brusquement interrompue de l'Antichrist.

Bientôt réveillée par cette victoire même, l'Église se laisse remplir et vivifier par l'Esprit de Dieu¹, et il semble qu'alors s'accomplisse pour elle une ascension telle à peu près que la décrivait l'apôtre Paul (1 Thess. 4. 17), à moins qu'on ne préfère ici encore comprendre spirituellement le fait que les « deux témoins » deviennent des habitants du ciel. (Ph. 3. 20.)

Quoi qu'il en soit, cet événement est, sinon la cause, du

11, 4,

5, 6,

7,

8,

9, 10,

11,

12,

13.

¹ Les verbes sont au passé, par réminiscence d'Ex. 37. 10, cité ici en partie textuellement.

moins le signal d'un immense bouleversement pour tout ce qui appartient à la terre, si bien que beaucoup tournent enfin leurs regards vers le ciel pour « donner gloire au Dieu du ciel. » (cf. 9. 20. Hébr. 12. 25-29.)

11.
15-19,

F. — La septième trompette.

15,

Maintenant enfin plus rien n'empêche « notre Seigneur et son Christ » de prendre définitivement et pour toujours possession du « royaume du monde, » exauçant les prières de tous les saints. (Voir Ps. 93-98, 2 et 110; Dan. 7. 13, 14, 23, 27; Act. 1. 6; 3. 21.)

16-18

Les vingt-quatre Anciens descendent de leurs trônes. Leurs fonctions de juges sont à leur terme; ils se chargent d'exprimer l'allégresse qui remplit l'univers, et de rappeler ce qui s'est passé, et pourquoi cet heureux avènement a tant tardé. Qui pourrait mieux que ces vainqueurs se réjouir de ce que tous les vainqueurs, « les petits et les grands, » reçoivent leur récompense, et de ce que le règne du mal est à jamais fini? Tous ceux qui « détruisent la terre » sont « détruits. » Car c'est bien « détruire la terre » que d'y faire régner le péché. Ainsi le donnait à entendre déjà la malédiction dont Dieu l'avait frappée en Eden. (Gen. 3. 17-19; cf. Rom. 8. 19-22.)

19.

Comme il n'y a plus de mal, un temple n'a plus de raison d'être, puisqu'il ne sert qu'à isoler ce qui est sacré de ce qui est profane, ce qui est pur de ce qui est souillé. Aussi Jean voit-il s'ouvrir le temple de Dieu dans le ciel, en attendant qu'il disparaisse à jamais (21. 22), et l'arche qui renfermait le contrat et les conditions de l'alliance éternelle entre Dieu et l'humanité se découvre alors à ses regards. Ainsi, au travers de tous les égarements et toutes les révoltes des hommes, le Dieu qui ne change pas avait toujours conservé précieusement, caché en quelque sorte au profond de son cœur, le gage de son alliance avec ses indignes créatures!

Cette apparition est saluée par ces mêmes phénomènes atmosphériques qui déjà plus d'une fois (4. 5; 8. 5) ont rappelé le Sinaï et qui, cette fois encore, rappellent que le Dieu de l'alliance est toujours le Dieu saint.

La septième trompette est annoncée comme un *troisième malheur*. Or, à part ces réminiscences du Sinaï, elle ne provoque qu'un cantique d'actions de grâces. Rien ne montre mieux que ces malheurs n'en étaient que pour les « habitants de la terre, » au sens constamment symbolique du mot. (8. 13.)

Tandis qu'un silence de mort avait salué dans le ciel l'ouverture du septième sceau (8. 1), une hymne d'allégresse éclate au signal donné par la septième trompette. Cette simple comparaison montre quel chemin a été parcouru et à quoi ont servi les jugements successifs qui ont fondu sur les « habitants de la terre. » Après l'ouverture des sceaux, le ciel se demande avec horreur s'il y a un remède. Alors les trompettes donnent le signal des derniers jugements : le mal s'envenime, l'abcès s'enflamme, mais enfin il perce : on voit surgir l'Antichrist, l'homme de péché ; mais il n'apparaît que pour être détruit presque aussitôt, et avec lui finit le règne du Prince de ce monde. (cf. 2 Th. 2. 5-12.)

Si l'Apocalypse n'était destinée qu'à montrer comment viendra la fin du mal, elle pourrait à la rigueur se terminer ici. Mais le but en est tout autre. Et d'ailleurs il est nécessaire de décrire plus en détail la physionomie et l'œuvre de l'Antichrist, et, en opposition avec ses partisans, le caractère des vainqueurs, de ceux qui suivent l'Agneau quelque part qu'il aille. (14. 4.) C'est à quoi est destinée la quatrième partie du livre, dont la place centrale indique l'importance capitale.

QUATRIÈME PARTIE

LA LUTTE SUPRÊME

A. — Les sept rôles principaux.

a) La Femme en travail, ou l'Eglise.

La partie centrale de l'Apocalypse reprend plus en détail la grande lutte, décrite au chapitre 11, entre les « deux témoins » et « la Bête qui monte de l'abîme, » autrement dit les derniers et vains efforts de l'ennemi pour arrêter l'essor du Royaume de Dieu, qui va enfin s'établir définitivement.

L'Eglise apparaît comme la mère chargée de donner le jour au petit peuple des vrais vainqueurs. En dépit de ses lacunes et de ses déficits, Jean la voit « dans le ciel » (Eph. 2. 6), sous la figure d'une « femme enveloppée du soleil, » marchant dans la lumière du Soleil de jus-

12-
14.

12. 1.
14. 5.

12. 1, 2.

4,

12. 2. tice (Rom. 13. 14; Mal. 4. 2; Jn. 8. 12), « ayant sous ses pieds la lune, » dont l'éclat n'est qu'un reflet, une clarté d'emprunt (cf. Hébr. 8. 11), et « sur la tête une couronne de douze étoiles, » les conducteurs que Dieu lui accorde en vertu de l'alliance de grâce (1. 20; cf. Luc 1. 72, 79). Elle ne vit que pour enfanter, au prix de perpétuelles souffrances. (Gal. 4. 19. Jn. 12. 24; Ph. 3. 10.)

12. 3. 4. b) **Le grand dragon rouge, ou Satan.**

3. Dans le ciel encore (Eph. 6. 12) « apparaît l'ennemi irréconciliable et toujours acharné de l'Église, sous les traits d'un « grand Dragon rouge » (litt. « couleur de feu »), parce qu'il est meurtrier. (cf. 6. 3; Jn. 8. 44.) Il a « sept têtes, » car Dieu l'a doué d'une intelligence surhumaine, mais « dix cornes, » car sa puissance est limitée, humaine, pour ainsi dire. (1 Cor. 10. 13.) Il a cependant « sept diadèmes¹, » son autorité sur le monde entier, dont il est le Prince, étant reconnue par Dieu lui-même. (Luc. 4. 6.) Par sa perfidie (« sa queue »), il réussit à « jeter sur la terre, »

4, à ramener aux aspirations purement terrestres, « le tiers des étoiles du ciel, » de ceux que Dieu avait chargés de conduire son peuple et dont il avait fait des citoyens du ciel. (cf. Dan. 8. 10. Ph. 3. 18, 19.) Mais cela ne lui suffit pas : il se prépare à dévorer tout enfant que la femme parviendra à mettre au monde. Et que de réveils il a ainsi fait avorter!...

12. 5, 6. c) **Le Fils mâle ou le peuple des Vainqueurs.**

5, Enfin la femme a la joie de donner le jour à un « Fils mâle, » — c'est-à-dire dont la virilité, la mâle énergie, est le caractère dominant (1 Cor. 16. 13), — victorieux du monde, indépendant des hommes, et capable de les gagner à Christ. (cf. 2. 27. p. 77.) Le Dragon n'a aucune prise sur ce peuple de héros : il est enlevé vers Dieu et « vers son trône. » (3. 21.)

6, Cet enlèvement est le signal de la lutte suprême (cf. 11. 12, 13), dont Jean commence à décrire ici les faits saillants qui en marquent le développement sur la terre : « la Femme s'enfuit au désert, » se sépare enfin du monde (cf. Os. 2. 16; 13. 4, 5), et cela pour les 1260 jours (= 3 1/2 ans) de la crise finale, au cours desquels la sollicitude de Dieu se renouvelera pour elle chaque matin. (Lam. 3. 23.) Ici encore chaque jour compte (comme 11. 3).

¹ v. 3. Il ne faut pas confondre le *diadème*, emblème d'autorité, avec la *couronne*, récompense de la victoire. La *corne* est toujours le symbole de la force.

Puis le prophète interrompt cette description pour parler de la lutte qui se déroule dans le ciel.

d) Michel et ses anges.

12. 7-18,

Sous la plume de Daniel (10. 21 ; 12. 1), Michel (Mi-câël = « qui est comme Dieu ? ») apparaît comme « le grand chef, » ou « le défenseur des enfants de ton peuple, » l'archange suprême, qui semble avoir mis au service du peuple de Dieu ses facultés exceptionnelles, sa puissance pour entraîner les autres anges, l'ascendant qu'il doit à son dévouement, à son caractère autant qu'à ses capacités, précisément comme Satan a mis ses ressources au service de sa propre ambition.

Profitant de la victoire du « Fils mâle, » Michel engage le combat décisif qui doit à jamais briser la puissance de son perpétuel antagoniste. (Jude 9.) Et il parvient en effet à lui faire abandonner avec ses anges définitivement la partie céleste de ses domaines. (Eph. 6. 12.) La terre leur reste sans doute. Mais le principal pouvoir de Satan est brisé ; il ne peut plus « accuser jour et nuit devant Dieu » les croyants, ni caricaturer en quelque sorte Dieu dans leur esprit, leur donner de Lui une fausse idée comme l'avait fait déjà pour Eve « le Serpent ancien, » en lui donnant à entendre qu'un Dieu d'amour n'aurait pas refusé à ses enfants un fruit si désirable.

7,

8, 9, 10,

Il faut cependant que Jean sache bien que la victoire de Michel et de ses anges est la conséquence naturelle de celle du « Fils mâle. » Les vrais vainqueurs sont précisément les accusés du Dragon, et comme il est de toute importance que l'on connaisse les moyens employés pour obtenir cette victoire, ils sont énumérés et détaillés. Il y en a trois, indispensables les uns comme les autres. Avant tout « le sang de l'Agneau, » car ces Vainqueurs, se réclamant du sacrifice expiatoire de Christ, avaient en eux quelque chose de l'âme de l'Agneau. (Lév. 17. 11, 14, « l'âme, c'est le sang. » Jn. 6. 53-56. Ph. 2. 5.) Puis « la parole de leur témoignage (cf. 1. 9), preuve de la réalité de leur foi (Rom. 10. 9, 10) et de leur obéissance au Saint-Esprit. (Act. 1. 8 ; 5. 32.) Enfin le don ou l'abandon qu'ils ont fait de leur vie, l'abnégation avec laquelle ils ont mis leur tout sur l'autel, pressés qu'ils étaient par l'amour de Christ¹.

11,

¹ v. 11. litt : ...ils n'ont point aimé leur vie (ou leur âme) jusqu'à la

Il est intéressant de remarquer que c'est à propos de la mention de l'archange Michel et du rôle joué par les anges, — le quatrième, c'est-à-dire le rôle central, — que la défaite du diable est proclamée et le triomphe des vainqueurs expliqué. Ce fait ne donne-t-il pas une importance particulière au « service » attribué aux anges, et qui est encore enveloppé de tant de mystères? (Héb. 1. 14.)

12. 12, Maintenant qu'il est expulsé du ciel, le diable sait que c'en sera bientôt fait de sa royauté sur la terre. Déjà il ne peut plus rien sur ceux qui « habitent dans les cieux, » dont le cœur du moins est là-haut. (Ps. 27. 4; 26. 8; 23. 6.) Il va cependant essayer encore de se venger sur la Femme réfugiée au désert. (cf. v. 6.)¹ Mais celle-ci, l'Eglise, réveillée, semble-t-il, par l'enlèvement au ciel de son élite, « le Fils mâle, » est maintenant pourvue des « deux ailes » (la foi et l'amour) du « grand aigle » (= l'espérance); elle n'a plus son nid sur le sol (Job. 39. 30, 31), elle est détachée de la terre. Il a beau dès lors soulever contre elle un flot de persécutions (cf. Ps. 93. 3, 4. Es. 59. 19), la Terre elle-même se soustrait à la domination du Dragon, la culture moderne, christianisée, refuse de prêter secours à la violence. La victoire remportée dans le ciel a son bienheureux contrecoup jusque sur la terre. Mais ce n'est que pour un temps, comme on le verra plus loin. (Voir à 17. 16.)
- 13, Le diable, en effet, ne se tient pas encore pour battu : « debout sur le sable de la Mer, » il attend de l'aide du côté de la politique.

13. 4-10, e) La Bête qui monte de la Mer, ou l'Antichrist.

Plus haut déjà (11. 7, p. 99), l'Antichrist a été désigné sous le nom de « la Bête qui monte de l'abîme, » car son origine est bien diabolique. Ici Jean en donne une description plus complète. Elle monte de la Mer : c'est un produit du jeu de la politique, peut-être du suffrage universel, comme semblent l'indiquer ses dix diadèmes, symbole d'une autorité suprême, mais de nature humaine, différente de celle du Dragon, qui, lui, a sept diadèmes. (12. 3, p. 102.) Comme le Dragon, la Bête a dix cornes : elle est au comble de la puissance humaine, entraînant à sa remorque tous les autres

mort, » c.-à-d. la perspective de la mort n'a point mis une borne à leur dévouement. (cf. 2. 10. p. 74.)

¹ Les v. 13-17 reprennent et complètent le v. 6.

États (17. 12 : « les dix cornes sont dix rois, » chiffre symbolique); et sept têtes, une intelligence surhumaine, caricature des « sept esprits » de l'Agneau. (5. 6.) Ces sept têtes sont d'ailleurs mises au service de l'Église déchuée et mondaine, pour la maintenir ou la soutenir (17. 9), et « elles sont aussi sept rois » (17. 10), car c'est à son intelligence surnaturelle que la Bête doit son prestige et sa royauté. Mais sur ces sept têtes on peut lire « des noms de blasphème » qui montrent d'emblée à qui l'on a affaire et quelle attitude cette Bête adopte à l'égard de Dieu.

En tant que pouvoir politique, elle semble être un assemblage composite de l'oligarchie militaire d'Alexandre-le-Grand (le léopard), de la monarchie aristocratique de Cyrus (l'ours), et de l'absolutisme irresponsable et sans contrôle de Nébucadnetsar (le lion). Rappelant peut-être Alexandre par la rapidité de ses conquêtes et par la prépondérance de l'élément militaire et l'influence des généraux, elle assied sa puissance sur la brutalité féroce de la monarchie médopersé (pieds d'ours), tandis qu'elle a la bouche pleine de forfanterie de Nébucadnetsar. (5. 6. cf. Dan. 4. 30.) Rien d'étonnant à ce qu'elle accepte le cadeau que Jésus avait refusé de la main du tentateur. (Mt. 4. 8-10.)

L'une de ses têtes, l'une des sources de sa puissance, paraît frappée à mort. Mais la plaie en est bientôt guérie. C'est ainsi que le *paganisme*, une des forces de la Bête de tous les temps, après avoir paru frappé à mort par le christianisme, a bientôt retrouvé toute sa vitalité, et cela dans le giron même de l'Église. (9. 14, p. 96, 97.)

Tout ce qui est de la terre s'attache avec admiration aux pas de la Bête, pour la plus grande gloire du Dragon. Mais Jean rappelle que cet arrogant triomphe ne peut durer que 42 mois. (= 3½ ans) (cf. Dan. 7. 25.) Pendant ce court laps de temps, il est toutefois si complet et si universel que les saints eux-mêmes sont vaincus, dans ce sens du moins qu'ils doivent subir d'horribles persécutions. (cf. 11. 7.) Mais elles ne sauraient contraindre « ceux qui habitent dans le ciel » à fléchir le genou devant la Bête. Elle n'aura jamais pour adorateurs que les « habitants de la terre, tout homme dont le nom n'a point été écrit dès la fondation du monde dans le livre de vie de l'Agneau immolé, » tout homme qui n'a pas été mis à part par la grâce et la prescience de Dieu comme n'étant pas du monde, comme vivant une vie d'humilité, de renoncement et d'immolation. « Qui est semblable

13. 2,

3,

6-8,

à la Bête? » disent ses adorateurs, tandis qu'avec Michel les habitants du ciel répètent : « Qui est comme Dieu ? » (p. 103) « Qui peut combattre contre elle ? » Et voici les habitants du ciel osent refuser de faire leur soumission. « C'est ici » que se révèle « la patience et la foi des saints¹. »

18. 10, Cette résistance irrite le Dragon. Puisque la Bête ne parvient pas à la briser, il lui donnera un acolyte : comme le Christ a eu son Jean-Baptiste, et Moïse son Aaron, l'Antichrist aura son Faux-prophète (16. 13 ; 19. 20.)

18.11-18. f) La Bête qui monte de la Terre, ou le Faux-prophète.

41, Tandis que l'Antichrist est un chef politique, issu de la Mer des nations, son prophète est un produit de la *culture de la Terre*, de la philosophie et de la science. — voire même peut-être de la théologie, — bien qu'il soit, lui aussi, privé de la spiritualité qui distingue l'homme de la bête. Sa puissance cependant n'est point de nature matérielle; c'est une puissance persuasive, analogue à celle de l'Agneau, dont elle imite la douceur et l'abnégation. Mais son langage ne laisse aucun doute quant à son origine : c'est le langage du Dragon.

12, Son immense influence, il l'emploie tout entière au service de l'Antichrist, mettant tout en œuvre pour amener à ses pieds tous les « habitants de la terre, » ou plus exactement « la terre et ses habitants, » c'est-à-dire la civilisation tout entière : la science, la philosophie, la théologie, et tous leurs innombrables systèmes adoptent une même tendance antichrétienne, qui aboutit à l'adoration de la Bête. On voit s'accomplir ce que Jésus et Paul avaient annoncé (Mt. 24. 2 Th. 2. 9, 10), un déploiement extraordinaire de puissance diabolique.

14, 15, Quant à cette image de la Bête qui s'anime et qui parle, il est difficile de n'y pas voir la Papauté érigée en puissance politique et finissant par disposer du pouvoir temporel mis au service de l'Inquisition. N'aspire-t-elle pas à faire revivre ces temps troublés ou nul ne pouvait, quel que fût son rang,

16,

¹ Le v. 10, tiré en partie de Jér. 15. 2, présente certaines difficultés, à cause de sa concision : « Si quelqu'un [est condamné] à la captivité, qu'il aille en captivité! [Car] si quelqu'un [pour se défendre] tue par l'épée, il faut qu'il soit tué par l'épée. » Toute résistance serait vaine, essayer de combattre serait se perdre plus sûrement. « C'est ici que la patience, » ou l'endurance « et la foi des saints » a l'occasion de se déployer.

échapper à cette autorité souveraine qui frappait d'excommunication quiconque ne se soumettait pas à ses ordres? Il fallait avoir le « caractère » (litt.) de la Bête, son nom ou son chiffre, imprimé « sur la main droite ou sur le front, » dans sa manière d'agir ou dans son attitude. C'est ici, ajoute l'apôtre, qu'il faut de la sagesse pour comprendre la signification de ce chiffre, qui est toutefois « un nombre d'homme, » qui ne dépasse pas l'horizon de l'homme : 666. N'est-ce pas le chiffre qui marque le point culminant de l'effort du mal pour atteindre la hauteur du Christ? (Trois fois il approche de sept, sans y parvenir jamais.) En grec, ce nombre est formé d'un serpent, ξ, qui se glisse entre la première et la dernière lettre du nom de Christ : Χξς, le serpent déguisé en Messie¹.

13. 17,

18.

g) L'Agneau et son escorte.

14. 1-5,

Un dernier personnage vient enfin reposer le regard et le cœur du Voyant de Patmos. C'est, sur la montagne de Sion, là où Dieu seul est roi, — tandis que le Prince de ce monde règne encore sur la Terre et la Mer, — l'Agneau entouré de ses cent quarante-quatre mille fidèles, portant sur leur front son nom et le nom de son Père. (7. 1-8, p. 90.) Tous les hommes n'ont donc pas fléchi le genou devant la Bête. Il en est qui ont compris le sens profond du nom de l'Agneau et du beau nom de Père, et qui le portent au front (1 Jn. 2. 13. Jn. 17. 6. Eph. 3. 15. — Ph. 4. 5. Mtt. 5. 9.), vrais fils et filles de Dieu (2 Cor. 6. 17, 18), « rachetés de la terre » et « rachetés des hommes, » dont le cœur vierge n'appartient qu'à Dieu et à l'Agneau (1 Cor. 7. 23; 2 Cor. 11. 2), « comme des prémices pour Dieu et pour l'Agneau, » et cela dans un double sens : ils sont mis à part pour Dieu (Ex. 13. 12-16; 34. 19, 26. Deut. 26. 1-10. Jac. 1. 18. cf. Jér. 2. 3), et ils sont les premiers-nés de la « grande tribulation, » (cf. 7. 14) annonçant que la moisson est proche. (14. 15. Lévi. 23. 9.) « Ils suivent l'Agneau partout où il va, » ce qui montre bien qu'ils ne portent pas seulement son nom

1,

3, 4,

¹ Quelle que soit la signification de ce chiffre, tout indique, semble-t-il, qu'il ne saurait désigner une date, mais simplement quelque caractère de la Bête. (16, 17.) On y a vu le plus souvent un nom, les lettres ayant une valeur numérique en grec comme en latin, depuis Neron jusqu'à Napoléon, pour ne mentionner que les plus connus. Mais le but de Jean est tout pratique; ce qu'il importe de connaître, c'est le caractère de l'Antichrist et de ceux qui le suivent. (cf. 7. 2-8, p. 90, le sceau du Dieu vivant.)

14. 5, 3, sur le front, mais dans le cœur, dans les veines, en quelque sorte, et ils sont « sans tache » († Soph. 3. 13), il n'y a point en eux d'hypocrisie : leur profession correspond à ce qu'il y a dans leur for intérieur. Aussi leurs lèvres pures peuvent-elles apprendre et chanter le **cantique nouveau** (cf. 5. 9.) qui célèbre l'approche du jugement, comme l'indique la mention du trône, des quatre Vivants et des Anciens. Ils sont en effet capables, eux aussi, de voir les choses à la lumière de Dieu et de se réjouir de ce qui épouvante les « habitants de la terre. » Derrière la voix formidable, semblable à un grand tonnerre, qui descend du ciel, ils discernent le son doux et subtil, le léger murmure de la harpe. Dans toutes ces scènes de la fin, ils sont seuls à chanter : il faut, pour chanter un cantique toujours nouveau, être « racheté de la terre. » C'est là « le sceau du Dieu vivant. »

14. 6-20.

B. — Les sept anges qui annoncent la fin.

14.

Sept anges apparaissent successivement, rattachés à cinq tableaux qui défilent rapidement, marquant sommairement les diverses phases de la fin. Le quatrième, celui du centre, n'est pas désigné sous le terme d'ange, mais décrit comme une sorte de portrait de Christ (d'après Dan. 7. 13, et Mt. 26. 64), comme pour indiquer que c'est bien toujours Lui qui est le Juge, le centre autour duquel tout gravite, l'Alpha et l'Oméga.

14. 6, 7.

a) L'Évangile éternel.

Le premier ange s'élève au zénith (comme l'aigle de 8. 13) de façon à être vu de partout. Il est chargé d'annoncer à tous l'éternelle *bonne nouvelle*, c'est-à-dire l'accomplissement de la bonne nouvelle qui date de la chute, c'est que l'ordre sera rétabli, il y aura un jugement, et l'heure en est venue enfin. « Vous tous qui en doutiez et vous en moquiez, craignez Dieu et donnez-lui gloire († Jér. 13. 16) : c'est lui qui a fait le ciel, dont vous riez, la terre, votre demeure, la mer, qui formait tout votre horizon, et toutes ces sources auxquelles vous avez voulu boire. Sur toutes ces choses qu'il avait faites, vous avez attiré sa malédiction. Mais voici la bonne nouvelle : cette malédiction est levée par Christ. *Donnez donc gloire à Dieu !* » C'est le dernier appel de la grâce.

14. 8.

b) La chute de Babylone.

Un second ange confirme le dire du premier en annonçant

la chute de la « grande Babylone, qui avait abreuvé toutes les nations du vin de la fureur de son impudicité. » Les chapitres 17 et 18 ne sont que le développement de ce v. 8. Babylone y est représentée sous les traits d'une femme assise sur la Bête, et elle désigne évidemment le dernier degré de déchéance de l'Église mondaniée, le suprême épanouissement de « Laodicée. » (3. 14-20.) Sa chute est le présage certain et la condition absolue du jugement final. (1 Pi. 4. 17.)

(† Es. 21.
9; Jér.
51 7, 49)

c) Le triage ou la pierre de touche.

14. 9-13.

Quant à tous ceux qui n'étaient pas proprement bourgeois de Babylone, il sera aisé de reconnaître s'ils ont appartenu comme elle à la Bête : son caractère ne manque pas de s'imprimer sur la personne de ceux qui l'adorent. (cf. Ps. 115. 8.) Ils se sont grisés de leurs prétentions orgueilleuses au point d'en perdre la raison. (2 Thess. 2. 10-12.) Il est juste qu'ils boivent maintenant de la coupe où est versé « sans mélange » (= sans adoucissement) « le vin de la colère de Dieu. » († Ps. 75. 9; Jér. 25. 15, 16, 27.) La vue des « saints anges et de l'Agneau » sera pour eux une perpétuelle torture, un remords qui ne leur laissera aucun repos. (cf. 2 Th. 1. 7-9.) C'est ce que figure d'une façon dramatique l'image du feu et du soufre, et de la fumée qui monte aux siècles des siècles. († Es. 34. 10.)

10, 11

« C'est ici » le triomphe et la récompense de « la patience des saints, » de ceux qui « dès maintenant, » au temps de l'Antichrist, « meurent dans le Seigneur, » martyrs sans doute : ils ont du repos, eux du moins, « se reposant de leurs labeurs et de leurs peines, car leurs œuvres les suivent. » C'est « l'Esprit qui le dit, » bien que la chair parle autrement, et plaigne ceux qui tombent sous les coups des persécuteurs.

12.
(*12, 17.)

13.

d) La Moisson.

14.
14-16.

Babylone et les adorateurs de la Bête étant jugés, plus rien ne s'oppose à l'accomplissement des deux derniers actes du grand drame auquel assiste le Voyant, la Moisson et la Vendange. « La moisson, dit Jésus, c'est la fin ou l'achèvement de l'économie actuelle. » (Mt. 13. 39; litt., « du siècle. ») Le bien comme le mal est mûr pour le jugement final. (v. 15 et 18.)

« Les moissonneurs sont les anges, » dit aussi Jésus (Mt. 13. 39.) Celui qui reçoit l'ordre de jeter sa faucille apparaît comme une reproduction de Christ lui-même, ce qui

14.

14. 15. semble donner à entendre que ce sont, non pas les anges, mais plutôt les vainqueurs déjà couronnés, qui obtiennent la faveur d'aller recueillir les gerbes mûres. (Luc. 3. 17.) L'ordre est donné par un ange qui sort du temple même de Dieu, au moment sans doute où il s'ouvre pour ne plus se refermer. (11. 19.)

14.
17-20.

e) La Vendange.

Dans la parabole de l'ivraie déjà mentionnée, Jésus met la destruction de l'ivraie avant la moisson (Mt. 13. 30, 40-43), ce qui s'explique par le fait qu'il se place au point de vue particulier des serviteurs pressés d'arracher l'ivraie. Mais pour l'Apocalypse, qui montre toujours le côté lumineux du jugement, la vendange n'est en quelque sorte que l'ombre du tableau. C'est Edom en face d'Israël (cf. Es. 34 et 35 ; Ez. 35. 36. Abdias.) Et c'est l'ordre de la nature : la vendange suit la moisson.

18. Le signal de la vendange est donné par un ange qui « sort de l'autel, » du point de rencontre entre Dieu et l'homme. C'est sur l'autel qu'ont été offertes les prières des saints (8. 3) ; c'est de l'autel qu'est venu le feu qui a provoqué les jugements successifs destinés à faire mûrir la vendange (8. 5) ; et maintenant c'est l'ange, maître du feu, qui, en constatant qu'il y a des êtres absolument réfractaires à toute influence purificatrice, donne le signal de la vendange.

C'est la réponse à la supplication des martyrs. (6. 9-11 ; cf. 16. 7 ; cf. Am. 8. 1-3.)

19.
(+Joël 3.
13.)

20,

Les raisins mûrs ne sont pas conservés comme le froment, ils sont jetés « dans la grande cuve de la colère de Dieu et foulés hors de la ville, » sans confusion possible, le triage étant parfait. Quant au torrent de sang qui en découle, c'est une image saisissante, moins destinée peut-être à montrer l'immensité du mal auquel la Vendange doit mettre fin, qu'à rappeler que, jusque dans cet effroyable jugement, il y a une mesure, et une mesure conforme à la justice : c'est jusqu'au frein des chevaux que s'élève le flot du sang révolté ; c'est toujours le frein qui marque l'indiscipline ou l'insoumission. (Ps. 32. 9.) Et c'est jusqu'à 1600 stades (40 × 40) qu'il étend sa nappe rougie : c'est leur châtement, un châtement définitif, le châtement des châtements. (Ce chiffre fait allusion à Nomb. 14. 33, 34.)

C'est ainsi que le Dragon, la Bête et le Faux-prophète, en

hâtant la maturation de la Moisson et de la Vendange, ont préparé l'établissement définitif du Royaume de Dieu sur la terre.

CINQUIÈME PARTIE

15.
16.

LES SEPT COUPES

La cinquième partie forme le pendant de la troisième (8-11). Les « sept coupes » correspondent aux « sept trompettes, » annonçant les mêmes événements. Si la trompette est un signal, la coupe indique à la fois l'imminence de l'événement (elle est déjà servie) et l'impossibilité de s'y soustraire. (Jér. 25. 28.) Dans la troisième partie, les jugements sont annoncés d'une façon plus générale, pour le monde, comme la suite de l'ouverture des six premiers seaux. Dans la cinquième, ils sont mis en relation avec le jugement de Babylone, l'Eglise mondanisée et déchue, auquel ils préludent, et dont il n'avait pas été question dans la troisième partie. (cf. 11. 15-18 et 16. 17-19.)

A. — Le Cantique des Vainqueurs de la Bête.

15.
2-4.

Tandis que le signal donné par les sept trompettes avait été précédé de l'offrande des prières des saints (8. 3-5). l'ordre de verser les sept coupes est précédé d'un cantique triomphal des Vainqueurs de la Bête. Jean les voit, semblables aux enfants d'Israël après le passage miraculeux de la mer Rouge, debout sur la plage d'une « mer de verre mêlée de feu. » Dieu lui-même a mis dans leurs mains des harpes, comme il a mis dans leurs cœurs l'hymne d'adoration. C'est d'abord le cantique chanté jadis par Moïse, — « le serviteur de Dieu, » type du serviteur de l'Eternel (Es. 42. 1-7), — pour célébrer Jéhovah, le vaillant guerrier, le grand vainqueur de Pharaon (Ex. 15. 2-19), le libérateur de son peuple; et c'est aussi par là même, le cantique de l'Agneau, du vrai, du parfait Serviteur de l'Eternel (Es. 52. 13-53. 12), la lumière des nations, qui porte le salut jusqu'aux extrémités de la terre. (Es. 49. 1-7). S'ils chantent, en effet, c'est qu'ils viennent de traverser victorieusement les eaux profondes d'une mer de verre, image qui éveille l'idée d'un temps d'affliction d'autant plus pénible qu'on ne

peut se cacher et que l'on vit en quelque sorte à découve
 au grand jour, ce qui donne bien à l'affliction un caractè
d'épreuve. (cf. 4. 6; Ps. 42. 8; Jon. 2. 4.) Et voici qu'a
 grandes eaux s'ajoute encore le feu, l'autre élément destru
 teur et purificateur. Ils ont donc été jugés, et justice leur
 été rendue; tel est le sentiment qui fait éclater leur cha
 de louange: « Toutes les nations viendront se prosterner
 devant toi († Ps. 86. 9), puisque ta justice s'est enfin déve
 lée¹. Qui ne te craindrait, Roi des nations! († Jér. 10. 10)
 Seul, tu es saint² ». Ils ne se font plus d'illusions sur le
 propre sainteté. Et voyant maintenant tout dans la gran
 lumière de Dieu (1 Cor. 13. 12), ils comprennent le pourqu
 des dispensations souvent mystérieuses du Dieu saint,
 l'adorent et chantent, non plus leur victoire, mais sa just
 et sa sainteté.

15. 4.

Il fallait cette proclamation et ce cantique pour donn
 aux jugements qui vont suivre leur vraie significati
 Maintenant Dieu peut frapper, on sait pourquoi et dans qu
 esprit il le fait.

15. 5-
16. 21.

B. — Les sept coupes.

15. 5.

C'est « du temple du tabernacle du témoignage » q
 sortent les exécuteurs de la justice divine: il n'agisse
 qu'en conformité avec la loi (« le témoignage »). Leur asp
 d'ailleurs confirme la confiance qu'on peut avoir en eux,
 pureté de leurs mobiles (« fin lin pur et resplendissant »)
 l'autorité pleine de majesté qui provient de leur caractè
 même (« ceinture d'or sur la poitrine »). Un des quat
 Vivants leur remet les sept coupes. prenant ainsi sa part
 responsabilité dans ce qui va se passer. Ces coupes d'or se
 7, pleines, non pas (comme celles de 5. 8) de parfums, c'est
 dire de prières, mais « de la colère de Dieu qui vit a
 siècles des siècles, » qui se souvient, et qui, après avoir lais
 aux rebelles un temps suffisant pour se repentir, juge
 moment venu de frapper. (Rom. 2. 5; Ps. 30. 6.) Aussi
 8, l'arrêt de la justice divine rendu exécutoire, on voit la glo
 de Dieu remplir le temple. Ce qui voile actuellement la glo
 de Dieu, n'est-ce pas qu'il tarde à faire justice? Puis, lorsq

¹ V. 4 litt.: « parce que les décrets de ta justice ont été rendus ma
 festes, » ou, comme nous dirions, proclamés, rendus publics. Dieu
 parlé en juge, il a sévi, il a châtié, on sait maintenant qu'il est jus

² cf. Ex. 15. 11, le premier passage de la Bible où il soit pa
 expressément de la sainteté de Jehovah. Voir pourtant Ex. 3. 5.

tout aura été remis en ordre et que tout le péché sera détruit, le temple s'ouvrira pour tout de bon. (11. 19.) Ainsi, ce que Dieu veut par ces « sept plaies, » c'est rouvrir l'accès de son temple à une humanité épurée.

Aussi est-ce encore du temple que sort le signal suprême, « une grande voix » ordonnant aux sept anges d'aller verser sur la terre les sept coupes de la colère de Dieu. 16, 1,

Avec quelques différences de détail, les fléaux déchainés par cette série d'actes ont été décrits déjà à l'occasion des sept trompettes. (8. 7-9. 21 ; 11. 15-19.) Ici les souffrances qu'ils causent sont plus accentuées, et l'on voit mieux leur effet moral; comme si les hommes comprenaient enfin que c'est du cœur même de Dieu, débordant d'un juste ressentiment, d'indignation et de douleur, que proviennent les malheurs qui fondent sur eux.

Ainsi, lorsque la première coupe est vidée et que la Terre en est abreuvée, les fidèles de la Bête sont atteints d'un « ulcère malin et dangereux : » la civilisation porte en elle-même plus d'un ulcère pernicieux pour la race humaine; tels l'alcoolisme et la débauche. On comprend qu'aux yeux du Voyant la Terre apparaisse comme à demi consumée. 2,

Après la terre, la Mer des nations: la politique devient de plus en plus sanguinaire. (8. 8, 9; Mt. 24. 6.) Puis les fleuves et toutes les Sources d'eaux auxquelles s'adressent les hommes pour étancher ou pour tromper leur perpétuelle soif de jouissance. (8. 10, 11.) Là aussi apparaît le sang: les suicides, les drames passionnels deviennent la mode du jour et vont se multipliant. « L'ange des eaux » déclare ce jugement conforme à la loi du talion, et il est appuyé par « l'autel » lui-même, arrosé du sang des martyrs. 3,

A son tour, le Soleil est frappé: la raison, la philosophie, la science, toutes les lumières naturelles à la clarté desquelles l'homme dirige sa vie, en viennent à un point qu'elles causent sa ruine. Le pessimisme est l'aboutissement naturel de la philosophie athée. (8. 12.) 4-7,

La cinquième coupe est versée sur le trône de la Bête; et voici que sa royauté, dont on s'était fait fête, perd déjà son prestige, sans toutefois perdre encore son autorité despotique. Mais on ne sait plus que penser de cette sombre tyrannie. « Sa royauté est enveloppée de ténèbres, » provenant précisément de ce que c'est elle, la Bête, qui règne: elle ne peut qu'étouffer la spiritualité, et la religion, bafouée et mise 8, 9,

au ban, est remplacée par des *superstitions* sans nombre, impuissantes à consoler les hommes et à apaiser les tortures causées par leurs ulcères. Mais, tel est le pouvoir aveuglant de la Bête, « ils ne se repentent point de leurs œuvres. » Se repentir, c'est voir clair. Et « le royaume de la Bête est plongé dans les ténèbres. » (cf. 9. 1-11 ; p. 94, 95.)

16.
12-16.

Comme la sixième trompette (9. 13-21), la sixième coupe déverse sur la chrétienté le flot dévastateur des horreurs du **paganisme**. C'est ce que doit symboliser le dessèchement du lit de l'**Euphrate**, frontière naturelle donnée au peuple de la révélation (voir p. 96) : au delà c'est « l'**Orient**, » la patrie du paganisme. (Es. 2. 6). De même que Cyrus pénétra dans l'antique Babylone par le lit desséché de l'Euphrate, le fondement de sa force et de sa confiance (Es. 44. 27 ; Jér. 50. 38 ; 51. 36), de même la juste colère de Dieu (la sixième coupe) va châtier l'orgueil pharisaïque de la Babylone moderne, l'Eglise mondanisée, déchue et adultère, fière de la supériorité de sa civilisation soi-disant chrétienne, en desséchant l'Euphrate, c'est-à-dire en laissant pénétrer et agir le levain du paganisme au sein même de cette civilisation déchristianisée. Toutes les horreurs du monde païen, ses superstitions cruelles, ses hontes et ses abominations vont reflourir, perfectionnées, civilisées, amenant fatalement une corruption, une décomposition sans remède.

12,

Tandis que les rois, venant, comme Cyrus, de l'Orient (Es. 41. 2, 25), s'avancent avec leurs armées innombrables (9. 16), le diable et ses acolytes leur prêtent le renfort de leur immonde alliance. Ils emploient leur puissance de persuasion (« leurs bouches ») à entraîner les rois ou gouvernements divers du monde entier à se joindre à ceux de « l'Orient. » A les entendre, on dirait des **grenouilles**, tant il y a à la fois de vantardise et de boue dans leur langage ; ils ne se plaisent que dans la fange. Le prodige infernal auquel on reconnaît le pouvoir du diable, n'est-ce pas d'apprendre à l'homme, créé à l'image de Dieu, à se trouver à son aise et comme chez lui dans la boue de l'immoralité et du paganisme ?

13,

D'après 9. 18, 19, la mort des misérables victimes des « cavaliers » coalisés est causée par le feu, la fumée et le soufre qui sortaient de leurs bouches enflammées. Notre passage les montre rassemblés dans le lieu appelé **Harmaguédon**, nom qui semble une allusion à Jug. 5. 19¹ et à l'irrè-

¹ Har-Maguédon = Montagne de Maguédon ou de Méguiddo. Dans

médiable défaite infligée à l'immense armée de Sisera par les troupes d'Israël descendant comme un torrent, sous la conduite de Barak et de Débora, des pentes du Thabor dans la plaine de Méguiddo. Ce sera donc bien éblouis, aveugles et suffoqués (feu, fumée et soufre) par leur alliance contre nature avec le paganisme que les malheureux finiront par trouver leur Waterloo, — pour remplacer le nom d'Harmagnédon par un équivalent plus moderne.

16, 16,

Cette catastrophe surviendra sans que les ennemis de Dieu puissent choisir leur heure. Dès longtemps ils ont déclaré la guerre à Dieu. Il n'a point encore répondu à leurs provocations. De là leur sécurité, cause de leur ruine. (1 Thess. 5. 2-10.) Heureux donc celui qui veille tout habillé (cf. Ex. 12. 11; Luc. 12. 35), au lieu de fermer l'oreille au dernier avertissement de la grâce.

15.

Il ne reste en effet plus qu'une coupe. C'est « sur l'air, » le domaine spécialement réservé au diable et à ses anges, que son contenu est répandu. (Eph. 2. 2.)

16.
17-21,

Lorsque la septième trompette s'est fait entendre, Jean a pu d'emblée faire voir le côté lumineux de ce « troisième malheur. » (11. 15-19, p. 100). Ici en revanche, on s'aperçoit bien que cette coupe, comme les précédentes, était pleine de la colère de Dieu.

Du « temple » († Es. 66. 6), et du trône où siège le Juge, retentit la grande voix qui proclame, avec une divine autorité et comme une sentence judiciaire, que cette coupe est la dernière, que la justice est satisfaite, et que l'heure après laquelle ont soupiré les générations et les siècles, l'heure de la fin du mal, l'heure attendue a sonné : « c'est fait ! » Ce qui caractérise cette heure, c'est un bouleversement général, le renversement universel de tout ce qui était élevé ou solide. (cf. Es. 2. 9-22; Hé. 12. 26.) C'est d'abord le sort qui atteint les villes, les cités, patries des citoyens, c'est-à-dire tous les Etats organisés, à commencer par la grande cité, la nation israélite (ou Jérusalem, d'après 11. 8). Elle se « divise en trois » catégories : un triage s'opère entre le véritable Israël (Jn. 1. 47; Gal. 6. 16; Rom. 2. 29) et les descendants de Jacob, le supplantateur. Quant aux « villes des nations, » il n'y a rien en elles qui puisse subsister. Et *Babylone, la grande cité,*

17,

18,

19,

son cantique, Débora donna à entendre que c'est l'Eternel qui a combattu pour son peuple, et que c'est son concours qui a fait de cette bataille une pareille déroute pour les ennemis. (Jug. 5. 3-5, 20-23). (On trouve ce nom écrit Meguidon Zach. 12. 11.)

16. 20. caricature de la sainte cité, boit enfin à son tour à la même coupe. Iles et montagnes s'effondrent et disparaissent. Dès qu'à la clarté du « Jour » le mal apparaît dans son horreur, que ce que l'on appelait grand ou immuable apparaît dans sa petitesse et tel que Dieu le voit, avec ses fissures et ses imperfections, toute la confiance que l'homme avait dans l'univers visible s'évanouit. C'est ainsi que la petite pierre réduit en poussière la grande statue. (Dan. 2. 35.)

Les îles représentent ici les nations considérées au point de vue commercial, comme sources de richesses, tandis que les montagnes les désignent à l'attention comme des puissances solidement organisées.

17. Tout cet effondrement provient de ce que l'air a été frappé : cet air que l'on respire sans y penser, dont on vit sans rendre grâces, que l'on exhale tout en maudissant Dieu, cet air sans lequel il n'y a plus de respiration de vie (Ps. 104. 29. 30 ; Act. 17. 25 ; Dan. 5. 23 ; Es. 2. 22), cet air est condamné et frappé, comme souillé par les exhalaisons infectes d'une humanité corrompue. Le contenu de la coupe agit sur l'air à peu près comme une puissante décharge électrique, qui sépare les miasmes délétères et les condense :

18, « il y eut des éclairs, des voix, des tonnerres, » et finalement
21. « une grosse grêle, » dont le poids formidable doit faire sentir aux blasphémateurs ce que pèsent sur le cœur de Dieu ou dans la balance de Dieu ces paroles qu'on appelle légères, dont même on dit proverbialement qu'elles sont ailées¹. Mais c'est trop tard pour qu'ils se convertissent : ils ne savent que blasphémer encore.

17. 1-
19. 10.

SIXIÈME PARTIE

LE JUGEMENT DE BABYLONE

17. A. — Comment il s'exécute.

De même, ou à peu près, que les « sept trompettes » faisaient en quelque sorte partie intégrante du « septième sceau, » la sixième partie de l'Apocalypse n'est guère que le

¹ Un talent = 39 kg., à peu près la moitié du poids moyen de l'homme lui-même. Expression imagée qu'on rendrait assez bien par l'expression familière : « des grêlons d'un quintal. »

développement d'un des incidents annoncés à l'occasion de la « septième coupe. » « Dieu se souvint de **Babylone la grande...** » (16. 19.) C'est en effet un des sept anges qui tenaient les sept coupes qui se charge de montrer et d'expliquer au Voyant les effroyables et mystérieuses scènes de ce drame grandiose.

17. 1,

Il commence par donner à Babylone son vrai nom : c'est « **la grande Prostituée**, assise sur beaucoup d'eaux. » († Jér. 51. 13.) Tandis que l'Épouse ne réclame d'autre appui que le bras de l'Époux, la fidélité du Dieu de la promesse (cf. Ps. 87. 1), l'Église déchue cherche des appuis visibles et terrestres, et elle croit les trouver dans les gouvernements. (v. 15.) Mais quel appui perfide que l'élément liquide ! Dans leur égarement aveugle, « les habitants de la terre » ont accueilli avec joie ses avances, et se sont grisés des espérances et de la confiance que promettait, semblait-il, cette alliance contre nature.

2, 15,

Pour voir Babylone telle qu'elle est, il faut se transporter « au désert, » dans la solitude et le recueillement. D'ailleurs, dans un sens très spécial, ne va-t-elle pas devenir elle-même un désert, le désert de la mer (ou des nations) (Es. 21. 1), abandonnée de ceux à qui elle s'était livrée ?

3,

Au désert, Jean n'aperçoit plus la Femme enveloppée du soleil et couronnée d'étoiles qui s'y était enfuie. (12. 1, 6.) A ses regards stupéfaits apparaît « une femme assise sur une **Bête** » qu'il reconnaît bien pour celle qui montait de l'abîme (v. 8 ; 11. 7) et de la Mer (13. 1), en dépit de sa couleur écarlate (analogue à celle du Dragon), qui ne l'avait pas frappé précédemment, et de quelques autres détails nouveaux : elle a encore « sept têtes et dix cornes, » mais il n'est plus question des « dix diadèmes, » la femme ayant sans doute su prendre pour elle l'autorité souveraine. (p. 104.) Quant aux noms de blasphème, ils ne sont plus confinés exclusivement sur les têtes (13. 1) ; son caractère n'en est que plus aisément reconnaissable.

Mais c'est sur la Femme que s'arrêtent avec horreur les regards du Voyant. Son vêtement n'est plus le soleil ; c'est la pourpre et l'écarlate, c'est tout ce pourquoi se passionne le monde. († Ez. 28. 13.) La ci-devant fiancée, qui eût dû devenir l'Épouse (2 Cor. 11. 2), est bien encore une femme, mais combien changée ! (cf. 2 Tim. 3. 5.) Elle n'a, semble-t-il, d'autre occupation pour sa main (cf. Prov. 31. 19, 20) que de tenir « une coupe d'or, pleine d'abominations et

4,

d'immondes souillures, » comme si elle prétendait ainsi glorifier son inconduite. Son gagne-pain, c'est de séduire et de tromper les nations pour qu'elles l'entretiennent.

17. 5, Pour que nul ne se méprenne sur son compte, elle porte son nom écrit sur son front : « **mystère**, » indéchiffrable pour l'homme sans une révélation divine. « Babylone la grande, la mère des prostituées et des abominations de la terre, » et non plus la mère du « Fils mâle. » (12. 5.) Une Eglise infidèle à son Epoux ne peut donner le jour qu'à des chrétiens infidèles. Infidèle à son Maître, elle ne peut souffrir que d'autres lui soient fidèles, et elle extermine « les saints » avec frénésie.

- 6, L'Epouse, une prostituée! L'Eglise persécutrice! Jamais l'apôtre n'aurait pu supposer pareille déchéance; jamais son imagination ne se serait figuré que l'Eglise de Christ pût subir une pareille déformation et offrir un spectacle aussi repoussant. « En la voyant, » dit-il, « je fus saisi d'un étonnement extrême. » Mais « pourquoi t'étonner? » lui dit l'ange. N'est-ce pas là de l'histoire ancienne? En a-t-il jamais été autrement? Quand est-ce que le peuple de l'alliance a été fidèle à l'alliance? (Os. 1-3; Es. 1. 21; Jér. 2 et 3; Ez. 16 et 23; etc., etc.) Mais que l'Eglise de Christ ait pu tomber si bas, c'est, en effet, « un mystère, » le « mystère de l'iniquité. » (2 Th. 2. 7.) Il ne s'explique que par le pouvoir et l'habileté sataniques de la Bête, qui a su — ne monte-t-elle pas de l'abîme? — mettre de côté pour un temps son caractère bestial (« elle n'est plus »), adopter la foi, les dehors au moins de la piété: l'empire est devenu chrétien. Le christianisme a été érigé en religion d'Etat, le souverain s'est fait appeler le protecteur et même le fils respectueux de l'Eglise. Mais cette conversion apparente, qui fait l'admiration des « habitants de la terre, » ne dure guère. Bientôt reparaît son caractère bestial. Il faut néanmoins de la sagesse pour résister à la fascination qu'elle exerce, il faut une intelligence divine pour discerner la vérité, voilée par tant de diaboliques mensonges, et démêler tout ce qui se cache de ruses, d'artifices, de perfidie dans le plan adopté par la Bête.

9, Ce n'est pas pour rien qu'elle a « **sept têtes**, » une intelligence surhumaine, parfaite: « ces sept têtes sont sept montagnes et sept rois. » Autrement dit, tous les gouvernements, toutes les puissances et même toutes les personnalités qui ont dépassé le niveau ordinaire se mettent à sa disposi-

tion, lui prêtent l'appui de leur prestige, entrent dans son jeu et adoptent par conséquent son attitude à l'égard de l'Eglise. Les chiffres, ici encore, ont une valeur plus symbolique que mathématique. De fait, tous les grands chefs d'Etats on fait partie de la Bête, la diplomatie a toujours été charnelle, pour ne pas dire athée.

L'une après l'autre, sans doute, ces têtes sont tombées. (« Cinq¹ sont tombées. ») Mais il y en a toujours une en pleine vigueur, en attendant que surgisse la dernière, en qui se concentrera toute la puissance et toute la bestialité de la Bête (« elle est elle-même un huitième roi, » sa propre huitième tête). Mais « elle va à la perdition. » (cf. 2 Th. 2. 3 : « le fils de la perdition. »)

La mention des « dix cornes » achève de rattacher toute cette vision à celle de Daniel. (7. 7. 8, 20, 24.) Parlant en homme d'Etat, il est, sur ce point, plus complet que Jean, qui ne mentionne la Bête qu'à propos de la Femme. Le chiffre dix, qui semble provenir des dix orteils de la vision de Nébucadnetsar (Dan. 2. 42), désigne l'ensemble des rois ou gouvernements qui se laissent persuader de mettre aussi leurs ressources au service de la Bête. (16. 14.)

Tôt ou tard, la guerre doit éclater entre l'esprit bestial, charnel, égoïste et orgueilleux, et l'esprit de l'Agneau, l'esprit de renoncement, d'immolation, d'amour et d'humilité. La victoire finale reste à l'Agneau et aux « appelés, élus et fidèles » qui ont eu le courage de combattre sous ses ordres et sous son inspiration. Il semble que la défaite de la Bête lui ouvre enfin les yeux sur la valeur réelle de son alliée, l'Eglise déchue : sa haine se déchaîne furieuse sur elle et lui fait subir le plus atroce. Ainsi périt la grande Prostituée.

Ce n'est donc que pour un temps que la Femme, retirée au désert, a été secourue par la Terre. (12. 16.) La civilisation peut se parer d'un vernis chrétien. Mais le moment vient où ce vernis craque et tombe en poussière. La Terre, alors, ne saurait secourir plus longtemps la Femme, d'autant moins que celle-ci n'est pas restée au désert, mais qu'elle est parvenue à s'asseoir sur la Bête, et que la Bête, désabusée à son tour, l'a prise en haine.

¹ Le chiffre 5 désigne un nombre indéterminé peu considérable, comme en français une demi-douzaine ; c'est la moitié de 10, le nombre de la plénitude (cf. 2. 10 ; 9. 5 ; Gen. 43. 34 ; 45. 22 ; 47. 2 ; Lévit. 26. 8 ; Jug. 18. 2 ; 1 S. 17. 40 ; 21. 3 ; Es. 19. 18 ; 30. 17 ; Luc 12. 6 ; 14. 19 ; 16. 28 ; Ju 4. 18 ; 5. 2 ; 6. 9 ; 1 Cor. 14. 19 ; etc., etc.)

On comprend ainsi le plan du Dragon (12. 18), le rôle qu'il fait jouer à la Bête qui monte de l'abîme, comme à celle qui monte de la Terre elle-même (13.), et qui, à première vue, n'est pas de faire la guerre à la Femme, mais dont l'objectif dernier est bien de la faire périr, après avoir fait d'elle une épouse infidèle, la grande Prostituée.

Le jugement qui fond ainsi sur elle est conforme à la loi du talion. Sans le savoir et sans le vouloir, la Bête et ses vassaux, les autres gouvernements, ses alliés, ne sont que les exécuteurs d'une sentence divine. Parce que la femme ne les a pas haïs (Luc 14. 26), ils lui vouent une commune haine; elle n'a plus voulu du désert, ils la rendent déserte¹; elle a prétendu se vêtir de parures (v. 4; cf. 3. 17, 18), ils la mettent à nu; au lieu de crucifier la chair, elle a semé pour la chair (Gal. 5. 24; 6. 8; Rom. 13. 14), elle a préparé ainsi un festin pour les « rois de la terre, » qui finissent par la brûler au feu, elle qui n'a pas consenti à être « salée de feu. » (Mc 9. 49.) Elle est punie par où elle a péché, et par ceux-la mêmes qu'elle a préférés à son Epoux et avec qui elle a péché. (Ez. 16. 35-43; 23. 22-32.)

18.
1-19.

B. — Les effets du jugement sur la terre.

Il faut que Jean comprenne bien toutes les conséquences qui découleront de ce jugement, et tout d'abord qu'il se rende compte de son importance incalculable. Aussi un nouvel ange, revêtu d'une suprême autorité, descend du ciel, et sa seule apparition suffit déjà à éclairer la situation : « la terre resplendit de sa gloire. » († Ez. 43. 2.) Le premier effet du jugement qui atteint Babylone ne sera-t-il pas de projeter une immense clarté sur toutes choses? La seule présence de Babylone dans le monde n'est-elle pas une source d'obscurités, de doutes et d'erreurs?

Aussi l'ange proclame-t-il à haute voix sa déchéance. (cf. 14. 8, p. 109.) « Elle est tombée; » et si le mot est répété, c'est peut-être qu'il est vrai dans un double sens : elle est une femme *tombée*, car elle est « devenue une habitation de démons » († Jér. 9. 11) (au contraire de Marie de Magdala, Luc 8. 2), « un repaire de tout esprit impur, un repaire de tout oiseau impur et odieux » (Es. 13. 21; 34. 14); « toutes les nations à leur tour sont tombées, »² ivres du vin de la

¹ C'est la traduction littérale du « ils la dépouilleront » de Segond.
² T. R. : « ont bu; » mais, d'après les manuscrits les plus autorisés, il faut probablement lire : « sont tombées. »

furieux de son impudicité († Jér. 51. 7), et elle a séduit et entraîné « les rois de la terre, » et enrichi les « marchands de la terre ; » aussi est-elle enfin *lombée*, victime de son égarement et de ses crimes, et c'est d'elle surtout que l'on pourrait dire ce que Jésus disait de quiconque sait faire le bien et ne le fait pas : « Et sa chute a été grande. » (Mtt. 7. 27, litt.)

a) La chute de Babylone doit être d'abord un solennel avertissement pour le peuple de Dieu. 18. 4-8.

Il est naturel que les premiers éclairés par cette bienheureuse catastrophe soient les enfants de Dieu. D'ailleurs un nouvel ange probablement (« une autre voix ») se charge de leur transmettre le message que Dieu lui-même leur adresse († Jér. 51. 6, 9, 45 ; 50. 8 ; 2 Cor. 6. 17) : Dieu ne fait point acception de personnes, et quiconque pêchera comme Babylone sera frappé comme Babylone. Comme Lot a dû fuir de Sodome, que le peuple de Dieu se dégage de toute solidarité avec Babylone. (Les v. 4-8 sont pleins d'allusions à l'A. T. : Gen. 18. 20, 21 ; Ps. 137. 8 ; Jér. 50. 15, 29, 31 ; Es. 47. 7-9.) Son jugement, en effet, est conforme à la justice : la *mort* fond sur elle, parce qu'elle se croit vivante (cf. 3. 1, 2, 5) ; le *deuil* ou l'affliction, parce qu'elle n'a pas voulu pleurer sur son péché (Luc 6. 25 ; Jac. 4. 9) ; la *famine*, parce qu'elle se dit rassasiée (Am. 8. 11 ; Luc 1. 53) ; le *feu*, parce qu'elle a repoussé le creuset purificateur de l'épreuve. (cf. 17. 16 ; Mc. 9. 49.) Et il en arrivera autant à quiconque marchera sur ses traces, « car il est puissant, le Seigneur Dieu qui l'a jugée, » puissant pour atteindre tous les transgresseurs et pour faire porter au péché son fruit amer.

b) Avertissement aussi aux rois de la Terre.

N'ayant eu d'autres trésors que ceux de la terre, ils se sentent atteints aussi par sa ruine soudaine. Ils sont comme frappés de stupeur par ce jugement inattendu. Mais comprennent-ils qu'un même sort les attend ? que la puissance de Babylone n'a pu la sauver ? Quoi qu'il en soit, ils sentent leur propre impuissance à lui venir en aide : ils ne savent que se tenir à distance et se lamenter.

c) Aux trafiquants de la Terre.

Ce qui les touche, ce n'est pas son malheur, c'est qu'ils perdent avec elle leur meilleure clientèle, et cela non seule-

4,

5-8.

18.
9, 10.
(† Ez.
26. 16,
17 ; 27.
30, 33,
35.)

18.
11-16.
(† Ez.
27.
36, 31.)

18.
12, 13.
(† Ez.
27, 12,
13, 22.)

ment pour la vente d'objets d'art ou de luxe, comme d'aliments et de marchandises diverses, mais « aussi de corps et d'âmes d'hommes. » Quel trafic pour celle qui devait être l'Épouse du Fils de l'homme ! Mais, en effet, que de consciences sont à vendre ! et quelle habileté Babylone déploie dans ce commerce ! (cf. Ez. 13. 18-20.)

18.
17-19.
(† Ez.
27.
29-32.)

d) A ceux qui exploitent la Mer.

Assise sur beaucoup d'eaux (17. 15), Babylone était mêlée à la politique du monde entier. Aussi sa chute met-elle en émoi tout le monde de la diplomatie. « En une seule heure elle a été détruite ! » Tel est le refrain de tous ceux que touche son malheur. Aucun ne s'y attendait ; rien ne le faisait prévoir. Dès lors on ne se sent plus sûr de rien. C'est là ce qui trouble tous ceux qui, croyant à la terre ferme et ne croyant guère à autre chose, ont perdu maintenant toute sécurité.

Tous, d'ailleurs, ne voient dans ce cataclysme que la ruine matérielle. Ne sont-ils pas de la terre, tant les uns que les autres ?

18. 20-
19. 10.

C. — Les effets du jugement dans le ciel.

18.
20-24.
20,

a) Les considérants de la sentence.

A tous ceux qui sont « du ciel » (Phil. 3. 19), l'ange n'a d'abord qu'un mot à dire : « Rejouissez-vous ! En jugeant Babylone, Dieu vous a rendu justice ; » il a proclamé devant l'univers que vous ne vous étiez pas trompés en refusant de vivre pour la terre, et il a vengé votre sang répandu. (v. 24).

21,

Mais à ceux qui vivent dans le ciel (Eph. 2. 6) et qui, éclairés par l'Esprit, voient toutes choses à la lumière de l'éternité (cf. 1 Cor. 2. 15, 16), Dieu peut en quelque sorte se justifier, expliquer ses actes, donner les considérants de ses décrets. C'est là surtout le sens de l'acte symbolique raconté ici, et qui rappelle Jér. 51. 63. 64, tandis que les paroles qui l'accompagnent rappellent diverses paroles du prophète, relatives à la ruine de l'antique Babylone, de Tyr et de Jérusalem, pour indiquer que la moderne Babylone rassemble en elle les péchés de ces trois villes. (Es. 14. 22, 23 ; Jér. 25. 10 ; Ez. 26. 13, 21.) C'est ce que confirme l'énumération qui suit des trois motifs précisés :

23,

1° « Tes trafiquants étaient les grandissimes de la terre »

(comme ceux de Tyr † Es. 23. 8); ils tenaient la tête parmi ceux qui ont leurs trésors ici-bas. (cf. Hébr. 11. 10, 13-16.)

2° Elle a égaré toutes les nations par ses enchantements (à l'exemple de l'ancienne Babylone. † Es. 47. 9.) Elle a fait croire que l'on peut être à la fois du monde et du ciel. Elle a faussé les consciences et caricaturé la piété.

3° Elle a pris la succession de Jérusalem comme meurtrière des saints. (cf. Mt. 23. 35; 2 R. 24. 16; 24. 4; Jér. 2. 34; 19. 4.)

18. 24.

b) Les réjouissances du ciel.

19. 1-10,

Maintenant que l'on sait exactement ce qui a motivé le terrible jugement de Babylone, le ciel peut se livrer pleinement à la joie, comme il y avait été convié. (18. 20.)

C'est d'abord une hymne d'allégresse et de louange adressée au Juge suprême par ces myriades sans nom comme sans nombre qui peuplent le ciel: « Alléluia! » (= Louez l'Éternel!) répètent-elles dans le langage des Psaumes. Car ce juste jugement est un gage certain du salut de l'humanité. N'était-ce pas « la grande Prostituée qui corrompait la terre par son impudicité? » En la supprimant, Dieu a fait tarir la source empoisonnée qui entravait l'action de l'Esprit de vie. « Et sa fumée monte aux siècles des siècles, » et les conséquences de ce jugement (« sa fumée ») se répercuteront à l'infini, tellement que jamais, on peut le dire, on n'en verra la fin.

1-3,

Aussi les membres du céleste jury ne peuvent-ils que faire écho à ce cantique, prosternés et dans l'adoration. Et tandis que leur « Amen » confirme solennellement la manière de voir de la multitude en fête, du trône même vient un ordre précis adressé à « tous les serviteurs de Dieu, » et, d'une façon plus générale, « à tous ceux qui le craignent, petits et grands: Louez notre Dieu! »

4,

À cette invitation répond aussitôt une foule si innombrable que sa voix ressemble au fracas des grandes eaux, et même, car elle va grandissant, s'élargissant, se répercutant de proche en proche, à la voix majestueuse du tonnerre. « Alléluia! » répète encore cette foule transportée d'allégresse de ce que le Dieu de la promesse a tenu parole et a pris possession de sa royauté. (cf. 11. 15, 17, et Ps. 97 et 98.)

5,

Il y a de quoi se réjouir, puisque la gloire de Dieu éclate enfin: on ne pourra plus l'accuser d'injustice, l'ordre longtemps troublé va se rétablir, et l'union entre l'Agneau et

6,

7,

19. 7, ses rachetés sera complète : « les noces de l'Agneau sont venues. » Ainsi, à la face de l'univers, l'Agneau n'a pas honte de reconnaître pour son Epouse cette élite de l'humanité qui s'est attachée à lui et lui est demeurée fidèle au travers de toutes les railleries, de toutes les tribulations, de toutes les séductions de la chair, du monde et du diable.
- « Elle s'est en effet préparée » pour lui. Non seulement elle s'est dégagée de toute communion avec la grande Prostituée, purifiée de tout alliage charnel, mais elle a cultivé en elle l'esprit et le caractère de l'Epouse, l'esprit de consécration humble et joyeuse, de soumission parfaite, l'amour dévoué et de plus en plus profond, qui s'étend à tout et à tous, mais n'aime qu'en Christ et pour Christ, et ne peut prendre son parti de ce qu'il tarde à venir établir sa royauté sur le monde en révolte. Elle a cherché à devenir pour lui une « aide semblable à lui, » travaillant pour lui et s'efforçant de marcher sur ses traces. (14. 4 : « ils suivent l'Agneau. »)
- 8, Aussi lui a-t-il été « donné de se vêtir d'un fin lin resplendissant et pur » qui n'est autre, au dire de Jean, que « les actes de justice des saints ¹. » La sainteté de leur vie cachée avec Christ en Dieu éclate enfin aux regards de tous. (Col. 3. 4.)
- 9, L'ange chargé de montrer au Voyant ces merveilles (18. 1) tient à les lui confirmer par une double et solennelle attestation. Il faut que l'on sache que Jean n'est pas le jouet d'une illusion, que ce n'est pas sa foi enthousiaste qui l'égare. C'est bien plutôt le contraire qui serait vrai : Jean a peine à croire à la réalité de ce qu'il voit ; n'est-ce pas trop beau pour être vrai ? Et lorsque l'ange lui ordonne d'écrire comme une béatitude nouvelle : « Bienheureux ceux qui, » même peut-être sans faire partie de cette élite qui s'appelle l'Epouse, « sont invités au festin de noces de l'Agneau ! » (cf. Jn. 3. 29) et lorsqu'il insiste sur le caractère authentique et divin de son message, Jean ne sait que tomber à ses pieds pour l'adorer, comme écrasé par un indicible attendrissement à la pensée d'une pareille grâce accordée à des pécheurs.
- 10, Mais aussitôt l'ange l'avertit qu'il s'égare, et l'on pourrait paraphraser ainsi sa réponse : Toi, tes frères et moi, nous n'avons tous qu'une seule et même raison d'être, le témoignage de Jésus : c'est là l'esprit ou l'essence même de la

¹ 7, litt. : « Car le fin lin, c'est les justices des saints. » (**Rom. 5. 18 : « acte de justice. ») Voir 1 Jn. 3. 10-12, p. 46.

prophétie, c'est le vrai fond de toute prédication chrétienne et de toute vie chrétienne. Il y a mieux à faire qu'à m'adorer: hâte ces temps glorieux, excite l'Épouse à se préparer. Plus la Bête et Babylone deviendront puissantes, plus il sera périlleux de donner fidèlement son témoignage. Mais rappelle-toi que c'est cependant le fond, la base même de tout le travail pour Christ. (1 Pi. 4. 10, 11; Act. 10. 43; 26. 22; cf. Ap. 1. 2, 9; 2. 13; 6. 9; 11. 3; 12. 11, 17; 17. 6.)

SEPTIÈME PARTIE

LES NOCES DE L'AGNEAU

Comme la sixième partie se rattache à un passage de la fin de la cinquième pour le développer, de même la septième reprend avec plus de détails la fin de la sixième partie.

A. — La fin du mal.

Après avoir commencé par la maison de Dieu, par celle du moins qui prétendait l'être, le jugement va se poursuivre. Il faut que tout mal soit extirpé de la terre, pour que l'Épouse de l'Agneau puisse y élire domicile.

a) Le Vainqueur du mal et ses armées.

Le jugement de la Prostituée semble avoir ouvert enfin complètement le ciel. (cf. 4. 11. « une porte. ») Lorsque le ciel s'ouvre, le premier objet qui frappe les regards du Voyant, c'est le Fidèle et le Vrai (3. 7, 14; 1 Jn. 5. 20; cf. Jn. 8. 44), monté sur un cheval blanc. (cf. 6. 2, p. 87.) Quelles qu'aient été les défaillances de l'Épouse, il est demeuré toujours fidèle. Il ne juge, il ne combat que selon la justice († Ps. 96. 13; 45. 4, 5), son regard de feu pénétrant jusqu'au fond des cœurs. Les diadèmes réunis sur sa tête montrent que la royauté qu'il avait refusée de la main de Satan (Mt. 4. 9, 10) lui a été conférée par Dieu. (Ph. 2. 9-11; Hébr. 2. 9; 1 Cor. 15. 25.) Quant à son vrai nom, celui qui caractérise sa nature intime, l'essence même de son être, nul ne saurait le déchiffrer. (Mt. 11. 27.) Mais ce que nous connaissons de lui, c'est son vêtement teint ou aspergé de sang (Es. 63. 1-3), qui rappelle pourquoi et comment il a acquis

19. 11-
22. 21.

19. 11-
20. 15.

19.
11-16,
11,

12,

13,

- le droit de juger : n'est-il pas toujours l'Agneau immolé ? Ce que nous connaissons encore de lui, c'est le nom qu'on lui donne¹, « la Parole de Dieu, » l'expression saisissable de la pensée de Dieu. (Jn. 1. 1, 14, 18.) Sa personne, tout ce qu'on voit de lui, est une révélation de la volonté de Dieu de sauver en jugeant, d'exterminer le péché. Aussi n'apparaît-il pas seul, mais suivi des légions de ceux qui ont comme lui fait du ciel leur patrie, et que l'on reconnaît de même à la blancheur de leurs chevaux et de leurs vêtements.
19. 14,
- 15,
- (cf. 2. 27)
- 16.
19. 17-21,
- 17, 18,
- 19, 20,
- Quant à ceux qui ont refusé jusqu'ici de le suivre, le moment est venu où leur résistance va cesser, soit que, vaincus par la pleine lumière, ils rendent enfin les armes, soit qu'ils préfèrent partager le sort terrible de la Prostituée et de la Bête. Les images employées (tirées de Ps. 2. 8, 9, et d'Es. 11. 4.) donnent à entendre qu'il y aura, dans la proclamation de la vérité, telle qu'elle pourra se faire à ce moment où tous les voiles seront déchirés et les mensonges démasqués, une puissance analogue à celle d'une épée aigüe. (Héb. 4. 12.) En voyant que toute résistance serait insensée et impossible, les peuples se courberont comme on le ferait sous une verge de fer. On comprendra que c'est la résistance à Christ qui provoque la colère de Dieu. (Jn. 3. 36.) N'est-ce pas lui qui est le Roi des rois ? (17. 14.) Pour que nul n'en ignore, ce titre est inscrit sur son vêtement royal et sur sa cuisse, ce qui indique qu'il en a, non seulement la dignité, mais aussi le pouvoir².
- b) La victoire définitive.**
- Dès que s'est montré le grand Vainqueur accompagné de ses armées, sa victoire est proclamée à l'avance en termes († Ez. 39. 17-20) qui semblent rappeler qu'il est le Fils de David. (cf. 1 Sam. 17. 46.) En contraste avec le festin des noces de l'Agneau, voici « le grand festin de Dieu, » image qui doit montrer la joie que produira parmi les « habitants du ciel » la fin de la domination de la « chair. »
- La coalition forgée par les soins de la Bête et du Faux-prophète ne parvient qu'à précipiter la ruine des coalisés.
- « L'étang ardent de feu et de soufre » doit symboliser
- ¹ litt.: « son nom est appelé... »
- ² Gen. 32. 25 montre que la cuisse ou la hanche était considérée comme le siège de la force. Le titre « Roi des rois et Seigneur des seigneurs » est attribué à Dieu 1 Tim. 6. 15. Il est tiré de Dan. 2. 37, 47, et de Deut. 10. 17.

(d'après Gen. 19. 24, 25 et Es. 30. 33) un jugement soudain et définitif, correspondant au caractère de la Bête, tandis que l'épée est réservée à ceux qui peuvent encore être touchés par la Parole divine.

21.

c) **Le diable est lié.**

20. 1-3.

Après la Prostituée, la Bête et le Faux-prophète, voici le tour de celui qui en est en quelque sorte le père, le **Dragon**, le même qui, sous la forme du Serpent, entraîna nos premiers parents dans une première chute fatale, et qui dès lors n'a cessé d'accuser et de calomnier Dieu auprès de ses rachetés et ceux-ci auprès de Dieu (diable = calomniateur), et de s'opposer aux desseins miséricordieux du fidèle Créateur. (Satan = adversaire.)

Tandis que le Fils de Dieu est descendu en personne consumer le jugement de la Bête, le Christ contre l'Antichrist, parce qu'il lui appartient, comme Fils de l'homme, de juger l'humanité tout entière (Jn. 5. 27), il ne va pas s'abaisser à venir en quelque sorte se mesurer de nouveau avec cet ange déchu qu'il a déjà vaincu au désert, en Gethsémané et sur la croix. C'est tout simplement un ange, un de ses pairs, qui vient enchaîner le diable pour un millier d'années, en l'emprisonnant dans sa propre demeure, l'abîme, et en lui interdisant l'accès, non plus seulement du ciel (comme 12. 8), mais aussi de la terre. L'atmosphère est purifiée, l'air devient respirable (Eph. 2. 2), le mensonge disparaît avec son père (Jn. 8. 44), la justice peut s'établir.

d) **Le millénium.**

20. 4-10.

C'est le « temps de rafraîchissement » promis et attendu (Act. 3. 20, 21), l'âge d'or rêvé par les poètes, le sabbat accordé à l'humanité et annoncé par les prophètes et par Christ lui-même. (Mt. 19. 28. Luc. 22. 30. Dan. 7. 22.) Les indications plus que sommaires de ce passage demandent à être complétées par les nombreuses prophéties de l'A. T. auxquelles Jean s'en rapporte implicitement. (Abdias 17-21; Joël 2. 28-3. 2, 16-21; Am. 9. 11-15; Os. 12. 10; 14. 4-8; Mich. 2. 12, 13; 4. 1-8; 5; 7. 7-20; Es. 2. 1-4, 4. 2-6; 11, 12; 24. 21-27; 33. 18-35; 54; 60-66; Hab. 2. 14; Soph. 3. 9-20; Jér. 30-33; Ez. 39. 21-48; Zach. 14. 20, 21; etc., etc.)

Pourquoi mille ans? Comme presque tous les autres chiffres de l'Apocalypse, celui-ci a une valeur plus symbolique que mathématique. Dix étant le chiffre ordinaire de

- l'épreuve (voir à 2. 10, p. 74), l'épreuve suprême doit durer mille ans. (10 × 10 × 10.) Et cet âge d'or est bien la dernière épreuve à laquelle Dieu soumet l'humanité.
20. 4, 5, La distinction entre deux résurrections, à peine pressentie par l'apôtre Paul (1 Cor. 15. 23, 24; Phil. 3. 11¹), est ici précisée et correspond à l'expression « seconde mort. » (2. 11) Ceux qui ont part à la première résurrection sont sacrifiés et rois pour le reste de l'humanité pendant cette épreuve bénie. (4. 6; 5. 10. cf. 1 Cor. 6. 2.)
- 7, 8, Ce qu'il y a, à première vue, de plus mystérieux dans ce tableau prophétique, c'est la fin, la liberté rendue à Satan qui revient avec sa puissance de mensonge égarer les peuples « des quatre coins de la terre, » Gog et Magog², pareils en nombre au sable de la mer. On comprend cependant qu'une humanité qui ne connaît, pour ainsi dire, plus le mensonge soit aisément trompée. Satan n'aura point oublié l'art de se déguiser en ange de lumière. Quoi qu'il en soit, il réussit à former une ligue colossale contre « la cité bien-aimée, » appelée d'abord « le camp ou l'armée des saints³, » c'est-à-dire l'ensemble des vrais fidèles considérés comme une force organisée, un rempart pour la vérité, une « cité bien-aimée » (Ps. 87. 2; 132. 13-15; Jér. 12. 7; Es. 62. 2-5.) C'est à la sainteté qu'on en veut.
- 10, Mais une soudaine intervention de Dieu anéantit leur dessein. (cf. Ez. 39. 6; 38. 22; Zach. 14. 3.) Et cette fois, le séducteur doit partager le sort de ses créatures ou de ses victimes volontaires, la Bête et le Faux-prophète. Quel solennel avertissement adressé à tous ceux qui seraient près de se laisser séduire!
- 20.11-15. e) **Le jugement des morts et de la mort.**
- Pour que la justice soit parfaite et la conscience satisfaite pour que l'ordre soit rétabli en tout et partout, il faut qu'un jour leur tour **les morts** comparassent tous devant le tribunal divin, et que le jugement se fasse au grand jour, en présence de tous et de chacun.
- La couleur même du trône fait déjà présumer l'incorruptibilité.
- ¹ Ph. 3. 11. litt : « ... À la résurrection, celle d'entre les morts. »
- ² Gog et Magog, noms plus ou moins mystérieux, empruntés à Ez. 39 et 40 pour que le lecteur complète ces brèves indications par ces prophéties plus détaillées.
- ³ Camp, * Hébr. 13. 11, 43; traduit Act. 21. 34, 37, et 22. 24 par *forteresse*, et Hébr. 11. 34 par *armée*. C'est ce dernier sens qui convient le mieux ici.

tibilité du Juge, son caractère sans tache, son impartialité immaculée. Sa seule apparition (qui rappelle Es. 6. 1 et Dan. 7. 9) met en fuite la terre († Ps. 114. 3) et le ciel : où les coupables pourront-ils désormais se cacher ? (cf. 2 Pi. 3. 7, 10, 12. Es. 51. 6. Ps. 102. 27 = Hébr. 1. 11, 12. Mt. 24. 35.) Quelle que soit la signification de cette image, elle donne à entendre en tout cas que le Juge n'est rien moins que le Créateur du ciel et de la terre, qui seul peut en disposer à sa guise. Il faut une terre nouvelle et des cieux nouveaux, puisque la terre actuelle a été maudite, et que son ciel est devenu le domaine des démons. (21. 1; Es. 65. 17; 66. 22; 2 Pi. 3. 13.)

20. 14.

Spectacle émouvant et grandiose, pour ne pas dire terrifiant : voici, debout, devant le trône, tous les morts, grands et petits, revêtus sans doute d'un corps tel qu'on peut aisément les reconnaître, discerner même au premier coup d'œil ce qu'a été leur vie, leurs traits expressifs racontant d'eux-mêmes toute leur histoire. Des livres cependant sont ouverts, où elle est décrite dans ses moindres détails, tandis qu'à côté est déployé le livre de la vie.

12,

Pas un mort n'échappe à ce tribunal unique, devant lequel tous les voiles sont déchirés, tous les masques arrachés, et où chacun est jugé selon ses œuvres († Jér. 17. 10), et non selon son apparence ou sa réputation, ses belles prières ou ses beaux discours. (Mt. 7. 21-23; 25. 31-46.) Grands et petits, riches et pauvres, rois et esclaves, savants et ignorants, tous sont cités devant le trône et jugés sans acception de personne, « d'après ce qui était écrit dans les livres. » La mémoire est rendue à chacun, avec une précision, une lucidité qui ne laissent rien dans l'ombre ou dans le vague; et chacun voit sa biographie détaillée et intime exposée aux regards de tous : « les livres sont ouverts, » chacun peut les lire.

13,

Quant au livre de la vie (3. 5; 21. 27; Ps. 69. 29. Ph. 4. 3; cf. Dan. 12. 1; Luc. 10. 20; Jér. 17. 13), il ne renferme que des noms, les noms de ceux qui ont consenti à n'être que des pécheurs sauvés par grâce, lavés et blanchis dans le sang de l'Agneau. Mais il n'y a point désaccord entre ce livre et « les livres : » la foi vraie n'existe que là où il y a aussi les œuvres. (Mt. 16. 27; 25. 31-46; Rom. 2. 5-16; Jac. 2. 14-26.)

La mort et le Sépulcre¹ ayant rendu tous les morts,

14, 15.

¹ Le Sépulcre, héb. : le Shehól, grec : l'hadès = l'endroit souterrain où l'on se représentait qu'allaient tous les morts en attendant le juge-

leur tâche est finie; ils sont anéantis; car « l'étang de feu désigne la seconde mort, » ou la mort définitive. (* 2. 11; 21. 8; 1 Cor. 15. 26, 54; † Es. 25. 8.) Ne serait-ce point à la lumière de ces passages qu'il faudrait comprendre des paroles telles que Mt. 13. 42; 25. 41 ?

21. 1-5.

B. — La nouvelle Jérusalem.

a) Toutes choses nouvelles.

21. 1.

Ciel, terre et mer ont disparu avec le péché qui les a souillés. Mais voici un ciel nouveau et une terre nouvelle († Es. 65. 17; 66. 22.) sans mer : les luttes des partis, les haines politiques, les ruses de la diplomatie, avec la guerre qui en est trop souvent la suite, ont définitivement pris fin; les nations n'existent plus, en tant du moins qu'antagonistes perpétuellement dévorés par un ambitieux esprit de rivalité.

2.

En revanche, voici bien une *cité* ; mais elle est *sainte* . († Es. 52. 1.) C'est bien Jérusalem, mais une Jérusalem nouvelle (cf. Gal. 4. 26; Hébr. 12. 22) qui descend du ciel (3. 12); elle n'est plus « de la terre. » (Ps. 87. 1.)

3, 4.

Avant d'en donner la description, Jean désire indiquer la signification de cette vision : c'est l'accomplissement parfait de toutes les prophéties et de toutes les aspirations de l'élite de l'humanité.

Tandis que dans la vision précédente le trône était resté muet, que seuls les livres avaient parlé, et que chaque coupable s'était, semble-t-il, condamné lui-même, sans qu'aucune sentence eût été prononcée, le Voyant entend maintenant une grande voix qui sort du trône¹ pour annoncer l'exaucement pour tous de l'antique prière de Moïse. (Ex. 33. 14-16; 34. 9; cf. Lévi. 26. 11, 12; Joël 3. 17, 21; Ez. 37. 26-28; 43. 7-9; 48. 35; Za. 2. 10, 11; 8. 3; 2 Cor. 6. 16; Es. 8. 8; « Emmanuel; » Ps. 26. 8; 27. 4.) Presque chaque mot de cette proclamation est une allusion à quelque passage prophétique. (Voir entre autres, Es. 25. 8; 43. 19; 65. 19.) Le péché ayant disparu, Dieu peut habiter avec les hommes, et sa seule présence bannit à jamais toute espèce de souffrance² : tout

ment. Voir, entre autres passages, Ps. 16. 10; 115. 17; Es. 14. 9-17; Ez. 32. 18-32.

¹ « Du trône, » d'après les plus anciens mss., et non « du ciel, » comme on le lit dans le T. R.

² 4 : « ni deuil, ni cri, ni douleur. » (Seg.) Nos anciennes versions disaient : « travail, » ce qui peut prêter à un malentendu; le mot grec signifie chagrin, peine, tracas, en général tout ce qui fait souffrir.

n'est que paix et joie, éternelle allégresse, bonheur sans ombre. (cf. 7. 16, 17.) Oui, toutes choses sont bien réellement faites nouvelles, est Dieu et véritablement *tout en tous*. (1 Cor. 15. 28.) Il est le commencement et la fin (1. 8; 22. 13), comme aussi l'entre-deux, puissant pour satisfaire à tous les besoins de tous ces cœurs qu'il a créés, qu'il a purifiés, qu'il a façonnés, qu'il désire voir pleinement heureux. De la première chute à la dernière victoire, il a suivi avec amour toutes les péripéties de ce drame grandiose et sublime, dans lequel son propre fils, l'Agneau immolé, joue le rôle central et décisif. La soif, c'en est le produit universel, soif de paix, de pardon, de bonheur, de victoire, de liberté, de pleine délivrance, de sainteté, aspiration vers un idéal mal défini, peut-être, mais pressenti avec une force irrésistible. Quelle que soit cette soif du cœur créé à l'image de Dieu, son Créateur offre de l'apaiser gratuitement et pleinement († Es. 55. 1) par la plénitude de la vie qu'il peut donner à quiconque en a fini avec le péché, d'où provient la mort. Il s'agit donc d'être au nombre des vainqueurs pour faire partie de la famille de Dieu. (cf. Hébr. 11. 16; Mc. 8. 38; Rom. 8. 14-18; 2 Cor. 6. 18.) Sinon, la mort n'existant plus, il n'y a plus rien à attendre que la seconde mort, l'anéantissement. (cf. 20. 14, 15.) Entre la source de l'eau de la vie et l'étang de feu et de soufre, qui pourrait hésiter ?

21. 5, 6,

7. 8,

b) L'Épouse.

Après la caractéristique générale, voici la description plus détaillée de l'Épouse de l'Agneau,

Pour bien marquer l'opposition profonde qu'il y a entre Babylone et Jérusalem, cette description est annoncée d'une façon qui, par contraste, rappelle étrangement les mots qui ont précédé celle de la grande Prostituée. (17. 1.) Puisque c'est le jugement de cette dernière qui a préparé et rendu possible les noces de l'Épouse, il est naturel que celle-ci soit aussi présentée à Jean par un des exécuteurs des jugements qui ont précédé celui de la grande coupable.

Au lieu de le transporter au désert, il place le voyant « sur une montagne grande et haute, » bien au-dessus de l'air vicié des villes et de la plaine, dans l'air pur et transparent des sommets. († Ez. 40. 2.) De ces hauteurs, à la clarté du ciel, il peut voir les choses dans leurs vraies proportions, telles que Dieu les voit.

Et cependant, tel est le mystère sacré de l'Épouse, il ne

21. 9.-
22. 5.

21. 9,

10,

21. 10, peut la contempler sous les traits d'une femme. (cf. 17. 3.) C'est **une ville**, (cf. Ez. 40. 2) la sainte cité, Jérusalem (v. 2) « en possession de la gloire de Dieu¹. » (Es. 58. 8; et 60, surtout les v. 1, 2, 7, 9, 13, 19.) Ce n'est que juste, puisqu'elle a méprisé la gloire des hommes. (Jn. 12. 26; 5. 44; Rom. 2. 7.)
- 11, Aussi brille-t-elle d'un éclat merveilleux, « comme une pierre de jaspé cristallin, la plus précieuse des pierres précieuses. » (4. 3; p. 82.)
- C'est bien une ville, un organisme formé d'un grand nombre d'êtres humains de tout âge et de toutes conditions, ayant tous besoin les uns des autres, vivant du travail les uns des autres, dans une étroite et multiple solidarité.
- 12, Et tout d'abord, elle est enclose d'une « **muraille** grande et haute, » qui non seulement lui donne des limites précises, — on sait si l'on est dedans ou dehors, — mais qui établit une séparation indiscutable entre le dedans et le dehors (v. 27; cf. Cant. 8. 10), sans toutefois empêcher personne d'y pénétrer, pourvu que les conditions requises soient remplies. Il y a, en effet, **douze portes**, toujours ouvertes. (V. 25.) Le chiffre douze est celui de l'alliance: le signe même de l'alliance, ce sont ces portes toujours ouvertes à tous les enfants prodigues désireux de rentrer dans la maison paternelle. (22. 14.) Les anges qui les gardent ne sont pas armés comme les chérubins du jardin d'Eden. (Gen. 3. 24.) « Ne sont-ils pas tous des esprits officiants envoyés en service en faveur de ceux qui doivent hériter du salut? » (Héb. 1. 14.) Les noms inscrits sur les douze portes († Ez. 48. 31-34) rappellent d'une manière admirable que le Dieu de l'alliance est un Dieu qui pardonne abondamment: quels souvenirs horribles ont flétri d'une tache indélébile les noms des frères de Joseph! Vers chacune des *quatre* extrémités du monde, il y a *trois* portes. Dieu lui-même (3 = Dieu) ouvre cette haute muraille, invitant l'humanité (4) à venir vivre dans cette arche.
- 13, Cette muraille, cependant, cette séparation d'avec le monde, ne repose pas sur une **base** arbitraire, mais sur l'Evangile de la grâce, tel qu'il a été proclamé avec unanimité par les douze apôtres de l'Agneau. (Eph. 2. 20; cf. Es. 60. 18.)
- 14, L'ange ne se borne pas à montrer la ville, il la mesure, pour que Jean constate, au moyen d'une **mesure** d'or, par-

¹ Stapfer traduit élégamment: « pénétrée de la gloire de Dieu. »

faite, divine, sans erreur possible, à quel point tout y est digne de l'Époux qui l'appelle son Épouse. 21. 15.

Il constate d'abord qu'elle forme un carré parfait. (Ez. 48. 16.) On n'y aperçoit point d'inégalités sociales, point de quartiers miséreux. Dans ses colossales dimensions, 12,000 stades (de pourtour probablement, = 2000 kilomètres, ce qui fait 500 kil. de chaque côté), il faut voir avant tout la signification symbolique de ce chiffre presque fantastique : 12×1000 = une alliance nouvelle, parfaite, éternelle, dans laquelle l'infini vient pénétrer et remplacer le fini. Il y a place dans cette cité pour tous, grands et petits, savants et ignorants, à quelque race, à quelque tribu qu'ils appartiennent. « La longueur, la largeur et la hauteur sont égales, » langage symbolique qui ne signifie pas que la ville soit cubique, mais qui indique qu'il n'y a pas différentes dimensions, parce qu'on entre dans l'infini. (cf. Eph. 3. 18¹.) La hauteur de la muraille, en effet, ne correspondrait guère à celle de la ville, au sens mathématique. Elle est de 144 coudées (70 mètres environ), conformément au principe qui préside à toute la configuration de la ville ; c'est-à-dire que l'Épouse n'est séparée du monde que par son alliance étroite, indissoluble (12×12), avec son Époux. Cette cité n'est pas une prison, ses habitants ne sont pas des captifs enchaînés et verrouillés. L'unique chaîne qui les retient captifs est l'alliance de grâce, cet amour qui surpasse toute connaissance, et dont l'immensité donne une idée de ce qu'est la longueur, la largeur, la hauteur, la profondeur de l'infini. C'est ainsi qu'à force d'amour Dieu amène l'homme à arracher lui-même le péché de sa demeure, et à bâtir une muraille entre lui et le monde.

Aussi n'est-elle pas construite en matériaux grossiers, mais en jaspe (cf. v. 11), tandis que la ville elle-même est tout entière en or si pur qu'on dirait du cristal (cf. Es. 54. 11, 12) : « sans tache ni ride, » disait déjà l'apôtre Paul. (Eph. 5. 27.) 18.

Quant aux assises de la muraille, posées par les apôtres (v. 14), elles ont bien chacune leur caractère propre ; les individualités sont respectées, Pierre n'est pas Jean, Jacques n'est pas André ou Philippe. Mais l'œuvre de chacun resplendit d'un éclat magnifique et rare ; c'est un scintillement 49.

¹ Eph. 3. 18, 19 « Qu'enracinés et fondés dans l'amour, vous puissiez comprendre, avec tous les saints, ce que c'est que la largeur, la longueur, la profondeur et la hauteur, et connaître l'amour de Christ, ... » amour infini, sans limite dans n'importe quelle direction.

21.
19, 20, pareil à celui du firmament étoilé. (cf. 1 Cor. 3. 12-15; Dan. 12. 3.) Chaque apôtre a sa dogmatique, sa manière à lui d'exposer l'Évangile, ses doctrines favorites. Mais cette variété ne trouble en rien l'harmonie de l'ensemble. Dieu aime et veut la diversité. (cf. Ex. 28. 17-20).

21, Les portes (cf. v. 12) ne sont pas simplement ornées de pierres précieuses comme les fondements; chacune d'elles est formée d'une seule perle. Hardiesse de langage symbolique, mais surtout hardiesse admirable de la grâce, qui ne craint pas d'attacher une perle à chacun des noms des fils de Jacob! Et pourtant déjà la foi d'un Moïse l'avait fait. (Ex. 28. 15-21.)

A propos de la place de la ville, Jean ne fait guère que répéter ce qu'il vient de dire de l'ensemble de la cité. (v. 18.) Mais cette répétition ne paraîtra point une surcharge oiseuse, lorsqu'on se rappellera ce qu'est d'ordinaire la place d'une ville, le lieu de marché, le rendez-vous général de toutes les classes de la population. (cf. 11. 8, et 22. 2.)

22, Et dans cette ville unique, la place est bien l'unique rendez-vous de tous, puisqu'il n'y a point de temple, ou du moins aucun édifice de ce nom: comme au temps des patriarches, c'est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob qui est lui-même le temple de la ville (cf. Gen. 28. 16, 17): c'est en Lui qu'on se rencontre, c'est Lui et c'est l'Agneau qui abritent leurs adorateurs et leur donnent le recueillement nécessaire pour l'adoration en esprit et en vérité. (cf. Jn. 4. 21-24.) « Demeurez en moi, » disait Jésus. Voilà les noces de l'Agneau.

23, S'il en est le temple, il en est aussi le flambeau. Les pauvres clartés naturelles de la raison humaine, soleil et lune, font place à la grande lumière de la gloire de Dieu († Es. 60. 1, 2, 19, 20.), non pas qu'il y ait entre celle-ci et les lumières naturelles une opposition contradictoire, mais, lorsqu'elle se lève, le jour paraît et remplace

Cette pâle clarté qui tombe des étoiles.

24, Les nations elles-mêmes voient enfin clair. Dans la mesure où l'Église se laisse éclairer par Christ, elle peut aussi éclairer et guider les nations. « Vous êtes lumière. » (Eph. 5. 8; Mt. 5. 14.) Cette clarté attire, mais n'attire que ceux qui aiment la lumière. Voilà pourquoi il n'est point nécessaire de fermer l'accès de la ville à qui que ce soit. (Jn. 3. 20, 21.) Il n'y a point de nuit, » la foi est changée en vue. (22. 5.) Mais c'est

précisément la raison qui explique que nul n'entre dans la ville s'il n'a pas la vie divine et vraie, si le sang de l'Agneau ne circule pas dans ses veines: il y serait trop dépaysé. Ce n'est que la gloire et l'honneur des nations, l'élite de l'humanité, qui y pénètre. († Es. 52. 1; 60. 21.) Il y a incompatibilité absolue entre la souillure et la vie vraie, comme entre la souillure et la lumière.

21. 27,

26.

Il y a de même incompatibilité absolue entre la vie et l'égoïsme; la vie ne peut que se répandre et se communiquer: du trône de Dieu et de l'Agneau, — de ce même Agneau qui détient le livre de la vie, — jaillit un fleuve d'eau de la vie, limpide comme du cristal, offerte à tous. (17.) L'eau de la vie ne saurait être une eau stagnante; elle est toujours en mouvement, elle court porter la vie de lieu en lieu. C'est du trône du Juge que sort ce fleuve, c'est le jugement qui a enfin détruit la mort et qui produit la vie. Il faut que le péché soit jugé pour que le pécheur purifié obtienne la vie. (Zach. 13. 1, 2, 9; 14. 8, 9, 20, 21.) C'est de même après les chapitres 46 et 47 d'Ezéchiel, qui parlent des sacrifices, et par conséquent de jugement, que vient la description de l'eau qui jaillit comme un torrent du seuil de la maison de l'Eternel. (47. 1-12.) (cf. aussi Joël 3. 14-21.)

22. 1,

L'image du fleuve, si riche et si belle qu'elle soit, n'épuise pas la notion de la vie. Elle est aussi symbolisée par un arbre (cf. Ez. 47. 12), qui étend son ombre bienfaisante sur la place¹ et sur les deux rives du fleuve. Au lieu du fruit qui a donné la mort (Gen. 2. 17), voici celui qui donne la vie. Il est toujours mûr (un fruit mûrissant chaque mois): il n'y a pas d'intermittences, pas d'éclipses, dans cette vie féconde, pas de fleurs sans fruits, pas de déceptions ni de saisons mortes. (cf. Ps. 126. 6.) Et déjà le feuillage, à lui seul, suffit pour guérir ceux qui sont restés étrangers à la vie de Dieu comme aux alliances (« les nations »).

2,

« Plus d'anathèmes » († Zach. 14. 11): point de malédiction prononcée contre celui qui touchera de ce fruit-là. La longue parenthèse du péché est fermée, le paradis est rouvert, les chérubins ont remis dans le fourreau leur épée flamboyante. (Gen. 3. 24.) L'amour règne seul, et l'amour, c'est la vie. (cf. 2. 4-7, p. 74.)

3,

¹ Le T. R. place le point après l'Agneau. Mais on peut le placer aussi après la ville, de manière à décrire le fleuve comme coulant au milieu de la place. Cependant la ponctuation du T. R. paraît plus naturelle.

22. 3. Mais ce qui explique ce pouvoir de l'amour, c'est la présence du trône de Dieu et de l'Agneau dans la ville: nul ne se soustrait à sa juridiction, plus d'injustice, plus d'oppression, plus de malversation; chacun rend à son prochain ce qui lui revient: l'amour règne en maître absolu. « Ses serviteurs le serviront, ils contempleront sa face, » (Ps. 17. 13-15; 1 Rois 10. 8; cf. Ex. 33. 20; Es. 33. 17; 1 Cor. 13. 12) et seront transformés à son image. (3. 12; 14. 1; Ex. 34. 29; 2 Cor. 3. 18; 1 Jn. 3. 2.) Fils du Roi, ils seront rois à jamais.

4,
5, Dans cette poétique et grandiose description, il est bon de remarquer, à côté de ce qui est dit, ce qui n'est pas dit: rien qui puisse satisfaire une curiosité malsaine ou terre à terre, seulement ce qu'il faut pour que nous soyons sûrs que tout sera parfait, glorieux, digne du Dieu d'amour, et pour nous apprendre à aimer et à désirer la vraie vie et la grande lumière de l'éternité.

22.
6-21.

C. — Conclusion du livre.

- 6, La vision est si sublime, si inexprimablement belle, que l'ange est obligé de confirmer ce qu'il a déjà dit au Voyant (21. 5) sur la confiance qu'il doit avoir dans ce qui lui est révélé. Le même Dieu qui a parlé aux prophètes des siècles écoulés est venu par cette vision mettre la clef de voûte à ce superbe édifice des prophéties qui, depuis la chute, ont guidé l'humanité au travers de sa longue nuit. C'est qu'en effet le temps est proche: « il faut que ces choses arrivent bientôt ¹, » car « voici, je viens bientôt ¹ » moi-même. Heureux donc celui qui, au lieu de mépriser ce livre, en garde précieusement le contenu prophétique! (cf. 1. 3.)
- 7,
8, Sur quoi, Jean relate l'impression produite sur lui par cette vision et par les paroles de son Maître, textuellement répétées par l'ange, et comment il fut rappelé à la réalité par ce fidèle « compagnon de service, » qui sait en même temps profiter de l'occasion pour lui affirmer qu'il est bien, lui, Jean, le frère des prophètes. (cf. 19. 10, p. 125.) Il lui répète que le temps est proche (1. 3), -- ce qui ne nous paraît faux sans doute que parce que nous vivons trop peu dans la pensée de l'éternité. — Mais il donne à entendre toutefois qu'il faut encore une maturation du mal comme du bien avant que la fin puisse venir. Plus le serviteur fidèle croira à l'imminence du retour de son Maître, plus il mettra de
- 9,
10,
11,

¹ Litt.: « promptement. » (1. 1.)

zèle à s'y préparer. Aussi l'ange laisse-t-il désormais la parole à Jésus lui-même, qui confirme le dire de l'ange et prend sur lui la responsabilité de tout ce que Jean a vu et entendu par le ministère de ce serviteur fidèle. « Je suis, dit-il, moi-même le rejeton et la postérité de David » (voir † Es. 11. 10), celui qu'ont annoncé les prophètes, et « l'étoile brillante du matin » (2. 28) : quiconque accueille la prophétie apprend à me connaître comme le Rédempteur qui vient; il entrevoit déjà l'aube qui blanchit à l'horizon, amenant le grand jour qui s'approche.

22.
12-13,

16,

17,

Après la signature du « Seigneur, du Dieu des esprits des prophètes » (v. 6), après celle de Jean (v. 8) et celle de Jésus (v. 16), voici, comme un double écho répondant à la teneur du livre, et ainsi la confirmant, le soupir de l'Esprit et celui de l'Épouse, si semblables que le même mot les exprime tous deux, quoiqu'il y ait sans doute une nuance qui les distingue.

Et l'Esprit ajoute, par la plume de Jean : « Que celui qui l'entend, » celui qui comprend ce soupir, celui en qui il éveille un écho, « répète à son tour : Viens ! » Et si quelqu'un ne comprend pas, mais qu'il ait simplement soif de quelque chose de mieux que ce que le monde lui donne, qu'il s'approche à son tour, l'eau de la vie lui est encore offerte; il n'a qu'à prendre le don de Dieu. (21. 7; Jn. 4. 10.) Elle ne manquera pas de faire naître aussi en lui le soupir de l'Esprit.

18, 19,

Puis vient (tirée de Deut. 4. 2; 12. 32; 29. 20 et Prov. 30. 6) une dernière attestation de Christ lui-même, le fidèle Témoin, réclamant des lecteurs de ce livre l'attitude qui convient aux disciples, et déclarant que toute autre attitude serait une preuve qu'ils n'ont pas les dispositions de l'Épouse.

20,

Ce sont ces dispositions, ces sentiments, ces aspirations que doit créer et développer ce livre, et que doivent aviver la dernière promesse et la dernière prière ou le dernier soupir qui, avec un vœu pour « les saints »¹ (cf. 1. 4), en forment la conclusion.

21.

¹ Le T. R. lit « avec tous, » mais les meilleurs manuscrits lisent : « avec les saints. »

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL

Est-il nécessaire de rappeler que l'Apocalypse a été donnée à l'Eglise d'une part pour qu'elle ne se laisse pas troubler ou décourager par la vue du mal grandissant, de l'impuissance apparente de l'Evangile à conquérir le monde, des triomphes momentanés de l'erreur et de l'incrédulité, de l'autre pour qu'elle hâte le retour de Christ en s'y préparant sans cesse? Cela étant, il n'y faut point chercher des données chronologiques exactes à propos de la durée des étapes successives de l'histoire de l'Eglise, mais bien plutôt l'indication des caractères principaux qui marqueront les phases et les vicissitudes diverses de son développement, quelques jalons, quelques points de repère, qui peuvent empêcher les vrais croyants, — les vainqueurs. — de dévier avec la masse des croyants au cœur partagé. En montrant ce que produisent finalement les divers ferments qui sont à l'œuvre dans le monde et dans l'Eglise, l'Apocalypse nous aide à démêler le vrai du faux, la valeur réelle des doctrines et des principes qui, successivement et périodiquement, occupent le devant de la scène. En décrivant la victoire finale et complète de Christ, elle nous rend capables de marcher d'un pas affermi et la tête haute, protégée par le casque de l'espérance. (1 Th. 5. 8. Luc. 21. 28.) Enfin, et par-dessus tout, l'Eglise ne peut s'en nourrir sans que se forme et n'aille grandissant le soupir de l'Epouse : « Viens, Seigneur Jésus. »

22. 20.

Quant à l'ordre dans lequel l'Apocalypse présente les événements de la fin, il serait peut-être hasardé de prétendre préciser. L'obscurité qu'elle laisse planer sur l'avenir semble voulue et ne se dissipera complètement qu'au fur et à mesure de l'accomplissement des prophéties. Ce ne sont que des étoiles dans la nuit, qui permettent au voyageur de trouver sa route en attendant le jour, mais qui n'éclairent pas le paysage.

Voici comment on peut se représenter que se déroulera l'avenir. Le principal objectif du Seigneur est de se former son peuple particulier, son Epouse, et cela en créant et en cultivant dans les cœurs des siens le *soupir de l'Epouse*. Il faut qu'elle soit *pure*, « sans tache ni ride ni rien de semblable » (Eph. 5. 27), détachée de la terre, ses affections, ses attaches, ses sources étant en haut, son caractère étant céleste,

pour qu'enlevée au ciel, elle s'y trouve chez elle, dans sa vraie patrie. (Ph. 3. 20. Col. 3. 1, 2.) Il faut de plus qu'elle soit relativement *complète*, formée de représentants de toutes les tribus de la terre, de toutes les catégories diverses de personnes, de toutes les classes d'individus. N'est-il pas le Fils de l'homme, l'Homme complet et parfait? Il ne faut pas que son Epouse soit juive ou grecque, européenne ou asiatique; il faut qu'elle soit humaine, formée de l'élite de l'humanité.

Dès qu'il la jugera digne de lui, — et lui seul en sera juge, — il viendra la prendre, en ressuscitant ceux des siens qui « dormiront » et revêtant aussi d'un corps glorieux ceux qui vivront.

L'enlèvement ou la glorification de ce « Fils mâle » permettra à Christ d'entrer en possession de sa royauté, c'est-à-dire tout d'abord de commencer l'opération délicate et bien-faisante du *jugement* de l'humanité. Les voiles tomberont graduellement, la séparation entre le bien et le mal s'accroîtra, l'évangélisation du monde se fera avec une rapidité inouïe, en même temps que toute espèce de fléaux fondront sur l'humanité. (Sceaux, trompettes, coupes.) Au cours de cette période, les ferments divers à l'œuvre dans le monde et dans l'Eglise atteindront leur plein développement : Laodicée deviendra Babylone, tandis que la Femme fera place à l'Epouse.

Vers la fin de cette période, pendant les « trois ans et demi » accordés à l'Antichrist (chiffre peut-être purement symbolique), l'ensemble des gouvernements, prenant fait et cause pour l'Antichrist, combat l'Eglise, et finit même par se tourner contre Babylone, l'Eglise dévoyée. Mais alors que les « deux témoins » ne peuvent être frappés à mort que pour ressusciter et monter au ciel (la Moisson), Babylone est anéantie, et son jugement est bientôt suivi de celui des rebelles, de l'Antichrist et de ses sectateurs. (La Vendange.)

La disparition de la grande Prostituée et des adversaires déclarés de Christ permet enfin au Roi d'établir son royaume sur la terre d'une façon visible. Le diable, en criet, est lié pour mille ans, et la terre est peuplée d'un nombre immense de personnes qu'on n'aurait pu classer ni dans Babylone ni dans l'Epouse. La moisson et la vendange ne concernent que les épis et les raisins *mûrs*.

Le millénium est une occasion fournie à l'humanité de

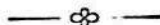
donner la mesure de ce qu'elle peut être et faire lorsque l'atmosphère est purifiée des démons. Toutefois, les dernières conséquences du péché n'ont pas encore disparu : la maladie et la mort exercent encore leurs ravages, mais dans une mesure bien moindre, semble-t-il. D'ailleurs, on ne saurait préciser l'idée que l'on doit se faire des conditions d'existence de cette époque bénie.

Elle prend fin lorsque Satan est délié. Quoiqu'il n'ait que peu de temps, il parvient aisément à former une coalition des gouvernements contre Jérusalem, qui semble devoir être alors la capitale du monde (à moins que ce nom ne désigne symboliquement l'Eglise de ce temps-là. Cf. Gal. 4. 26 ; Hébr. 12. 22).

Cette levée de boucliers (quel que soit le sens qu'il faille donner à ce langage symbolique) ne sera d'ailleurs que le signal de la fin, de la fin du mal, c'est-à-dire du péché et de ses conséquences, de la mort elle-même et de son cortège de souffrances.

Quant aux noces de l'Agneau, elles doivent précéder le millénium, puisque l'Epouse partage la royauté de son Epoux pendant ce règne glorieux. Bien que l'Epouse ne soit décrite qu'après le jugement des morts et la destruction de la Mort, plus d'un trait donne à entendre que cette description correspond plutôt à ce que l'Epouse sera déjà au temps du millénium. (21. 24, 26 ; 22. 2.) Mais il est évident que si l'Epouse partage les intérêts et la gloire de l'Epoux, la fin du millénium ne sera pour elle aussi que l'aurore d'un jour plus glorieux encore. Q'importe, d'ailleurs, si l'Apocalypse ne soulève qu'un coin du voile épais qui recouvre l'avenir, nous en savons assez pour répéter avec le poète :

Veuille détourner ma pensée
De tout ce qui n'est pas de toi ;
Je veux, comme une fiancée,
Te garder mon cœur et ma foi.



DIVISION ET PLAN GÉNÉRAL

1 ^{re} PARTIE	2 ^{me} PARTIE	3 ^{me} PARTIE	4 ^{me} PARTIE	5 ^{me} PARTIE	6 ^{me} PARTIE	7 ^{me} PARTIE
			La lutte suprême. 12-14.			
	Les sept sceaux. 4-7.	Les sept trom- pettes. 8-11.		Les sept coupes. 15-16.		
Les sept Eglises. 1-3.					Babylone, la ville aux sept mon- tagnes. 17-19. 10.	L'Epouse. 19. 11- 22.
<i>Préambule.</i> (1. 1-8.)						<i>La fin du mul.</i> (19. 11-20.)
<i>Apparition de Jésus.</i> (1. 9-20.)						1. Le Vainqueur.
<i>Les sept messages.</i>						2. Jugement de la Bête.
1. Ephèse. (2. 1-7.)						3. Jugement du Faux-prophète.
2. Smyrne. (8-11.)						4. Le diable lié.
3. Pergame. (12- 17.)						5. Le millénium.
4. Thyatire. (18- 29.)						6. Le jugement des morts.
5. Sardes. (3. 1- 16.)						7. Le jugement de la Mort.
6. Philadelphie. (7-13.)						
7. Laodicéc. (14- 22.)						

Le tribunal. (4.)
Le livre et l'Agneau.
(5.)

Les six premiers
sceaux. (6.)

1. Le cheval blanc.
2. Le cheval roux.
3. Le cheval noir.
4. Le cheval livide.
5. Les martyrs.
6. L'aube du Jour.

Résultats obtenus :
(7.)

Les 144,000.
Les rachetés à
l'abri.

Le Septième sceau.
(8. 1.)

Les prières des
saints. (8. 2-5.)

Les quatre premières
trompettes. (8
6-12.)

1. La terre.
2. La mer.
3. Les sources.
4. Les luminaires.

Les trois malheurs.
(8. 13-11.)

1. La cinquième
trompette. (8.
13-9. 11.)
2. La sixième
trompette. (9.
12-21.)

- Préliminaires
de la fin
- (Le petit li-
vre. (10.)
 - (Les deux té-
moins. (11.
1-14.)
3. La septième
trompette. (11.
15-19.)

Les sept rôles p^rin-
cipaux. (12-14.
5.)

1. La Femme.
2. Le Fils mâle.
3. Le Dragon.
4. Michel.
5. La Bête.
6. Le Faux - pro-
phète.
7. L'Agneau.

Les sept derniers hé-
rauts de la fin.
(14. 6-20.)

1. L'Évangile éter-
nel.
2. La chute de Ba-
bylone.
3. Le triage.
4. 5. La Moisson.
6. 7. La Vendange.

Le jugement. (17.)
Ses effets sur la
terre. (18. 1-19.)
Ses effets dans le
ciel. (18. 20-19.
10.)

Le cantique des Vain-
queurs. (15. 2-4.)

Les quatre premi-
ères coupes. (15.
5-16. 9.)

1. La terre.
2. La mer.
3. Les sources.
4. Les luminaires.

Les trois dernières
coupes. (16. 10-
21.)

5. Le trône de la
Bête.
6. Har-Maguédon.
7. L'air.

Les noces de l'A-
gneau. (21 - 22.
5.)

Toutes choses nou-
velles.
La Jérusalem nou-
velle.

Conclusion. (22. 6-
21.)

DIVISION ET PLAN GÉNÉRAL

1 ^{re} PARTIE	2 ^{me} PARTIE	3 ^{me} PARTIE	4 ^{me} PARTIE	5 ^{me} PARTIE	6 ^{me} PARTIE
			La lutte suprême. 12-14.	Les sept coupes. 15-16.	
Les sept Eglises. 1-3.	Les sept sceaux. 4-7.	Les sept trompettes. 8-11.			Bal
Préambule. (1. 1-8.)					
Apparition de Jésus. (1. 9-20.)					
Les sept messages.					
1. Ephèse. (2. 1-7.)					
2. Smyrne. (8-11.)					
3. Pergame. (12-17.)					
4. Thyatire. (18-29.)					
5. Sardes. (3. 1-16.)					
6. Philadelphie. (7-13.)					
7. Laodicée. (14-22.)					

Le tribunal. (4.)					Le j
Le livre et l'Agneau. (5.)					Ses
Les six premiers sceaux. (6.)					tes
1. Le cheval blanc.	Les prières des saints. (8. 2-5.)			Le cantique des Vainqueurs. (15. 2-4.)	Ses
2. Le cheval roux.	Les quatre premières trompettes. (8. 6-12.)			Les quatre premières coupes. (15. 5-16. 9.)	c
3. Le cheval noir.	1. La terre.			1. La terre.	l
4. Le cheval livide.	2. La mer.			2. La mer.	
5. Les martyrs.	3. Les sources.	Les sept rôles principaux. (12-14. 5.)		3. Les sources.	
6. L'aube du Jour.	4. Les luminaires.	1. La Femme.		4. Les luminaires.	
Résultats obtenus : (7.)	Les trois malheurs. (8. 13-11.)	2. Le Fils mâle.		Les trois dernières coupes. (16. 10-21.)	
Les 144,000.	1. La cinquième trompette. (8. 13-9. 11.)	3. Le Dragon.		5. Le trône de la Bête.	
Les rachetés à l'abri.	2. La sixième trompette. (9. 12-21.)	4. Michel.		6. Har-Maguédôn.	
Le Septième sceau. (8. 1.)	(Le petit livre. (10.)	5. La Bête.		7. L'air.	
		6. Le Faux - prophète.			
		7. L'Agneau.			
		Les sept derniers hé- rautes de la 6 ^e			

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Epître aux Hébreux	3
Epître de Jacques	17
1 ^{re} Epître de Pierre	25
2 ^{me} Epître de Pierre	34
1 ^{re} Epître de Jean	41
2 ^{me} Epître de Jean	51
3 ^{me} Epître de Jean	54
Jude	56
Apocalypse	62